Le masque de jade

HENRI VERNES

UNE AVENTURE DE
BOB MORANE

marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

BOB MORANE
LE MASQUE DE JADE

MARABOUT

Chapitre I

Au cours de son existence aventureuse, Bob Morane avait pas mal voyagé. Il connaissait les Antilles comme sa poche, avait traversé les forêts d'Amazonie en long et en large, roulé sa bosse à travers une bonne partie de l'Afrique, hanté les sables d'Arabie, les jungles de Nouvelle-Guinée, les îles du Pacifique, parcouru l'Inde et les mers de Chine. Il était même allé se faire geler parmi les glaces éternelles du Groenland, et les labyrinthes des rues de New York, de San Francisco et de bien d'autres villes et ports du monde n'avaient plus guère de secrets pour lui. Mais c'était la première fois pourtant qu'il visitait Srinagar, la capitale du Cachemire.

C'était trois semaines plus tôt que Morane, saisi par son incurable bougeotte, avait pointé sur la carte cette contrée inconnue de lui, située au nord-ouest de l'Inde, au bord même des territoires hostiles du Tibet. Réalisant qu'un petit voyage d'agrément ne lui ferait aucun mal, Bob avait aussitôt pris ses dispositions. Le temps d'obtenir les visas nécessaires, de retenir sa place dans un avion à destination de Karachi, et il s'était envolé vers l'est. Ensuite, ç'avait été le long trajet en chemin de fer à travers le Pakistan, jusqu'à Rawalpindi d'où une auto, après deux jours de voyage sur des routes en lacets, s'insinuant entre des pics enneigés, le long de précipices vertigineux, l'avait mené enfin à la vallée du Cachemire, vaste dépression où les lacs brillaient telles de grandes aigues-marines soigneusement polies et où le fleuve Djéloum serpentait à la façon d'un python capricieux. Cette rivière et ces lacs se trouvaient reliés entre eux par un lacis compliqué de canaux aux rives tapissées de lotus rouges. Comme prisonnière de cette toile d'araignée liquide, la cité de Srinagar s'étendait, Venise orientale aux toits couverts de fleurs multicolores, aux jardins lacustres, aux palais, temples et mosquées pareils à des rêves de pierre.

Cela faisait huit jours à présent que Morane se trouvait à Srinagar. Il avait loué un *house-boat,* maison flottante amarrée à la rive d'une lagune. Pourtant, malgré le charme de ce logis, Bob

passait le plus clair de son temps à errer en barque sur les canaux et les lacs, pour y admirer la vie colorée s'offrant à ses regards. Spectacle digne des vieux contes arabes et dont il semblait ne jamais devoir se lasser.

Bob, cet après-midi-là, avait renoncé aux promenades aquatiques pour explorer à pied un dédale de ruelles s'élançant à l'assaut d'une colline au sommet de laquelle était édifié un temple entouré d'une haie de peupliers et de déodars. Après avoir erré durant près d'une heure le long des étroites artères bordées de maisons aux balcons sculptés et garnis de fleurs, encombrées de tout un peuple bigarré, hommes vêtus de blanc, femmes aux robes bariolées, Bob avait pénétré dans l'échoppe d'un marchand de curiosités, à la fois bazar et antiquaire.

Dans la boutique étroite, au plafond bas, était amoncelé un véritable bric-à-brac oriental, où la camelote pour touristes voisinait avec des pièces de valeur, depuis des bouddhas en fonte grossièrement bronzée jusqu'aux précieuses statuettes de jadéite venues peut-être de quelque sanctuaire de l'Inde, du Siam ou du Tibet. À cela, il fallait ajouter des aiguières de cuivre et d'argent filigrané, des épées et des poignards aux fourreaux ouvragés, de fins tissus de soie brodés de dragons, des plats gravés, des brûle-parfum semblables à de petites pagodes, et toute la gamme de Dieux grimaçants, de dragons crachant des flammes…

Lorsque Morane avait pénétré dans le magasin, un touriste s'y trouvait déjà, retournant, palpant chaque chose pour, ensuite, la replacer avec une petite moue dégoûtée, là où il l'avait prise. Visiblement, ce manège devait durer depuis un moment déjà, car le marchand, un vieux Tibétain décharné, à la barbiche de bouc, semblait sur le point de perdre patience. Son agitation croissante le disait assez.

Tout en inspectant le contenu de la boutique, Morane surveillait d'un œil amusé le Tibétain dont la nervosité montait à chaque instant. Il allait et venait derrière son comptoir à la façon d'un ours en cage.

Bob qui connaissait bien la patience légendaire des Asiatiques, ne put s'empêcher de penser que le client avait dû se montrer bien

désagréable pour être ainsi venu à bout du flegme du marchand.

Le client en question devait cependant avoir passé en revue le contenu de la boutique, car il finit par déclarer à l'adresse du Tibétain :

— Non, vraiment, rien ne me convient ici. Je reviendrai dans quelques jours, afin de voir si vous avez reçu quelque chose digne de moi…

L'homme se détourna pour se diriger vers la porte, mais au passage, son coude heurta un petit chien de pagode[1] en faïence bleue, haut d'une dizaine de centimètres à peine, posé sur le bord du trottoir. Le bibelot tomba sur le sol et s'y brisa en une dizaine de morceaux.

Aussitôt, le boutiquier se déchaîna, comme si sa colère trop longtemps contenue vis-à-vis de ce client difficile, éclatait soudain. Il jaillit de derrière le comptoir et brandit sous le nez du touriste un long doigt maigre, à l'ongle pointu et aiguisé comme un scalpel.

— Vous allez payer, cria-t-il d'une voix aiguë, en anglais. Vous allez payer ou j'appelle un agent. C'est cinquante dollars… Cinquante dollars américains, ou j'appelle un policier…

Pour éviter d'être éborgné d'un coup d'ongle, le client recula. L'indignation, en même temps que la crainte, se lisait sur son visage.

— Cinquante dollars, balbutia-t-il. Cinquante dollars pour un mauvais chien en faïence comme on en trouve dans toutes les boutiques d'Orient !… Vous êtes fou ?…

Le marchand se fit de plus en plus menaçant et sa voix monta encore d'un ton.

— Un mauvais chien de faïence ! glapit-il. Un mauvais chien de faïence. Il vient du Tibet. On l'a trouvé sur le cadavre d'un pèlerin mort de froid là-haut, dans la passe de Sin-La… C'est cinquante dollars, ou j'appelle un policier…

Déjà, le marchand se dirigeait vers la porte de la boutique pour mettre sa menace à exécution, quand le touriste qui, sans doute, ne voulait pas voir son voyage gâché par des démêlés avec la police, sortit rageusement son portefeuille et en tira cinq billets de dix

dollars qu'il aligna sur le comptoir, face au marchand. Ce dernier inspecta soigneusement chaque coupure pour s'assurer qu'aucune d'elle n'était fausse, puis il les fit disparaître, pour dire à l'adresse du touriste :

— À présent, Honorable Client, les débris du chien de pagode sont à vous. Peut-être qu'après avoir été recollé il sera encore digne de figurer dans votre Précieuse Collection…

Le touriste haussa les épaules et se dirigea vers la porte de la boutique. Avant de sortir cependant, il se tourna vers Morane et, désignant du doigt les fragments du bibelot demeurés sur le plancher, lui dit :

— Si vous voulez de ces débris, monsieur, ils sont à vous. Peut-être qu'avec un peu de colle… Un peu de colle !… Ah !… Ah !…

L'homme disparut, et l'on entendit son rire contraint qui allait en s'affaiblissant dans la rue. Quand il cessa de retentir, Morane se tourna avec un sourire vers le marchand. Celui-ci sourit également et, dans son visage ridé, ses yeux bridés ne furent plus que deux étroites fentes.

— Le Noble Étranger pense peut-être que le vieux Wong a exagéré ? fit-il à l'adresse de Bob. Pourtant, mon Honorable Fils Su-Kai a bien trouvé la statuette, voilà une année, sur le corps d'un pèlerin revenant du Tibet. Une tempête de neige l'avait surpris dans la passe de Sin-La, comme je l'ai dit, et le froid l'avait couché mort. Comme le malheureux pèlerin ne pouvait plus rien faire de la statuette, mon fils me l'a apportée…

Il y eut une expression de regret sur le visage de Wong, qui continua :

— Depuis un an pourtant, aucun client n'a voulu m'acheter la statuette, et cela, malgré son histoire.

— Peut-être n'était-elle pas assez belle, fit Morane, ou en demandiez-vous un prix trop élevé.

— Un prix trop élevé ! s'exclama Wong. Qui sait si ce chien de pagode n'a pas été volé sur l'autel de quelque temple sacré, ou si…

Sans écouter davantage les jérémiades du Tibétain, Morane s'était instinctivement penché sur les débris de la statuette, pour s'apercevoir que celle-ci ne méritait plus guère d'être réparée. Pourtant, parmi les éclats de faïence, un objet retint son attention. C'était un petit morceau de papier de riz, roulé extrêmement serré. Bob s'en saisit et, avec de multiples précautions, le déroula. Un texte écrit au crayon apparut. Les caractères étaient mal formés, et il fallut quelque temps à Bob pour se rendre compte qu'il s'agissait de phrases rédigées en anglais. Le Français s'approcha de la porte et, péniblement, déchiffra :

Pour l'amour du Ciel, venez à mon aide. Mon nom est Everet Anderson et je suis prisonnier dans Tsan-Chan, la Ville du Masque de Jade. Pour y parvenir, franchissez la passe de Sin-La, puis celle de Tam-La, et traversez le désert de Shaggaï, vers le nord-est. Tsan-Chan se trouve située dans les Montagnes du Sang… Pour l'amour du Ciel, aidez-moi… Prévenez le capitaine Smyrne, à Srinagar…

Pendant un long moment, Morane demeura étonné. Le nom d'Everet Anderson ne lui était pas inconnu. Mais de qui s'agissait-il exactement ?

Il n'aurait pu le dire. À cet instant, il eut l'impression que quelqu'un regardait par-dessus son épaule. Il se retourna soudain, pour se trouver nez à nez avec Wong. Tout sourire avait quitté le visage du vieux marchand tibétain, pour y être remplacé par une expression de gravité hostile.

— Je suppose que vous avez lu, dit Bob en agitant le message sous le nez de Wong. À votre avis, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

Le Tibétain haussa les épaules et une grimace plissa à nouveau ses yeux étroits.

— Ce que j'en pense, Honorable Client ? dit-il. Au Tibet, on parle de Tsan-Chan, mais jamais personne n'y est allé… et n'en est revenu. Peut-on savoir ce qui se passe au cœur des Montagnes du

Sang ? Si Tsan-Chan n'est pas un mirage, mieux vaut ne pas en parler… Vous devriez me remettre ce message, étranger…

Mais Morane secoua la tête.

— Cet homme, qui vient de sortir après vous avoir donné cinquante dollars pour les débris de ce mauvais chien de pagode, a déclaré qu'ils étaient à moi. Le message se trouvait à l'intérieur. Il m'appartient donc.

Wong n'insista pas. Bob plia la feuille de papier de riz et la glissa dans la poche de sa veste.

— Si cette cité de Tsan-Chan n'existait pas, fit-il, ce message serait alors l'œuvre d'un mauvais plaisant ?

Le marchand hocha la tête affirmativement.

— Oui, dit-il, l'œuvre d'un mauvais plaisant. Mieux vaut ne pas s'occuper de Tsan-Chan, étranger…

Bob ne répondit pas tout de suite. S'il s'était agi d'une vulgaire plaisanterie, pourquoi son auteur se serait-il amusé à glisser le message à l'intérieur du chien de pagode, là où il y avait beaucoup de chances pour qu'on ne le découvrit jamais ? En outre, l'entêtement que Wong mettait à le persuader de ne pas s'occuper de cette mystérieuse ville de Tsan-Chan l'intriguait.

— Et ce capitaine Smyrne, qui habiterait Srinagar, interrogea-t-il encore, le connaissez-vous ?

Wong parut réfléchir longuement. Finalement, il secoua la tête.

— Non, dit-il, je ne vois pas. Je connais pourtant beaucoup de monde ici, à Srinagar, mais je n'ai jamais entendu parler d'un capitaine Smyrne. Croyez-moi, Honorable Étranger, mieux vaut ne pas vous occuper de Tsan-Chan…

Morane ne répondit pas. Sa curiosité était éveillée, et il se sentait bien décidé à ne pas écouter les conseils du Tibétain. Après avoir remercié celui-ci, Bob, sans un regard pour les débris du chien de pagode épars sur le sol, sortit de la boutique et gagna la rue, pour se mettre en route vers le bas de la colline. Pendant un moment, le vieux Wong le suivit du regard, puis, quand Bob eut disparu au premier tournant, il regagna l'intérieur du magasin. À ce moment,

une tenture de soie masquant l'entrée de l'arrière-boutique se souleva et un jeune homme apparut. Il était vêtu de blanc et portait un turban bariolé, à la mode du Cachemire, mais ses traits étaient nettement ceux d'un Tibétain. Le nouveau venu offrait d'ailleurs une grande ressemblance avec Wong. Dans ses prunelles, passait une expression de cruauté sournoise.

— Mon fils a-t-il entendu ma conversation avec l'étranger ? interrogea le vieillard.

Le jeune homme hocha la tête affirmativement.

— Su-Kai a entendu, dit-il.

— Que compte-t-il faire ?

Su-Kai tira un long poignard à la lame effilée de dessous ses vêtements. Il passa un doigt le long du fer étincelant.

— Il est temps d'agir, dit-il. Sinon le secret de Tsan-Chan sera profané, et nous encourrons tous la colère du Masque de Jade.

*

* *

De son pas rapide, Morane s'était dirigé vers le canal s'amorçant au pied de la colline. Le soir tombait et les nombreux bateaux qui sillonnaient chenaux et lagunes avaient allumé leurs lanternes, dont les lumières dansantes moiraient les eaux sombres.

Avisant un *shikar,* esquif qui est à Srinagar ce que la gondole est à Venise, Bob en héla le pilote. Le bateau vint se ranger aussitôt contre la berge et le conducteur, un Kashmiri souriant, au turban en forme de pièce montée, demanda :

— Que puis-je faire pour le sahib ?

— Pouvez-vous me conduire quelque part ? interrogea Morane.

Le Kashmiri sourit et hocha la tête affirmativement.

— Je conduirai le sahib n'importe où il voudra se rendre… si le sahib est généreux…

— Bien sûr, toute peine demande salaire, dit Morane.

Il sauta légèrement à bord du *shikar* et s'assit sous le palanquin de fibres tressées. Aussitôt, sous la silencieuse impulsion des rames, l'embarcation se mit à glisser sur les eaux du canal.

Au bout d'un long moment, le batelier demanda :

— Où dois-je conduire le sahib ?

Bob secoua les épaules.

— À vrai dire, je n'en sais rien. Connaissez-vous un certain capitaine Smyrne ?

Le Kashmiri eut un petit rire satisfait.

— Tout le monde, à Srinagar, connaît le capitaine Smyrne. C'est un sahib, bien sûr, mais il habite ici depuis si longtemps que personne ne se souvient plus du jour où il s'est installé dans la ville… Sa maison se trouve là-bas, près de Takhti-Souleiman… J'y conduis le sahib ?

Bob répondit affirmativement. Une chose l'intriguait : Wong, l'antiquaire, avait affirmé connaître la plupart des habitants de Srinagar, mais n'avoir jamais entendu parler du capitaine Smyrne, qui, pourtant, s'il fallait en croire le gondolier, était connu de tous dans la capitale du Cachemire. Pourquoi Wong lui avait-il menti ? Il se le demandait. Bob se demandait d'ailleurs aussi quel rôle l'antiquaire jouait dans cette affaire. Les agissements équivoques du Tibétain poussaient Bob à croire que le message de cet Everet Anderson n'avait rien d'une plaisanterie. Si Wong avait désiré éveiller sa curiosité, ou sa méfiance, il ne s'y serait pas pris autrement.

Si le nom d'Everet Anderson disait quelque chose à Morane, c'était cependant la première fois qu'il entendait parler de Tsan-Chan, la Ville du Masque de Jade. Il se tourna à nouveau vers le batelier et demanda :

— Connaissez-vous une cité du nom de Tsan-Chan ?

Le Kashmiri sursauta violemment et, dans la pénombre, Bob put voir son visage se crisper. Cependant, il parut reprendre rapidement son sang-froid, pour dire avec une indifférence feinte :

— Tsan-Chan ? Non, sahib, je ne connais aucune ville de ce nom…

Morane jugea inutile d'insister. Cependant, il était persuadé à présent que, si le seul nom de Tsan-Chan provoquait une telle réaction sur chacun – tout à l'heure le marchand tibétain, à présent le piroguier –, c'est qu'il devait y avoir une raison à cela. « La Ville du Masque de Jade, songea-t-il. Cela pue le mystère, l'intrigue à plein nez… »

Plusieurs nouvelles minutes s'écoulèrent. Le *shikar* glissait rapidement et silencieusement le long des canaux bordés de maisons de bois au premier étage en surplomb soutenu par des piliers. Finalement, l'embarcation s'immobilisa au bord d'un quai. Le batelier tendit le bras et désigna un bâtiment de pierre assez imposant, sorte d'hôtel de maître à la mode asiatique, situé à quelques mètres de la rive.

— C'est là, dit-il. La maison du capitaine Smyrne…

La nuit, maintenant tout à fait tombée, était claire, et quelques lampadaires éclairaient le quai. Bob sauta à terre et posa quelques roupies au creux de la main du batelier. Ensuite, il se dirigea vers la maison du capitaine Smyrne. C'était en effet une bâtisse assez importante, à la façade ornée de hauts-reliefs, et qui avait peut-être servi jadis de demeure à quelque prince ou riche marchand. Une des fenêtres du rez-de-chaussée était brillamment éclairée. Bob gravit un perron gardé par quelques dragons de pierre et s'arrêta devant une lourde porte à deux vantaux dont les panneaux en bois de teck étaient garnis de ferrures. Avisant un antique heurtoir, Morane l'actionna par trois fois. Les sons se répercutèrent à travers la maison, mais, au bout d'une vingtaine de secondes, nulle présence humaine ne s'était manifestée… Aucun bruit de pas ne se fit entendre de l'autre côté de la porte, qui demeura close.

À nouveau, le Français se servit du heurtoir de bronze, mais sans plus de résultats.

« Pourtant, pensa-t-il, il doit y avoir quelqu'un à l'intérieur de la maison. Cette fenêtre éclairée le prouve assez… »

Avec une violence accrue, il actionna le heurtoir, toujours en vain. De toutes ses forces, il pesa alors sur la porte, et l'un des battants, qui était seulement poussé contre, s'ouvrit en grinçant sur un large couloir pavé de faïence bleue et qu'un rai de lumière, issu d'une porte entrebâillée sur la droite, éclairait.

Jetant des regards inquiets autour de soi, Bob s'avança de quelques pas dans le couloir. Alors, il s'immobilisa et demanda à voix haute :

— Personne là-dedans ?

Les trois mots résonnèrent tel un roulement de tambour dans la grande maison silencieuse.

Désespérant d'obtenir une réponse, Morane, que l'inquiétude gagnait de plus en plus, marcha d'un pas rapide vers la porte entrouverte, d'où sourdait le rai de lumière. Durant un moment, le souffle court, les mains moites, il demeura contre le battant, guettant le moindre bruit, mais, seule, la chape de plomb du silence pesait.

— Y a-t-il quelqu'un ? interrogea encore Bob.

N'obtenant toujours pas de réponse, il poussa la porte, qui s'ouvrit sur un vaste bureau, meublé à la fois à l'orientale et à l'européenne.

Pourtant, Bob ne s'attarda pas à détailler l'endroit. Au centre de la pièce, un homme se trouvait étendu sur le dos. C'était un Européen aux cheveux blancs, âgé d'une bonne soixantaine d'années et, sur sa chemise de soie blanche, au côté gauche de sa poitrine, une large tache de sang allait en s'élargissant.

Chapitre II

Après un bref instant de légitime surprise, Bob Morane, s'étant ressaisi, s'approcha du vieillard étendu, auprès duquel il s'accroupit. Le blessé avait ouvert les yeux et ses lèvres remuèrent, comme s'il voulait parler, mais Bob l'en empêcha.

— Ne dites rien, fit-il. Avant tout, vous avez besoin de soins. Il me faut aller chercher du secours…

Le vieillard secoua la tête négativement.

— Du secours, fit-il d'une voix tremblante. Inutile… J'ai mon compte… Les Compagnons du Masque de Jade ne m'ont pas manqué… J'en connaissais trop sur leur compte… et leurs tueurs savent se servir d'un poignard…

Morane sursauta.

— Le Masque de Jade, dit-il. C'est pour cette raison que je suis ici. Mais vous êtes bien le capitaine Smyrne ?…

Le blessé eut un signe affirmatif.

— Je suis… le capitaine Smyrne… Que savez-vous du Masque… de Jade ?

Tirant de sa poche le message d'Everet Anderson, Bob le lut rapidement. Quand il eut terminé, Smyrne sembla se détendre, comme sous l'effet d'une joie soudaine.

— Ce vieil Everet, murmura-t-il. Enfin de ses nouvelles !…

Il réprima une grimace, car sa blessure devait le faire souffrir. Sa main maigre et tremblante se crispa sur le bras de Morane.

— Allez trouver Douglas Anderson, fit-il. C'est le fils d'Everet… Il habite pour le moment ici… à Srinagar. À droite en sortant d'ici, le long du canal… Un *house-boat* peint en rouge et or… Vous trouverez ?…

— Je trouverai, assure Bob. Mais, avant tout, il faut prendre soin de vous… Où sont vos domestiques ?

Le capitaine Smyrne eut un sourire amer.

— Les… domestiques ?… Abandonné… Ils m'ont abandonné… Tout le monde craint le Masque de Jade… D'ailleurs, plus personne ne peut rien pour moi… Je vais mourir… Allez vite trouver Douglas Anderson. Lui aussi connaît certaines choses sur le Masque… Sa vie peut… être… en… danger… Allez… vite… Vite…

La voix de Smyrne n'était plus qu'un souffle. Soudain, tout son corps se raidit. Son visage eut une brève crispation, puis sa tête roula de côté.

Morane s'était trouvé souvent en présence de la mort et il comprit ne pouvoir plus rien tenter pour l'infortuné capitaine Smyrne. Il se redressa et prit une rapide décision. Si ce Douglas Anderson se trouvait également en danger, il fallait avant tout le secourir s'il en était temps encore. À en juger par le sort du capitaine Smyrne, ces Compagnons du Masque de Jade étaient capables de tous les crimes. Pourquoi ? Morane ne perdit pas de temps à s'interroger à ce sujet. Déjà, tournant le dos au mort, il quittait la pièce, traversait le couloir aux dalles bleues et gagnait le quai. La nuit était claire et l'on y voyait presque comme en plein jour. Suivant les directives de Smyrne, Bob se mit à longer la rive du canal vers la droite, inspectant chaque maison flottante amarrée. Il avait à peine couvert deux cents mètres quand il s'arrêta devant un luxueux *house-boat* peint en rouge vif agrémenté d'arabesques dorées. Comme, jusqu'alors, il n'avait pas encore vu de *house-boat* décoré de cette façon, Bob eut aussitôt la certitude d'avoir trouvé ce qu'il cherchait.

Arrêté au bord du canal, le Français demeura quelques instants indécis, passant et repassant les doigts de sa main droite ouverte dans la brosse de ses cheveux. Autour de lui régnait un silence total et, seules, au loin, on apercevait quelques silhouettes humaines. En outre, aucune lumière ne brillait à bord du *house-boat* rouge.

« M'a l'air pas très habité, c'truc-là, songea Morane. À moins que… »

Il coupa court à ses pensées et fit la grimace. Déjà, ce soir-là, il avait trouvé un cadavre sur sa route, et il ne tenait pas à en

rencontrer un second. Au bout d'un moment cependant, il haussa les épaules et murmura :

— Bah, pourquoi jouer à cache-cache avec moi-même ? Le capitaine Smyrne a dit que je devais rencontrer ce Douglas Anderson, et je le rencontrerai, mort ou vif.

Sans tergiverser davantage, Bob s'engagea sur une étroite passerelle reliant la maison flottante au quai, et il sauta sur le pont.

On se souviendra que Morane habitait également un *house-boat.* Aussi n'eut-il aucune peine à s'orienter. Pourtant, comme il allait atteindre la porte menant aux cabines, un bruit à peine perceptible, derrière lui, le fit se retourner d'une pièce. Ce fut tout juste si, d'un retrait du corps, il put éviter une longue lame brillante pointée dans sa direction. Bob possédait des réflexes rapides. Déjà, il avait saisi le bras tenant le poignard et l'avait tordu en une prise classique de jiu-jitsu. Surpris, son adversaire poussa un gémissement de douleur et lâcha l'arme, qui tomba sur le pont. Morane posa le pied dessus et relâcha légèrement son étreinte.

— Qu'est-ce qui vous…

Il n'acheva pas son interrogation. Son antagoniste, un Asiatique jeune et souple, lui porta du tranchant de la main un coup violent au bas des côtes. Le souffle coupé, Morane, lâchant prise, se plia en deux. Il lui fallut deux secondes à peine pour récupérer, juste à temps pour voir son agresseur bondir par-dessus la lisse et piquer une tête dans les eaux sombres.

Bob se précipita aussitôt, mais il eut beau scruter l'étendue du canal sous lui, il ne put apercevoir le fuyard. « Sans doute nage-t-il sous l'eau pour émerger plus loin, parmi les bateaux, pensa-t-il. Pour le retrouver, c'est bernique… »

Il revint vers le centre du pont et ramassa le poignard. C'était une arme solide, à la poignée d'os sculpté, probablement d'origine tibétaine. À la base de la lame, Bob distingua quelques traces sombres, sur lesquelles il n'eut aucune peine à mettre un nom.

— Du sang, murmura-t-il. Serait-il possible que ce soit cette même arme qui ait servi à poignarder le malheureux capitaine Smyrne ? Dans ce cas, Douglas Anderson doit lui aussi se trouver

en danger. Sans doute mon agresseur guettait-il Anderson et, dans la pénombre, m'aura-t-il pris pour lui…

Pendant un long moment, à la lueur de la lune, Morane considéra le poignard avec répulsion, comme il aurait regardé un serpent venimeux posé sur sa main. Finalement, il maugréa entre ses dents serrées :

— Il me faut absolument trouver ce Douglas Anderson pour l'avertir…

Il s'avança à nouveau vers la cabine et tenta d'en ouvrir la porte, mais celle-ci était fermée à clé et ce fut en vain qu'il en manœuvra le loquet de fermeture. Comme il renonçait, une voix retentit derrière lui, toute proche. Elle disait, en un anglais très pur :

— Veuillez lever les mains en l'air, s'il vous plaît…

*
* *

Pendant un long moment, Morane était demeuré interdit, mais la voix reprit, sur un ton plus bref :

— Veuillez lever les mains en l'air…

Cette fois, Bob obéit.

— À présent, tournez-vous, dit encore la voix.

Morane pivota sur les talons, pour se trouver face à face avec un inconnu qui braquait un gros Colt automatique. L'homme, que la lumière de la lune éclairait en plein, était jeune, grand, mince, vêtu d'un pantalon de flanelle claire et d'un blazer à écusson. Son allure générale, faite à la fois de raideur et d'aisance, était celle d'un Anglais, mais son visage, au teint basané, tirant sur le safran, aux yeux légèrement bridés, aux pommettes saillantes et couronné de cheveux noirs et lisses, appartenait à un Asiatique.

Longuement, le nouveau venu dévisagea Morane, puis il demanda :

— Qui êtes-vous, et que faites-vous ici ?

— Je pourrais vous poser la même question, dit Bob avec une feinte nonchalance, mais vous avez le bon droit pour vous. – Du menton, il désignait l'automatique. – Mon nom est Robert Morane, et je suis à la recherche d'un certain Douglas Anderson…

— Je suis Douglas Anderson.

Et, comme Morane ne répondait pas, l'homme continua :

— Cela peut vous surprendre de voir un Asiatique portant un nom aussi anglo-saxon. En réalité, je suis sang-mêlé ; ma mère était tibétaine. Quant à moi, pour tout vous dire, j'ai fait mes études à Oxford… Mais je ne vois pas très bien pourquoi je vous raconte tout cela. Vous vous introduisez chez moi un couteau à la main, et voilà que je me mets à vous faire des confidences…

Morane se rendit compte alors qu'il n'avait pas lâché le poignard de son agresseur. Il le jeta devant lui sur le pont.

— Cette arme ne m'appartient pas, expliqua-t-il. Je venais vous rendre visite et un homme m'a assailli. J'ai réussi à le désarmer, mais il a pu m'échapper pour fuir à la nage…

— Et vous voulez me faire croire à cette fable ?

Bob haussa les épaules.

— Que vous me croyiez ou non, je n'y puis rien, dit-il.

Durant quelques secondes, Anderson demeura silencieux.

— Admettons que je vous croie, finit-il par dire. Que veniez-vous faire ici ?

— Le capitaine Smyrne m'a envoyé à vous, répondit Morane.

— Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagné ? Il habite à deux pas…

— M'accompagner ? Le capitaine Smyrne aurait été bien en peine de le faire…

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'il est mort, tout simplement.

On eût dit que Douglas Anderson venait d'être frappé par la foudre. Durant un moment, il demeura comme pétrifié.

— Mort ? balbutia-t-il enfin. Vous avez bien dit que le capitaine Smyrne était mort ?

— Oui, fit Bob, mort, assassiné, peut-être avec ce couteau-là…

Il désigna le poignard sur le pont. Ensuite, comme Anderson demeurait silencieux, Bob expliqua très rapidement comment il avait découvert Smyrne mourant. Quand il eut terminé, Anderson demanda encore :

— Et qu'alliez-vous faire chez le capitaine Smyrne ? Vous le connaissiez ?

Bob secoua la tête.

— Non, je ne le connaissais pas. Je lui portais un message. Un message de votre père…

Quand Morane avait annoncé la mort du capitaine Smyrne à Anderson, celui-ci semblait avoir été la proie d'une surprise douloureuse ; les dernières paroles prononcées par le Français parurent le frapper en pleine poitrine comme autant de coups de poing.

— Un message de mon père ? balbutia-t-il. J'espère que vous ne vous moquez pas, monsieur…

— Si vous me permettez de baisser les bras, dit Morane, je vous donnerai ce message…

Une expression d'espoir se lisait maintenant sur le visage d'Anderson et l'automatique tremblait dans sa main.

— Entrons plutôt chez moi, dit-il. Nous serons plus à l'aise pour parler de tout cela. Mais prenez garde, monsieur, si vous voulez me tromper…

Quelques minutes plus tard, les deux hommes se trouvaient à l'intérieur du *house-boat,* dans un petit salon somptueusement meublé et éclairé par des lampes électriques alimentées sans doute par un petit groupe électrogène privé. Douglas Anderson braquait toujours son colt en direction de Morane.

— À présent, dit-il, si vous voulez bien me donner le message en question… Surtout, ne tentez pas de me jouer quelque vilain tour. Au

moindre geste suspect, je n’hésiterai pas à vous abattre comme un chien…

Sans s’émouvoir le moins du monde de cette menace, Bob plongea la main dans la poche de sa veste et en tira le morceau de papier de riz, qu’il tendit à son interlocuteur. Celui-ci le saisit, le déplia et y jeta un rapide regard. Au bout de quelques instants, ses yeux s’éclairèrent et il releva la tête.

— C’est bien l’écriture de mon père, très déformée peut-être, mais je ne puis m’y tromper. Où avez-vous trouvé cela ?

En quelques mots, Bob Morane mit Anderson au courant de sa visite chez Wong, l’antiquaire, et de l’épisode du chien de pagode brisé. Quand il eut achevé, Anderson se prit à murmurer comme pour lui-même :

— Ainsi, mon père aurait réussi à gagner Tsan-Chan, où il est sans doute retenu prisonnier. Il aura enfermé ce message à l’intérieur du chien de pagode, pour confier le tout à un messager. Malheureusement, ce dernier n’aura pu résister aux fatigues du retour et il sera mort de froid à la passe de Sin-La, où le fils de Wong a trouvé son corps…

Anderson abandonna soudain son soliloque, pour demander à l’adresse de Morane :

— Avez-vous parlé à quelqu’un de votre trouvaille ?

Bob eut un signe négatif.

— À personne, dit-il. Seul, Wong est au courant…

— Et, malgré cela, presque aussitôt après votre découverte, les Compagnons du Masque de Jade assassinent ce pauvre capitaine Smyrne, à qui était destiné le message…

Un sursaut échappa à Morane.

— Croyez-vous que Wong y soit pour quelque chose ?

— Pourquoi pas ? fit Anderson avec un geste vague. Le Masque de Jade possède des complicités dans tous les milieux. En outre, beaucoup de gens, en Asie, tueraient dans le seul but de s’attirer ses bonnes grâces…

— Le Masque de Jade, dit Bob. Si vous me disiez de quoi il s'agit exactement ?

Une dernière fois, les regards perçants de Douglas Anderson se posèrent sur le Français, comme s'ils avaient voulu lire en lui. Finalement, le métis parut se détendre et l'automatique s'abaissa.

— Je crois pouvoir vous faire confiance, fit Anderson. Tout compte fait, vous m'êtes sympathique et vous venez de m'apporter un grand espoir. Je vous dois donc des explications. Mais, avant tout, allons rendre les derniers devoirs à cet infortuné capitaine Smyrne. C'était un très cher et fidèle ami de mon père, et sans doute vient-il de mourir pour lui, ou à cause de lui. Mais vous devez être armé, nous pourrions faire de mauvaises rencontres…

Douglas Anderson alla à une petite commode en bois de rose incrusté de nacre, ouvrit l'un des tiroirs et en tira un automatique en tous points semblables au sien, qu'il tendit à Morane. Celui-ci prit l'arme et s'assura qu'elle était bien chargée. Il la glissa alors dans sa ceinture, entre pantalon et chemise, et dit d'une voix décidée :

— Vous avez raison, monsieur Anderson, il nous faut rendre les derniers devoirs au pauvre capitaine Smyrne. Ensuite, vous me parlerez de cet énigmatique Masque de Jade, avec lequel je brûle de faire plus ample connaissance.

*

* *

Quand, quelques minutes plus tard, Morane et Douglas Anderson parvinrent à la maison du capitaine Smyrne, ils trouvèrent la porte entrouverte, comme l'avait laissée Bob, et le corps du malheureux vieillard reposait toujours sur le tapis du grand bureau.

Devant la dépouille de cet homme qui avait été l'ami de son père et le sien, Anderson n'avait pu s'empêcher de serrer les poings.

— Si jamais je retrouve le ou les coupables de ce crime, dit-il entre ses dents serrées, j'en tirerai une vengeance exemplaire…

— Reste à connaître le ou les assassins, fit Bob.

— Nous savons que ce sont les Compagnons du Masque de Jade.

— Et s'il s'agissait d'un vulgaire malfaiteur, venu ici pour voler, et que le capitaine Smyrne aurait surpris ?

Le jeune Anglais secoua la tête.

— Le capitaine vous a dit lui-même, avant de mourir, que ses meurtriers étaient les Compagnons du Masque de Jade. Tout semble d'ailleurs le prouver. On n'a touché à rien ici et aucun meuble ne semble avoir été fracturé. En outre, l'absence des domestiques est significative. Le seul nom du Masque de Jade inspire la terreur à tous. Il a suffi que les domestiques sachent que le meurtrier était envoyé par lui pour qu'ils lui laissent la place. Ils reviendront sous peu, quand ils seront certains que le forfait aura été accompli. Personne, en Asie, ne voudrait être amené à devoir témoigner devant la justice contre un des hommes de la bande du Masque. Un tel témoignage équivaudrait à signer son propre arrêt de mort. N'oublions pas non plus l'attaque que vous avez essuyée à bord de mon *house-boat.* Dans la pénombre, l'agresseur vous aura pris pour moi. Or, si le Masque de Jade avait intérêt à faire disparaître le capitaine Smyrne, il avait intérêt à me faire disparaître également, puisque j'en sais autant sur son compte.

— Sans doute avez-vous raison, fit Bob. Vous connaissez mieux que moi ce Masque de Jade, dont le nom ne me dit d'ailleurs absolument rien. Les deux tentatives de meurtre semblent étroitement liées, surtout si c'est bien avec le couteau qui a tué Smyrne que l'on a tenté de me poignarder un peu plus tard… Mais si nous inspections la maison… peut-être l'assassin a-t-il laissé quelque trace de son passage.

Revolver au poing, les deux hommes se lancèrent à travers l'habitation, mais ils eurent beau fouiller celle-ci dans ses moindres recoins, ils n'y découvrirent pas le moindre indice. Quelqu'un, un domestique sans doute, devait avoir ouvert la porte au meurtrier qui, son coup fait, s'en était allé comme il était venu.

Au bout d'une demi-heure de recherches infructueuses, Bob Morane et Douglas Anderson se retrouvèrent dans le grand bureau,

face au cadavre. Par trois fois, Bob passa les doigts de sa main droite ouverte dans ses cheveux coupés en brosse, puis il eut un geste d'impuissance, avant de dire :

— Tout ce qui nous reste à faire maintenant, c'est prévenir la police.

— Naturellement, nous n'avons pas le choix, répondit Anderson. Pourtant, mieux vaut ne pas citer le nom du Masque de Jade, car celui-ci possède des accointances dans tous les milieux. Nous allons nous en tenir à la version suivante : venant visiter le capitaine Smyrne, nous l'avons trouvé poignardé, tué sans doute par quelque malfaiteur qu'il aura surpris en flagrant délit de cambriolage. Nous dirons que, tout comme l'assassin sans doute, nous avons trouvé la porte ouverte, un domestique pouvant avoir négligé de la refermer avant de sortir. Le reste regardera la police. Tout ce qui me restera à faire, ce sera de tenter de retrouver mon père, en admettant qu'il soit encore en vie, et d'essayer en même temps de venger le capitaine Smyrne.

Un long silence s'établit entre les deux hommes. Ce fut Morane qui le rompit.

— J'ai été bien malgré moi mêlé à toute cette histoire, dit-il. Pourtant, sans vouloir m'occuper de ce qui ne me regarde pas, je voudrais bien que vous me donniez quelques explications sur cet énigmatique Masque de Jade, et aussi sur cette non moins énigmatique cité de Tsan-Chan.

Pendant de longues secondes, Anderson scruta du regard le visage de son interlocuteur, comme s'il voulait lire dans ses pensées. Finalement, il parut se détendre.

— Dans cette affaire, monsieur Morane, dit-il, il me faut me méfier de quiconque. Pourtant, je vous l'ai dit déjà, vous m'êtes sympathique, et je me trompe rarement sur quelqu'un. En outre, en me remettant le message de mon père, vous m'avez apporté un immense réconfort. Je vous dois donc de la reconnaissance. Nous allons avertir la police et, quand nous en aurons terminé avec elle, je vous raconterai l'histoire d'Everet Anderson, de Tsan-Chan et du Masque de Jade…

Chapitre III

Toutes portes et sabords clos, Bob Morane et Douglas Anderson se trouvaient à présent installés dans le salon du *house-boat* de ce dernier. Leurs démêlés avec la police avaient été relativement brefs, car ils s'en étaient tenus à la version suivant laquelle le capitaine Smyrne avait été tué par un cambrioleur surpris en flagrant délit. Après avoir signé leurs dépositions, les deux hommes avaient regagné la maison flottante du jeune sang-mêlé.

Assis de part et d'autre d'une table basse aux pieds sculptés de dragons crachant des flammes, Bob et Anderson étaient demeurés quelque temps silencieux, à déguster leurs whiskies-soda. Finalement, Douglas Anderson avait pris la parole.

— Sans doute, monsieur Morane, attendez-vous toujours les explications que je vous ai promises ?…

Bob secoua doucement les épaules.

— Vous ne me devez aucune explication, fit-il. Disons plus simplement que vous vous êtes engagé tout à l'heure à me raconter une histoire. Or, j'aime les belles histoires, et celle de ce Masque de Jade m'intéresse tout particulièrement.

Une dernière fois, Anderson parut hésiter, comme s'il redoutait la portée des mots qu'il allait prononcer. Finalement, il sembla se décider à parler.

— Mieux vaut ne pas s'intéresser trop au Masque de Jade, monsieur Morane. Pourtant, le hasard vous a révélé son existence et, que vous le vouliez ou non, vous vous trouvez dans le pétrin jusqu'au cou. Vous en connaissez trop pour que, désormais, le Masque vous laisse en paix…

Un geste de protestation échappa à Morane.

— J'en connais trop ?… Ah ça, vous voulez rire !… Au contraire, je nage en plein mystère, et tout ceci me semble être un incroyable rébus…

— Vous êtes européen et connaissez, par le message de mon père, l'existence du Masque. En outre, vous savez que Tsan-Chan se trouve au cœur des Montagnes du Sang, au-delà du désert de Shaggaï. Il n'en faut pas plus. Le Masque de Jade a fait exécuter des gens bien moins renseignés…

Bob fit la grimace.

— Si je comprends bien, dit-il, je suis en danger de mort. Rien ne s'oppose donc à ce que vous me révéliez toute l'affaire. Après tout, on ne peut guère mourir deux fois…

— Vous avez raison, monsieur Morane, on ne peut pas mourir deux fois. Aussi vais-je tout vous raconter. Peut-être avez-vous déjà entendu parler de mon père, Everet Anderson, le célèbre orientaliste du British Museum ? Non seulement, au cours de ses nombreux voyages et séjours en Asie, mon père avait épousé une jeune Tibétaine, dont je suis le fils, mais il avait aussi entendu parler d'une toute-puissante société secrète, celle du Masque de Jade, dont le chef aurait habité une cité interdite du Tibet nommée Tsan-Chan. Selon la légende colportée de bouche à oreille à travers l'Asie tout entière, l'origine de cette société secrète remonterait, – sans qu'on puisse établir de date précise – au début de notre ère. Elle aurait été créée, voilà donc deux millénaires environ, par un empereur chinois nommé Yuan Sen, atrocement défiguré au cours d'un accident de chasse et qui serait allé se retirer au cœur du Tibet, dans une ville construite exprès pour lui servir de résidence, dans laquelle, seuls, étaient admis ses fidèles. Pour dissimuler ses traits mutilés, source d'horreur pour quiconque les considérait, Yuan Sen s'était fait confectionner un masque composé de fines plaques de jade soigneusement assemblées et qu'il portait sans cesse. Au sommet de la tour du temple de Tsan-Chan – c'était le nom de la cité interdite –, avait été installé un énorme gong de bronze qui avait résonné lorsque Yuan Sen avait, pour la première fois, couvert sa face du masque de jade. Ce gong devait résonner pour la seconde fois à la mort de l'empereur, marquant ainsi la fin de son règne et, en même temps, du masque qui était devenu son emblème. Yuan Sen devait être déposé dans son tombeau le visage découvert, et le masque de jade, brisé en menus morceaux, enseveli avec lui.

« Cette volonté de Yuan Sen répondait à une préoccupation précise. En effet, pour pouvoir, de sa lointaine résidence de Tsan-Chan, gouverner son peuple, avec lequel il ne possédait plus aucun contact, l'empereur avait constitué un réseau d'espions qui, dispersés à travers tout l'empire, le renseignaient sur les agissements de ses sujets et de ses gouverneurs. Ces espions, composant une véritable société secrète, étaient répandus dans tous les milieux, aussi bien parmi le bas peuple que parmi la noblesse et l'armée, formant ainsi une sorte d'armature rigide qui, seule, pouvait empêcher l'empire de se démembrer. Cette organisation avait tout naturellement pris le nom de Compagnons du Masque de Jade, comme on appelait désormais le souverain.

« Malgré sa puissance et la cruauté avec laquelle il gouvernait, Yuan Sen avait gardé toute sa lucidité. Il craignait qu'après sa mort, la société secrète d'espions qu'il avait organisée ne tombât sous la coupe de quelque personnage sans scrupules qui en userait à des fins criminelles. Pour cela, il avait fait courir le bruit que le masque de jade possédait une puissance magique qui lui avait été conférée par le son du gong qui, seul, pouvait, en résonnant une seconde fois, lui enlever tout son pouvoir. Le masque de jade deviendrait alors une chose banale et devrait être détruit. Son emblème magique disparu, la société se désagrégerait aussitôt, comme tombe en putréfaction, puis en poussière, un corps privé de vie. Yuan Sen avait donné l'ordre de faire résonner le gong et de détruire le masque aussitôt après sa mort ; il était ainsi assuré que les Compagnons du Masque de Jade disparaîtraient en même temps que lui.

« Pourtant, certains hauts dignitaires de la société s'étaient rendus compte de la puissance de celle-ci et avaient secrètement formulé le souhait qu'elle ne disparût pas en même temps que l'empereur. Ce souhait se changea en projet, puis en complot. Quand le monarque mourut, on fit courir la rumeur que le gong, lorsqu'on l'avait frappé selon les dernières volontés de Yuan Sen, n'avait pas résonné. Il fallait donc en déduire que les dieux s'opposaient à la destruction du masque de jade. Yuan Sen fut enterré dans un caveau creusé dans les murs de la salle du gong, et

cette salle, pour éviter que quelqu'un ne fit résonner le gong, ce qui, en détruisant la légende, aurait ruiné en même temps le rêve de puissance des sectateurs, fut murée. Peu de temps après, le bruit courut à travers la Chine qu'à Tsan-Chan, le fantôme de Yuan Sen était apparu, le visage couvert du masque. Dès lors, un mythe prit naissance. Pour tous, Yuan Sen, le monarque redouté, continuait à étendre son emprise sur l'Empire du Ciel. Cette mise en scène, montée de toutes pièces par les Compagnons du Masque de Jade, ne tarda pas à porter ses fruits. Sous la direction d'un grand maître autorisé seul à porter le masque, la confrérie continua à agir dans l'ombre, ne reculant devant aucun crime pour assurer sa maîtrise. Au cours des siècles, sa puissance alla sans cesse en s'accroissant et, de la Chine, elle s'étendit à presque toute l'Asie. Avec la venue des Européens, les Compagnons du Masque de Jade perdirent un peu de leur pouvoir, mais ils réussirent cependant à se maintenir contre vents et marées, assurant leur emprise grâce à la terreur quasi superstitieuse qu'ils faisaient régner parmi les populations asiatiques. Terreur qui, d'ailleurs, ne se limitait pas à des effets purement psychologiques. Partout, les sectateurs du Masque de Jade fomentaient des émeutes, poussaient au crime, organisaient de sanglants carnages. Selon les renseignements obtenus par mon père, le Masque de Jade aurait été l'instigateur de la révolte des Cipayes et de celle des Boxers ; il aurait été le chef réel de la bande des Pavillons Noirs et le responsable des tueries entre Musulmans et Hindous. Partout où se révèle l'influence du Masque de Jade, on ne rencontre que massacres, révoltes, tueries et discordes de toutes sortes. C'est de cette façon que le Masque a pu, jusqu'ici, sans quitter sa retraite de Tsan-Chan, maintenir son emprise occulte sur les peuples asiatiques, superstitieux et terrorisés. »

Douglas Anderson s'arrêta de parler. Il but une longue gorgée de whisky-soda, puis reprit :

— Naturellement, mon père n'apprit pas tout cela en une seule fois. Il lui fallut de nombreuses années de recherches patientes pour récolter des bribes de témoignages et les réunir patiemment. Ce qu'il apprit ainsi, il le compléta au cours de ses voyages en étudiant de vieux manuscrits entreposés dans des temples de Mongolie, de

Chine, du Tibet et de l'Inde. Finalement, de recoupement en recoupement, il acquit la certitude que, de nos jours encore, le Masque de Jade, dont la dignité s'était transmise de génération en génération, régnait toujours à Tsan-Chan, d'où il dirigeait les actions de la société secrète. Mais où se trouvait située exactement cette mystérieuse cité ? Mon père l'ignorait. Il savait que de nombreux pèlerins se rendaient chaque année à Tsan-Chan, mais tous appartenaient à la secte du Masque de Jade et s'entouraient de multiples précautions, s'ingéniant à brouiller leurs traces. Quiconque aurait tenté de suivre ces pèlerins et serait tombé en leur pouvoir, aurait aussitôt été assassiné.

« Il y a deux ans cependant, comme je terminais mes études de philologie à Oxford, mon père, au cours d'un de ses brefs séjours en Angleterre, me déclara qu'il avait enfin obtenu des renseignements précis sur la situation géographique de Tsan-Chan. Je le questionnai, mais il ne voulut rien me révéler, affirmant qu'un tel secret était trop lourd à porter pour un jeune homme. Il déclara qu'il allait tenter de gagner Tsan-Chan, dont le palais et le temple, vieux de trois millénaires, devaient renfermer d'inestimables trésors archéologiques et autres. Mon père gagna le Cachemire et, de là, à travers les montagnes de l'Himalaya, il s'était dirigé, avec trois compagnons, vers le nord-est. C'est tout ce que je pus savoir, car, par la suite, plus personne n'entendit jamais parler de lui, et on le considéra comme mort. Comme il avait caché avec soin le motif réel de son voyage au Tibet, on supposa qu'il avait été assassiné, ses trois compagnons et lui, par des bandits tibétains. Pour moi, qui connaissais les vrais buts de l'expédition, je ne doutai pas qu'il eut été la victime du Masque de Jade.

« Bien que persuadé de la mort de mon père, je décidai d'enquêter sur sa disparition. Voilà six mois, mes études terminées, je gagnai le Cachemire, bien décidé à partir moi aussi pour Tsan-Chan. Arrivé à Srinagar, j'interrogeai le capitaine Smyrne, qui était un vieil ami de mon père, espérant que celui-ci lui aurait transmis des renseignements précis sur la route à suivre pour atteindre la cité interdite. Pourtant, si mon père avait révélé beaucoup de choses à Smyrne au sujet du Masque de Jade, il l'avait, tout comme moi,

laissé dans l'ignorance quant à la situation exacte de Tsan-Chan. Que pouvais-je faire ? Partir à l'aveuglette, explorer tout le Tibet dans l'espoir de découvrir ce que je cherchais ? C'était là une tâche au-dessus des forces humaines. Je décidai donc de demeurer à Srinagar pour continuer à mener mon enquête, dans l'espoir de découvrir une piste quelconque. Avant de partir, mon père m'avait constitué une confortable rente, et je me trouvais à l'abri de tout besoin. Cependant, ma présence à Srinagar devait avoir éveillé les soupçons des Compagnons du Masque de Jade, car le capitaine Smyrne et moi nous nous sentions l'objet d'une perpétuelle surveillance, jusqu'à ce jour, où votre découverte a tout hâté…

*
* *

Anderson s'était tu et considérait le liquide ambré contenu dans son verre avec une expression à la fois rêveuse et décidée.

— Que comptez-vous faire à présent ? interrogea Morane.

Le jeune sang-mêlé releva la tête et ses mâchoires se contractèrent.

— Ce que je compte faire ? fit-il. J'ai à présent deux missions à remplir. Je sais que mon père est vivant – du moins il l'était encore voilà un an – et je dois tout tenter pour le retrouver. En outre, il me faut venger ce pauvre capitaine Smyrne, lâchement assassiné.

Il s'interrompit un instant, puis reprit d'une voix sourde :

— Voilà un an, mon père appelait à l'aide. Sans doute, après avoir caché le billet à l'intérieur du chien de pagode, a-t-il confié ce dernier à un messager sûr. Mais ce messager est mort avant d'avoir atteint le Cachemire, et le billet n'est jamais parvenu à son destinataire, le capitaine Smyrne. Il a fallu que ce touriste brise le chien de pagode, dans la boutique de Wong, pour que l'appel de mon père soit finalement entendu.

Sur cette dernière phrase, Morane avait remarqué une expression d'intense espoir dans la voix d'Anderson. Il crut utile de

tempérer un peu cette espérance pouvant conduire le jeune Anglais à d'amères désillusions.

— Je ne voudrais pas jouer les trouble-fête, fit-il, mais je vous fais remarquer que votre père a écrit ce message voilà un an et qu'à cette époque, il paraissait complètement à bout. Peut-être est-il mort à l'heure présente.

Une ombre passa sur le visage de Douglas Anderson, et il hocha la tête.

— Je sais, répondit-il. Mon père écrivait : « Pour l'amour du Ciel, aidez-moi… » Les termes du message sont restés gravés dans ma mémoire. Certes, cet appel était désespéré. Pourtant, je ne puis laisser mon père au pouvoir du Masque de Jade. Maintenant que je sais où se trouve Tsan-Chan, il me faut m'y rendre, pour l'en ramener mort ou vif.

— Vous avez dit vous-même tout à l'heure que la puissance du Masque de Jade était grande, fit encore remarquer Morane. Avant même d'avoir atteint Tsan-Chan, vous serez repéré et assassiné…

— Repéré ?… Cela n'est pas certain, fit Anderson avec un léger sourire. J'ai une moitié de sang tibétain, ne l'oubliez pas, et je parle couramment la langue. Déguisé en pèlerin, je puis donc réussir à atteindre Tsan-Chan. Une fois là…

— Une fois là, acheva Bob, les ennuis commenceront. Le Masque de Jade ne vous laissera pas approcher votre père… Non, tenter seul cette aventure serait de la folie.

L'Anglais haussa les épaules.

— Ai-je le choix ? fit-il. Personne ne voudra m'accompagner, courir avec moi les risques d'une telle aventure. Pourtant, il me faut partir sans retard, tenter de sauver mon père s'il en est temps encore ou, dans le cas contraire, tirer une éclatante vengeance de cet infâme Masque de Jade…

Morane allait répondre quand, soudain, les mots moururent sur ses lèvres. Un bruit lui était parvenu. Un bruit ténu, mais que son oreille exercée d'homme habitué à errer à travers jungles et déserts, avait cependant perçu.

De la main, Bob imposa le silence à son compagnon.

— Écoutez, murmura-t-il.

À son tour, Anderson prêta l'oreille. Il y eut un moment d'attente angoissée, puis le sang-mêlé dut entendre lui aussi, car les deux hommes échangèrent un long regard chargé de crainte. Ces bruits qu'ils entendaient, tout proches, étaient des bruits de pas étouffés. Là, au-dehors, plusieurs hommes marchaient à pas de loup sur le pont du *house-boat.*

Chapitre IV

Bob Morane et Douglas Anderson étaient demeurés immobiles, tous les sens aux aguets, tous les nerfs tendus. Dans le silence de la nuit, chaque bruit, si étouffé fût-il, prenait une acuité nouvelle. Bientôt, s'il restait un doute aux deux hommes, il leur fut enlevé. Ces craquements, ces glissements furtifs tout autour de la cabine indiquaient que des ennemis étaient montés à bord du *house-boat* et les entouraient. Un claquement sec, métallique, retentit, indiquant que l'un des assaillants, au-dehors, armait un pistolet automatique. Ce bruit, plus franc, plus net que les autres, rompit le charme tissé par l'attente.

— Les Compagnons du Masque de Jade ? interrogea Morane à mi-voix à l'adresse de son compagnon.

Anderson eut un signe de tête affirmatif.

— Oui, dit-il, les Compagnons du Masque de Jade. Je ne pensais pas qu'ils donneraient l'assaut si rapidement ni en nombre…

— Sans doute veulent-ils nous éliminer au plus vite, souffla Morane. Ils savent que nous connaissons approximativement la situation géographique de Tsan-Chan, et ils ne veulent pas courir de risques. Seuls les morts ne parlent pas…

— Ils n'ont pas de mémoire non plus, acheva Anderson.

Morane jeta un long regard autour de la cabine. Pour ne pas courir le risque d'être dérangés, Anderson et lui avaient avec soin fermé de l'intérieur la porte et les volets des sabords. Pour le moment, ils jouissaient d'une sécurité relative. Cependant, ils savaient qu'en cas d'assaut général de leurs ennemis, ils n'auraient guère de chance d'échapper. Portes et sabords seraient enfoncés et, malgré leur vaillance, ils ne tarderaient pas à succomber sous le nombre des assaillants.

Morane tira son automatique de dessous sa veste et s'assura qu'il était en état de fonctionnement.

— Parlez-vous français ? demanda-t-il ensuite dans cette langue à Douglas Anderson.

Le sang-mêlé eut un signe affirmatif et répondit, en français également :

— Je le parle. Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Pour ne pas risquer d'être compris, au cas fort probable où l'on surveillerait notre conversation du dehors. Voilà ce que je propose. Comme, à cause des volets, nos ennemis ne peuvent nous épier, nous allons nous approcher de la porte. L'un de nous ouvrira celle-ci brusquement et nous bondirons au-dehors en faisant feu. Profitant de la surprise, nous sauterons à l'eau et tenterons de gagner l'autre berge du canal à la nage…

Pendant un long moment, Anderson demeura perplexe. Finalement, il se détendit et son visage s'éclaira.

— J'ai une autre solution à vous proposer, dit-il toujours en français. Dans le plancher de la pièce attenante à celle-ci, qui me sert de cuisine, s'ouvre une trappe menant à l'intérieur de la coque elle-même, là où se trouve installée la génératrice d'électricité. Dans cette soute, servant également de débarras et de magasin d'approvisionnement, s'ouvre, presque à ras de la ligne de flottaison, un sabord donnant à l'arrière du *house-boat,* directement sur l'eau. Sous ce sabord est amarré un petit bateau à moteur, dont je me sers rarement. Peut-être nos ennemis se sont-ils contentés de cerner les cabines, logées comme vous le savez dans les superstructures, sans songer à occuper la soute, à laquelle il n'est d'ailleurs possible d'accéder que par la trappe et le sabord en question.

— Et si nos ennemis avaient songé à pénétrer dans la soute par le sabord ? interrogea Morane.

Le jeune Anglais haussa les épaules avec insouciance.

— Dans ce cas, il nous restera à faire ce que vous avez proposé tout d'abord : foncer.

Bob acquiesça.

— Votre plan me paraît le moins dangereux. Adoptons-le. Si nous réussissons à quitter le *house-boat,* nous nous rendrons

aussitôt chez moi. Là, nous nous trouverons en sécurité, car les Compagnons du Masque de Jade ne connaissent pas mon nom et ils n'ont assurément pas repéré encore l'endroit où je loge.

Quelques secondes plus tard, Morane et Anderson pénétraient dans la cuisine. Anderson se baissa et souleva une trappe étroite qui s'ouvrit sur un carré de ténèbres.

— Il y a une échelle, souffla l'Anglais.

L'automatique au poing, ils se mirent à descendre. Bientôt, ils prirent pied sur un plancher humide et glissant. Là-bas, en direction de l'arrière, un rectangle de nuit claire se découpait.

— Le sabord est ouvert, souffla encore Anderson. La chance semble de notre côté.

Avec de multiples précautions, tâtant le plancher de la pointe du pied à chaque pas afin de ne pas heurter un objet quelconque et donner ainsi l'éveil à leurs ennemis, ils parvinrent sans encombre au sabord où, après avoir jeté un coup d'œil au-dehors, ils ne découvrirent aucune présence humaine. Par contre, le canot à moteur de Douglas Anderson se trouvait là, amarré tout contre la coque.

Dans la pénombre, Morane et son compagnon échangèrent un regard de satisfaction. Ensuite, tour à tour, l'un protégeant l'autre au cours de la descente, ils se laissèrent glisser le long de la coque jusque dans le canot. Tandis que Bob surveillait le pont arrière du *house-boat,* s'attendant à chaque instant à voir apparaître la silhouette d'un adversaire, Anderson dénouait l'amarre du canot. Saisissant alors chacun un aviron et s'en servant à la façon d'une pagaie, les deux fuyards entreprirent de s'éloigner en silence. Bientôt, le canot se perdit dans les ténèbres, entre les embarcations amarrées.

Ce fut seulement lorsque plusieurs centaines de mètres les séparèrent du *house-boat* que les deux hommes se détendirent. Morane se mit à rire doucement.

— Les Compagnons du Masque de Jade vont tirer de drôles de têtes quand ils s'apercevront que nous avons réussi à leur échapper.

Nous étions dans la cabine et ils cernaient celle-ci ; malgré cela, pffft ! voilà les oiseaux envolés.

Le sang-mêlé déposa son aviron au fond du canot et s'affaira autour du moteur.

— Ce qui m'ennuie, dit-il, c'est que je ne vais plus pouvoir rentrer chez moi à présent…

Il s'interrompit et haussa les épaules avec insouciance.

— Après tout, continua-t-il, il est inutile de nourrir des regrets à ce sujet puisque, dès demain, je prendrai le chemin de Tsan-Chan…

À ce moment, le moteur démarra. Anderson prit la barre, et l'embarcation se mit à glisser rapidement sur les eaux noires du canal.

*

* *

Comme l'avait supposé Morane, les Compagnons du Masque de Jade n'avaient pu encore repérer son habitation. Ils ne devaient même pas connaître son nom, car il y avait quelques heures à peine, à la suite de sa visite chez Wong, qu'il était mêlé, anonymement et bien malgré lui, à cette aventure qui, au cours des événements, se révélait de plus en plus truffée de périls.

Réunis cette fois dans le *house-boat* du Français, les deux hommes avaient tenté de faire le point de la situation et, surtout, de savoir comment leurs adversaires avaient eu vent de la découverte du message. Pourtant, ils eurent beau retourner le problème dans tous les sens, tout les ramenait immanquablement à Wong, l'antiquaire. En effet, après avoir quitté la boutique dans les circonstances que l'on sait, Bob n'avait parlé du message à personne. Il avait bien mentionné le nom de Tsan-Chan au gondolier, mais ce dernier n'avait matériellement pas eu le temps de précéder son client à la maison du capitaine Smyrne, d'y pénétrer et de poignarder le malheureux vieillard.

— À mon avis, dit Morane, Wong a, aussitôt après mon départ, prévenu un complice, un tueur quelconque qui, comme je possédais déjà une solide avance, a pris un raccourci pour se rendre chez le capitaine Smyrne. Wong avait lu le billet et il n'eut aucune peine à deviner que j'allais me précipiter aussitôt chez Smyrne, comme le demandait votre père…

— Dans ce cas, pourquoi, quand vous avez pénétré dans la maison du capitaine Smyrne, n'avez-vous pas été assassiné à votre tour ?

Morane eut un geste vague, qui concrétisait son ignorance.

— Il me serait difficile de vous répondre, fit-il. Peut-être le tueur a-t-il préféré attendre. Rien ne dit d'ailleurs que, lorsque j'ai été attaqué sur le pont du *house-boat,* juste avant notre rencontre, mon agresseur s'y trouvait déjà embusqué. Peut-être m'a-t-il suivi quand j'ai quitté la maison du capitaine Smyrne. Après m'avoir poignardé, il aurait tout simplement guetté votre retour, pour vous faire subir le même sort.

Anderson paraissait songeur.

— Wong ? murmura-t-il. Tout viendrait donc de lui ?… Après la mort du messager, il aurait fallu que le billet écrit par mon père tombât justement entre les mains d'un sectateur du Masque de Jade. Ce serait là une coïncidence trop cruelle…

— Qui sait ? fit Morane. Les voies du hasard sont souvent extrêmement tortueuses. Si je n'avais pénétré moi-même chez Wong cet après-midi, le chien de pagode aurait sans doute été brisé malgré tout, mais le message serait alors tombé aux mains de Wong. Je n'aurais pu intervenir, et vous auriez été assassiné tout comme l'a été le capitaine Smyrne.

Longuement, Douglas Anderson hocha la tête.

— Vous avez raison, monsieur Morane, dit-il. Un hasard malheureux est souvent suivi par un hasard heureux. De toute façon, cela ne change rien à l'affaire. Puisque c'est de Wong qu'il s'agit, il va me falloir lui rendre une petite visite.

Bob sursauta. La surprise se peignit sur son visage osseux.

— Vous rendre chez Wong ! s’exclama-t-il. Ce serait vous jeter dans la gueule du loup.

— Sans doute, reconnut Anderson. Mais Wong et ses complices possèdent peut-être des renseignements sur mon père. En outre, les indications de ce dernier – pressé par le temps pour rédiger son message – quant à la route à suivre pour atteindre Tsan-Chan, demeurent assez vagues ; je serais heureux d’obtenir des précisions à ce sujet. Si Wong est à même de le faire… il me renseignera… de gré ou de force.

Bob Morane ne répondit pas tout de suite. La résolution du jeune sang-mêlé paraissait inflexible, et il jugeait inutile de tenter de l’en détourner. En même temps, un bref combat se livrait en lui. D’un côté, il savait par expérience ce qui pouvait lui en coûter de se mêler des affaires des autres. Mais, en envisageant le problème sous un autre angle, pouvait-il laisser Douglas Anderson se lancer seul dans une aventure dangereuse ? Ce jeune homme, sans doute encore inexpert dans le périlleux métier de l’aventure, n’hésitait pas, poussé par un sentiment filial, à s’attaquer à des ennemis redoutables, contre lesquels il serait sans doute aussi désarmé qu’une gazelle devant les lions.

Déjà, la décision de Bob était prise. Il tira son automatique et, du doigt, en caressa longuement le canon bleui.

— Nous irons donc rendre une petite visite à mon vieil ami Wong, fit-il d’une voix douce. Ensuite, nous prendrons le chemin de Tsan-Chan.

— « Nous » ? remarqua Douglas Anderson. Vous n’allez pas ?…

Morane eut un signe de tête affirmatif.

— Si, dit-il, je vais vous accompagner…

Et, comme Anderson voulait protester, il lui coupa la parole en enchaînant rapidement :

— Surtout n’essayez pas de refuser mon aide. Nous avons commencé cette aventure ensemble, et nous la finirons de même. À propos, inutile de continuer à me donner du monsieur Morane. Mon nom est Bob…

Douglas Anderson sourit et tendit la main à son interlocuteur.

— J’accepte votre aide, Bob, dit-il, car j’en aurai grand besoin. Désormais, appelez-moi Doug, et considérez-moi comme votre ami…

Chapitre V

Quand Bob et son compagnon parvinrent à proximité de la boutique de Wong, les abords de celle-ci étaient complètement déserts. Les ténèbres s'étaient un peu épaissies et c'était à peine si, sur l'écran sombre de la nuit, on apercevait encore les découpures capricieuses du temple édifié au sommet de la colline. La maison du Tibétain semblait elle-même déserte, car aucune de ses fenêtres n'était éclairée.

— Je crois que notre démarche sera inutile, fit remarquer Morane. Wong sera absent. À cette heure de la nuit, il ne doit pas attendre beaucoup de clients.

— Sans doute dort-il, dit Douglas Anderson. Il sera d'autant plus surpris et malléable quand nous le tirerons de son sommeil pour lui demander des précisions.

Morane demeura muet. Cette expédition chez Wong ne lui avait jamais souri qu'à demi. Même si le Tibétain en connaissait long sur l'itinéraire à suivre pour parvenir à Tsan-Chan, Bob ne voyait pas très bien comment Doug et lui pourraient lui arracher les renseignements. Si Wong ne voulait pas parler… Il y avait la contrainte physique, bien sûr. Pourtant, cette méthode répugnait à Bob, même s'il devait en user envers un gredin de la pire espèce.

Blottis dans un coin d'ombre, face à la boutique, les deux hommes observaient celle-ci. Réellement, la maison du Tibétain paraissait déserte.

— Nous décidons-nous ? interrogea Anderson.

— Il ne doit y avoir personne là-dedans, souffla Morane.

Il jugea utile d'insister encore :

— Et puis, cette tentative est ridicule… et inutile. Sans doute Wong n'est-il qu'un comparse, et il ne doit pas connaître grand-chose.

— Peut-être êtes-vous dans le vrai, Bob, mais je ne veux cependant pas courir le risque de laisser le moindre indice derrière moi. Il y va peut-être de la vie de mon père. Je dois tout tenter pour le sauver… s'il en est temps encore.

Morane se décida soudain.

— Allons-y, dit-il à voix basse.

Il traversa la rue et, silencieusement, à la façon d'un grimpeur de mât de cocagne, il s'éleva le long d'un des piliers de bois soutenant le balcon de l'habitation du marchand tibétain. Aussitôt, Anderson le suivit.

Deux fenêtres s'ouvraient sur le balcon. Bob les inspecta tour à tour. Comme l'une d'elles semblait fermer mal, il y appuya son épaule et poussa. Il y eut un claquement sec de serrure arrachée, et la fenêtre s'ouvrit sur un étroit rectangle de ténèbres.

Anxieux, les deux hommes, revolver au poing, guettèrent pendant de longues secondes, comme s'ils s'attendaient à ce que quelque chose fondit sur eux. Mais rien ne se passa. La maison demeurait silencieuse. Douglas Anderson tira alors une torche électrique de sa poche et, tour à tour, ils enjambèrent l'appui de la fenêtre. Quand ils eurent refermé la croisée derrière eux, la lumière électrique leur révéla une pièce assez vaste, mais qui devait servir de réserve à l'antiquaire, car elle se trouvait encombrée d'objets hétéroclites qui, sans doute, n'avaient jamais encore trouvé acheteurs.

Après une rapide inspection des lieux, Anderson désigna une porte s'ouvrant dans le fond de la pièce.

— Continuons de ce côté, dit-il.

Ils débouchèrent sur un palier assez large, bordé par une rampe de bois sculpté, et où s'amorçait un escalier devant mener au rez-de-chaussée. Sur la droite, une nouvelle porte s'ouvrait.

— Allons voir par là, souffla Bob.

Il fit jouer le loquet et, du pied, poussa la porte, qui tourna en grinçant sur ses gonds mal graissés. Le faisceau de la lampe éclaira une seconde pièce, assez vaste également, mais qui, elle, devait

servir d'habitation. Des nattes gisaient sur le sol et, dans un coin, une grande table supportait des livres et une grosse lampe à pétrole. Quant à Wong, il continuait à briller par son absence.

— La maison me semble réellement vide, dit Morane.

— Nous avons seulement visité l'étage. Reste encore le rez-de-chaussée…

— Si Wong se trouvait en bas, nous aurions aperçu de la lumière, fit remarquer Bob. Tout indique d'ailleurs qu'il a l'habitude de se tenir dans cette pièce.

Douglas Anderson demeura un instant songeur.

— En continuant à admettre que Wong fasse réellement partie des Compagnons du Masque de Jade, dit-il enfin, c'est sans doute ici que nous trouverons ce que nous cherchons.

Bob Morane ne partageait pas l'optimisme de son nouvel ami. Néanmoins, il se mit à fouiller lui aussi un peu partout à travers la pièce, remuant livres, estampes et bibelots.

Les deux hommes cherchaient ainsi depuis quelques minutes à peine quand, Bob ayant déroulé partiellement un vieux manuscrit tibétain, un morceau de fin parchemin en glissa et tomba sur le plancher. Bob le ramassa et le déplia. Une carte grossière y était tracée, agrémentée d'inscriptions en une langue inconnue du Français.

Morane montra sa trouvaille à son compagnon. Celui-ci jeta un rapide coup d'œil sur les inscriptions. Aussitôt, son visage s'éclaira.

— C'est du tibétain, dit-il. Je lis même là « Désert de Shaggaï ». Je crois, Bob, que vous avez découvert ce que nous cherchons… Un plan retraçant de façon précise la route à suivre pour atteindre Tsan-Chan…

Le jeune sang-mêlé avait étalé le parchemin sur la table et, Morane penché par-dessus son épaule, il déchiffrait les inscriptions tibétaines, suivant en même temps du doigt le tracé de la carte.

— Après avoir franchi la passe de Tam-La, suivre l'ancienne vallée sur la droite, puis franchir le quatrième défilé sur la gauche. Passé ce défilé, s'ouvre le désert rouge de Shaggaï. Marcher durant

une trentaine de kilomètres dans l'axe du défilé, jusqu'au grand Bouddha de pierre blanche. Ensuite…

À ce moment, Morane fit un mouvement et sa main toucha la lampe posée sur la table. Aussitôt, il la retira, comme s'il avait touché un objet répugnant.

— La lampe, murmura Bob. La lampe…

Doug leva vers lui des regards étonnés.

— Qu'a-t-elle de particulier, cette lampe ? interrogea-t-il.

— Touchez-la…

Le jeune sang-mêlé avança la main et toucha le corps de la lampe. Celle-ci était tiède, comme si elle avait été éteinte quelques minutes plus tôt à peine.

*
* *

Bob et Douglas Anderson s'étaient regardés avec inquiétude, assaillis tous deux par la même pensée. Un moment, ils demeurèrent silencieux, puis Morane dit :

— On dirait que l'occupant de cette chambre s'est esquivé peu avant notre arrivée. Peut-être même l'avons-nous fait fuir…

— Ou il sera allé chercher du renfort, tout simplement, fit Anderson.

Morane approuva.

— Cela est fort possible, Doug, probable même. Avant longtemps, nous pourrions avoir à nouveau les Compagnons du Masque de Jade sur le dos. Mieux vaut empocher la carte et fuir. Nous l'étudierons à notre aise chez moi…

Douglas Anderson se mit en devoir de replier le parchemin, mais il n'eut pas le temps d'achever.

— Posez cela, monsieur Anderson, dit une voix. Vous n'emporterez rien du tout… Et, surtout, ne touchez ni l'un ni l'autre à

vos armes…

Bob et son compagnon sursautèrent, et Anderson laissa retomber la carte sur la table. Ensuite, comme la voix venait de derrière eux, ils se retournèrent.

Deux hommes se tenaient à l'entrée de la pièce. L'un d'eux était le vieux Wong, qui tenait à la main un fanal allumé ; l'autre, un jeune Tibétain au visage cruel et dont les traits rappelaient de façon frappante ceux du vieil antiquaire. Il braquait un gros revolver en direction de Morane et d'Anderson.

Un mauvais sourire plissait la face ridée de Wong.

— Ces chiens d'étrangers ont le pas plus lourd que celui de l'éléphant, dit-il à l'adresse de Bob et de son compagnon. Ils ont fait tant de bruit en pénétrant dans cette maison qu'ils m'ont alerté. Je me suis aussitôt coulé au-dehors, par une porte de derrière, pour aller prévenir mon Honorable Fils Su-Kai, qui habite à peu de distance d'ici…

À son tour, Su-Kai parla, mais sans sourire, lui, car son visage demeura de glace. Il faut dire d'ailleurs que le rictus de Wong n'était guère plus engageant que l'impassibilité de son fils.

— Toute la soirée et une grande partie de la nuit, dit Su-Kai, j'ai traqué le sahib Anderson. Je croyais l'avoir encerclé, avec mes hommes, à bord de son *house-boat,* mais il a réussi à fuir…

— C'est vous aussi, sans doute, fit Morane, qui avez assassiné le capitaine Smyrne, puis tenté de me poignarder.

— Vous avez bien deviné, sahib, et je regrette de vous avoir manqué.

Une expression de colère contenue se marqua sur le visage osseux du Français. Il avança d'un pas en direction du Tibétain, mais la main de celui-ci se crispa sur la crosse du revolver, comme s'il était prêt à faire feu.

— Le sahib ferait bien de demeurer tranquille, dit-il, sinon je n'hésiterai pas à l'abattre. Naturellement, je préfère le couteau au revolver, mais ce dernier est plus efficace pour tenir les gens en respect.

Su-Kai fit une pause, puis continua :

— Tout à l'heure, désespérant de vous retrouver, j'avais renvoyé mes hommes et étais rentré chez moi, quand mon Vénéré Père est venu me prévenir que l'on tentait de s'introduire dans sa maison. Je me suis précipité ici aussitôt, pour vous surprendre. Vraiment, voilà une excellente surprise. Le gibier qui, de lui-même, vient s'offrir au chasseur ! Voilà ce que j'appelle se jeter dans la gueule du loup.

— Dans la gueule du chacal plutôt, ironisa Bob. S'il vous faut absolument une comparaison zoologique, je n'en vois pas d'autre pour qualifier un petit voyou rampant de votre espèce.

Morane avait lancé cette insulte à dessein, pour tenter de faire perdre son sang-froid à Su-Kai et en profiter pour agir. Mais le Tibétain ne parut pas touché par les mots cinglants de son interlocuteur.

— Bientôt, dit-il, vous ne serez plus en état de plaisanter. Le Maître m'honore de sa confiance pour remplir ici, au Cachemire, certaines missions qui consistent… disons à écarter certains ennemis trop encombrants.

— Si je comprends bien, fit encore Bob, vous allez nous supprimer…

— On ne peut vraiment rien vous cacher, sahib, répondit Su-Kai en s'inclinant avec une feinte courtoisie.

Jusqu'alors, Douglas Anderson n'avait soufflé mot. Il prit la parole.

— Nous supprimer ? Ce ne sera pas si simple, dit-il à l'adresse de Su-Kai. Des amis à nous savent que nous sommes ici. Si, dans un quart d'heure, nous ne leur avons pas donné signe de vie, ils avertiront la police.

Le jeune Tibétain haussa les épaules.

— Voilà un coup de bluff classique, sahib Anderson. Pourtant, je ne veux pas courir de risques. Il nous suffira de vous conduire en quelque lieu désert et, là, de vous exécuter. On retrouvera vos corps, mais, faute de preuves, on ne pourra accuser ni mon père ni moi-même.

— Ne croyez pas avoir triomphé, rétorqua Douglas Anderson, car nous avons confié à nos amis tout ce que nous savons sur le Masque de Jade. Si nous mourons, ils rendront tout cela public et, ses secrets ainsi divulgués, la société perdra toute son efficacité, toute sa puissance.

À son tour, le vieux Wong s'immisça dans la conversation.

— Su-Kai ne doit pas prêter l'oreille aux paroles de ces chiens d'étrangers. Ils cherchent à gagner du temps. Tout ce qu'ils viennent de dire est mensonge…

— Je ne l'ignore pas, père, répondit Su-Kai, mais je ne veux cependant courir aucun risque, je le répète.

Il continua en s'adressant à Morane et à Anderson :

— Le temple, au haut de la colline, est désaffecté et nous sert de lieux de réunion, à mes hommes et moi. Nous allons vous y conduire et, là, nous déciderons de votre sort. Couchez-vous tous deux à plat ventre.

Impuissants, Morane et Anderson obéirent.

— Croisez les mains derrière le dos, ordonna encore Su-Kai.

À nouveau, ils firent ce que leur commandait le Tibétain. Alors, Wong s'approcha d'eux et, à l'aide de cordelettes de soie, leur attacha solidement les poignets. Bob aurait bien tenté de saisir le vieillard pour en faire un otage, mais, dans la position où il se trouvait, il lui était difficile d'agir. Il avait toutes les chances d'échouer dans sa tentative, et il préférait s'abstenir.

Quand Wong eut terminé sa besogne, Su-Kai dit à l'adresse des prisonniers :

— Maintenant, levez-vous…

Péniblement, ils obéirent et firent face à leur ennemi. Pour la première fois, celui-ci sourit. Un sourire, ou plutôt une grimace de triomphe.

— Voilà les deux hommes qui voulaient déclarer la guerre au Masque de Jade, ironisa Su-Kai. Votre tentative aura été de courte durée, puisque, déjà, vous êtes en notre pouvoir…

Su-Kai ricana et dit encore :

— Rassurez-vous, messieurs, vous ne resterez pas longtemps mes prisonniers. Bientôt, ce sera la mort qui vous prendra en charge…

Ni Bob ni Douglas Anderson ne prononcèrent une parole. Il n'y avait d'ailleurs rien à dire, et ils trouvaient préférable de garder le silence. Su-Kai alla à la table, y prit la carte retraçant le chemin à suivre pour parvenir à Tsan-Chan et, à l'aide de ciseaux, la taillada en menus morceaux qu'il jeta au fond d'un brûle-parfum. Il dévissa alors le bec de la lampe et versa un peu de pétrole sur les débris du plan, pour y mettre le feu ensuite. Les morceaux de parchemin se consumèrent en dégageant une fumée âcre et nauséabonde de chair brûlée.

« Voilà tous nos espoirs d'atteindre jamais Tsan-Chan, réduits à néant », pensa Bob. Pourtant, Tsan-Chan lui importait peu pour l'instant. Il s'était fourvoyé dans un traquenard et ; avant tout, il lui fallait trouver un moyen d'en sortir. Hélas, malgré son imagination fertile, il ne parvenait pas à découvrir ce moyen… s'il existait.

Les débris de la carte étaient à présent complètement consumés. À l'aide d'un pilon de faïence, Su-Kai en écrasa les restes au fond du brûle-parfum, jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus que cendres impalpables.

— De cette façon, dit le Tibétain, plus personne ne pourra me ravir le secret de Tsan-Chan. J'ai commis une imprudence en conservant cette carte. La voilà maintenant réparée.

Il prit les deux automatiques que les prisonniers, pour étudier le parchemin, avaient posés sur la table, et il les glissa dans sa ceinture. Du canon de son revolver, il désigna alors la porte à Morane et à Anderson, pour dire d'une voix sarcastique :

— Si les sahibs veulent avancer, j'aurai le plaisir de leur faire faire une petite promenade. Une DERNIÈRE petite promenade…

Chapitre VI

Su-Kai avait fait sortir ses prisonniers par une porte s'ouvrant sur l'arrière de la boutique et les quatre hommes, Wong en tête tenant le fanal, cheminaient à présent à flanc de colline, à travers un dédale de sentes s'insinuant entre des jardins mal entretenus, de passages étroits semblant avoir été découpés dans la matière même des maisons, de cours sombres et humides comme des oubliettes. Parfois il fallait franchir, sur de précaires ponts de bois et de pierres mêlés, des torrents à sec qui, à l'époque de la mousson, devaient permettre aux eaux des pluies de s'écouler sans envahir les habitations.

Les mains liées derrière le dos, Morane et Anderson avançaient en trébuchant, car c'était à peine si le fanal du vieil antiquaire les éclairait ; et, en outre, ils ne connaissaient pas le terrain. Derrière eux, fermant la marche, Su-Kai suivait en les menaçant toujours de son revolver.

— Si seulement nous pouvions trouver le moyen de leur fausser compagnie, dit Bob, qui marchait un peu en arrière de Douglas Anderson.

Il avait parlé français afin de ne pas être compris par les deux Tibétains. Anderson tourna à demi la tête vers Morane, pour dire dans la même langue :

— Leur fausser compagnie ? Je me demande bien comment nous ferions pour y parvenir.

— Quand nous atteindrons un espace découvert, nous pourrions nous mettre à courir. La lumière de la lanterne n'est pas bien puissante et, en quelques pas, nous aurions atteint une zone d'ombre.

— Oui, mais, avant cela, fit Anderson, Su-Kai aurait tout le temps de nous truffer de plomb. Attachés comme nous le sommes, nous

n’avons pas beaucoup de chances de nous en tirer. Mieux vaut attendre une occasion plus propice.

— Une occasion plus propice, fit Morane. Je doute qu’elle se présente…

À cet instant, il sentit une vive douleur à l’épaule. Su-Kai l’avait frappé avec le canon de son arme.

— Taisez-vous ! jeta le Tibétain.

Morane serra les dents. « Va toujours, pensa-t-il à l’intention de Su-Kai. Pour le moment, tu as la partie belle, mais si jamais je m’en sors, je te réserve un chien de ma chienne… »

La marche reprit. Les quatre hommes débouchèrent finalement sur une large esplanade barrée par une haie d’arbres derrière laquelle on apercevait la silhouette massive du temple, but de cette sinistre promenade nocturne.

Quand ils eurent dépassé les arbres, ils parvinrent devant un énorme bloc de maçonnerie servant de fondation au sanctuaire lui-même. Un silence total régnait, et Morane et Anderson comprirent qu’ils n’avaient aucune aide à attendre de quiconque.

Dissimulée par un bosquet de rhododendrons, une étroite galerie s’ouvrait dans le bloc de maçonnerie. Toujours précédés et suivis respectivement par Wong et Su-Kai, Bob et Anderson s’y engagèrent. Ils durent gravir un escalier en colimaçon pour parvenir enfin dans le temple lui-même. Celui-ci, bien qu’encore en bon état, avait été dépouillé de tous ses ornements et montrait des murs de pierre nue où, seules, par endroits, se détachaient des images grimaçantes de dieux ou de démons bouddhistes. Tout le fond du sanctuaire était occupé par une plate-forme de pierre, haute de trois mètres et à laquelle on accédait par deux escaliers sans garde-fou.

Su-Kai désigna l’un des escaliers.

— Montons là-haut, fit-il simplement.

Bob et Douglas Anderson obéirent et, quand ils prirent pied sur la plate-forme, ils se rendirent compte que celle-ci, large de deux mètres environ, avait jadis servi de soubassement à un autel dont on apercevait encore la table de porphyre. Derrière cet autel, dans une

vaste niche à présent vide, devait s'élever jadis une effigie de Bouddha.

Su-Kai força à nouveau Morane et Anderson à se coucher sur le ventre, et Wong leur entrava les chevilles.

— Retournez-les sur le dos, père, ordonna encore Su-Kai.

Quand l'antiquaire eut fait ce que son fils lui demandait, Su-Kai se mit à rire. Il avait déposé son revolver sur le sol et, les poings sur les hanches, toisait ses prisonniers impuissants.

— Voilà vraiment une jolie paire de héros, dit-il. Ils voulaient se mêler des affaires du Masque de Jade, et les voici tombés en mon pouvoir. C'est-à-dire au pouvoir du Masque lui-même.

Douglas Anderson sursauta.

— Prétendriez-vous être le Masque de Jade en personne ? interrogea-t-il.

Le jeune Tibétain secoua la tête, et son visage se ferma tout à coup.

— Moi, le Masque de Jade ? Je n'ai pas cet honneur… Je suis simplement, ici à Srinagar, son exécuteur des hautes œuvres, et j'ai toute sa confiance. À plusieurs reprises, je me suis rendu à Tsan-Chan, ce qui explique que vous avez trouvé cette carte chez mon père…

Morane ne put s'empêcher de songer que Su-Kai était bien jeune pour occuper un tel poste, mais il savait que la valeur n'attend pas toujours le nombre des années, même en ce qui concerne les criminels. Il ne doutait pas, en outre, que Su-Kai eût toute la confiance du Masque de Jade, car celui-ci, pour assurer son emprise, pour obliger, à travers toute l'Asie, les gens à lui payer tribut, devait s'appuyer sur toute une armée de tueurs, auxiliaires précieux semant la terreur de son nom. En même temps, Bob songeait à cette fatalité à la suite de laquelle le chien de pagode contenant le message d'Everet Anderson était tombé justement entre les mains du vieux Wong. Celui-ci était intervenu auprès de son fils.

— Su-Kai parle trop, dit-il. Il sait que, dans la mesure du possible, le nom du maître ne doit jamais être prononcé.

Le jeune Tibétain haussa les épaules.

— Dans la situation présente, cela n'a guère d'importance, père. Bientôt, nos deux prisonniers ne seront plus en mesure d'aller raconter à quiconque ce qu'ils savent…

Wong avait allumé un second fanal, accroché à la muraille. Su-Kai alla tirer de dessous l'autel un petit brasero de tôle et un récipient contenant des braises froides, du bois et du papier. Avec des gestes précis, il déposa le papier et le bois au fond du brasero et y mit le feu. Ensuite, quand le bois flamba, il jeta des braises par-dessus.

Avec curiosité et effroi, Bob Morane et Douglas Anderson suivaient les gestes de leur ennemi. Ils savaient que celui-ci n'allumait pas le brasero à seule fin de réchauffer un peu l'atmosphère humide du temple. S'il leur restait le moindre doute, Su-Kai s'empressa d'ailleurs de les en débarrasser.

— Bientôt, nous allons voir si vous êtes aussi braves que vous voulez le paraître, dit-il. Tout à l'heure, vous avez déclaré avoir confié ce que vous saviez sur le Masque de Jade à des amis. Il me faut connaître le nom de ces amis, afin de les mettre sans retard hors d'état de nuire. Si vous ne voulez pas parler, je saurai bien vous y obliger. Je suis passé maître dans l'art de délier les langues…

Bob Morane se mordit les lèvres et lança un regard consterné du côté d'Anderson. Leur bluff de tout à l'heure se retournait contre eux. Avouer le subterfuge n'aurait servi à rien, car Su-Kai les torturerait malgré tout, par simple acquit de conscience. De toute façon, ils n'échapperaient pas à la mort.

Su-Kai s'était tourné maintenant vers Wong.

— Vous allez vous rendre en ville, père, pour réunir mes hommes, que vous amènerez ici. D'ici là, j'aurai fait parler ces honorables gentlemen, et je saurai si, réellement, ils ont révélé leur secret à des amis. Dans l'affirmative, nous n'aurons plus alors qu'à nous occuper de ces derniers…

Sans discuter la décision de son fils, le vieux Wong prit l'une des lanternes et s'éloigna. Quand il eut disparu, Su-Kai s'adressa aux deux captifs, pour dire :

— Je suppose qu'il serait prématuré de vous demander ce que vous savez exactement sur le Masque de Jade, et aussi le nom de ces « amis » auxquels vous vous êtes confiés ?

— Vous pourriez vous plier en huit dans le sens de la longueur que nous ne vous dirions rien, fit Morane d'une voix méprisante.

— Jamais nous n'avouerons quoi que ce soit à un misérable de votre espèce, surenchérit Douglas Anderson.

Le Tibétain sourit et s'inclina avec une feinte courtoisie. Le reflet des braises maintenant rouges illuminait son visage d'un éclat démoniaque.

— Ce sera comme vous voudrez, messieurs, dit-il. Puisque vous ne voulez montrer aucune bonne volonté, je vais être obligé d'employer les grands moyens…

Se baissant, Su-Kai ramassa une mince tige de fer, qu'il avait tirée de dessous l'autel en même temps que le brasero, et en plongea l'extrémité dans les braises incandescentes.

*
* *

Quand Su-Kai retira la fige de fer du brasero, son extrémité était passée au rouge. Le Tibétain la brandit tour à tour en direction de Morane et d'Anderson. Les captifs ne se trouvaient pas étendus côte à côte, mais de part et d'autre du foyer, et Su-Kai ne pouvait leur faire face à tous deux en même temps. Chaque fois qu'il se tournait, l'extrémité de la tige de fer, chauffée à blanc, striait l'air tel un papillon de feu.

— Sans doute n'êtes-vous toujours pas décidés à parler ? interrogea Su-Kai.

Puis, comme ni Bob ni Douglas Anderson ne répondaient, il continua :

— Tant pis pour vous… vous l’aurez cherché… Je vais vous donner un petit aperçu de mon savoir-faire. – En parlant, Su-Kai continuait à agiter la tige de métal. – On approche le fer rouge de l’œil du patient, mais sans le toucher. La chaleur fait le reste. C’est une torture lente et efficace. Allons, par lequel d’entre vous vais-je commencer ?

Ses regards féroces allaient de droite à gauche. Finalement, ils se fixèrent sur Anderson.

— À vous l’honneur, dit-il. Voilà un certain temps que vous êtes ici, à Srinagar, à enquêter sur Tsan-Chan et le Masque de Jade, et vous devez en connaître bien davantage que votre compagnon… Vous allez me dire tout ce que vous savez… Vous m’entendez, tout ce que vous savez, et aussi le nom de ces gens auxquels vous vous êtes confiés…

Le Tibétain se pencha en avant et, lentement, approcha le fer incandescent du visage d’Anderson.

Bob Morane se tortilla dans ses liens. « Il me faut faire quelque chose, songea-t-il avec désespoir. Il me faut faire quelque chose… » Mais que pouvait-il tenter, pieds et poings liés comme il l’était ? Malgré tout, il risqua l’impossible. Pliant légèrement les jambes, il se roula de côté et, dans un frénétique effort, s’aidant de l’épaule et du coude, réussit à se mettre à genoux. Ce mouvement avait cependant attiré l’attention de Su-Kai, qui se redressa et fit face à Morane, la tige de métal brandie, prêt à frapper. D’une détente, Bob se releva tout à fait et bondit en avant, tête la première. Ses quatre-vingts kilos de muscles et d’os frappèrent le Tibétain en pleine poitrine. Comme heurté par un bélier, le souffle coupé, Su-Kai recula jusqu’au bord de la terrasse. Là, il perdit l’équilibre et tomba en arrière, en poussant un cri d’angoisse.

Après avoir bousculé son adversaire, Morane était retombé sur les dalles. Malgré ses mains liées, il avait réussi, grâce à sa vieille pratique du judo, à amortir sa chute. En rampant, il se traîna jusqu’à l’extrémité de la plate-forme et jeta un regard sous lui. Su-Kai était étendu sur le sol, trois mètres plus bas, et demeurait immobile. Mais peut-être n’était-il qu’étourdi et n’allait-il pas tarder à reprendre ses sens. Bob se traîna vers Douglas Anderson et demanda :

— Comment allez-vous, Doug ?

Le sang-mêlé fit rouler sa tête de droite à gauche.

— Toujours en parfaite santé, dit-il. Je vous dois une fière chandelle. Quelques secondes de plus, et Su-Kai m'aveuglait. Et vous, pas de mal ?

— Je dois bien avoir une demi-douzaine de bleus, répondit Morane. À part cela, je crois être intact… Mais il nous faut nous débarrasser le plus rapidement possible de nos liens. Su-Kai peut reprendre ses sens et, alors, tout serait perdu.

— Venez tout contre moi, dit Anderson. J'ai de bonnes dents. Peut-être parviendrai-je assez aisément à défaire les nœuds qui enserrent vos mains.

Bob fit ce que son compagnon lui demandait et, tandis qu'Anderson s'affairait des dents, il gardait les yeux rivés sur l'endroit où s'amorçait l'escalier permettant d'accéder à la plate-forme. À chaque instant, Morane s'attendait à voir paraître Su-Kai, et son impatience croissait sans cesse. Finalement, il sentit glisser la fine cordelette de soie retenant ses poignets. Une saccade et il se retrouva les mains libres. Aussitôt, il se redressa et entreprit de désentraver ses chevilles. Ce travail lui prit quelques secondes à peine. Il saisit alors le revolver que Su-Kai avait posé sur le sol et se dirigea silencieusement vers l'escalier. En bas, le Tibétain se trouvait toujours étendu sur les dalles, dans la même position que tout à l'heure.

Le revolver braqué, prêt à faire feu à la moindre alerte, Bob descendit les marches et s'approcha du corps inerte de Su-Kai. Ce dernier n'était plus à craindre, car il s'était brisé les vertèbres cervicales lors de sa chute. Assuré de n'avoir plus rien à redouter de ce côté, Bob rejoignit son compagnon.

— Su-Kai ne torturera plus personne, dit Morane. La nuque rompue, ça ne pardonne pas…

Rapidement, il entreprit de libérer Anderson. Ensuite, les deux hommes redescendirent dans le temple, où ils récupérèrent leurs automatiques sur le corps du Tibétain.

— Filons maintenant, fit Anderson. Mieux vaudra être loin d'ici quand ce vieux sacripant de Wong reviendra avec la bande du Masque de Jade…

Aucune suggestion ne pouvait être mieux accueillie, et les deux hommes s'empressèrent de quitter le sanctuaire. Quand ils débouchèrent au-dehors, l'aube rosissait le ciel. Trois quarts d'heure plus tard, sans avoir connu de nouvelles mésaventures, ils se retrouvaient à bord du *house-boat* de Morane.

— Quelles sont vos intentions à présent ? interrogea Bob, à l'adresse de son compagnon. Je suppose que ces derniers événements auront considérablement modifié votre façon d'envisager les choses. Les ennemis auxquels nous nous heurtons sont trop puissants et trop cruels…

Mais Anderson eut un geste d'indifférence.

— Peu importent les dangers que je viens de courir et que je courrai encore, dit-il d'une voix sourde. Si mon père est toujours vivant, je dois tout tenter pour le sauver. Et puis, il faut à tout prix anéantir la puissance du Masque de Jade. Vous m'entendez, Bob, il le faut !

Le Français demeura un instant songeur. Il admirait le courage de son nouvel ami. Douglas Anderson venait d'échapper à la torture et à la mort et, cependant, il s'entêtait à vouloir remplir la mission qu'il s'était assignée. Bob était d'ailleurs tout à fait d'accord avec Anderson : il fallait coûte que coûte ruiner le pouvoir du Masque de Jade, comme d'ailleurs tout autre s'appuyant sur la seule terreur et le mépris de la personne humaine.

— Vous avez raison, Doug, fit-il avec fermeté. Non seulement il nous faut tout tenter pour retrouver votre père, mais le Masque de Jade doit absolument être écrasé.

Une expression de joie apparut sur le visage d'Anderson.

— Si je comprends bien, dit-il, vous êtes toujours décidé à m'aider. Je craignais que vous n'ayez changé d'avis…

Morane se mit à rire doucement.

— Vous avez eu tort de croire cela. Une petite vermine dans le genre de Su-Kai ne suffit pas pour m'épouvanter. La preuve qu'il n'était pas à la hauteur, c'est qu'il est mort maintenant. Si vous voulez encore de moi comme compagnon, nous gagnerons Tsan-Chan ensemble, et le Masque de Jade n'aura qu'à bien se tenir.

Au fond de lui-même, Bob ne se sentait guère aussi confiant, il s'en fallait de beaucoup. Le Masque de Jade pouvait se révéler trop coriace ; il y avait même quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que cela soit.

Douglas Anderson ne laissa cependant pas le temps à Bob de persévérer dans ses cogitations moroses.

— J'admire votre enthousiasme, dit-il. Pour vous, c'est comme si le Masque de Jade était déjà mort et enterré. Avant tout, il nous faut atteindre Tsan-Chan. Ah, si seulement, nous avions eu le temps d'étudier cette carte à notre aise !

Bob Morane haussa les épaules avec fatalisme.

— Pourquoi nourrir des regrets à ce sujet ? dit-il. Consolons-nous en songeant que notre visite chez Wong n'aura pas été tout à fait inutile. En effet, tout ce que nous savions auparavant, c'est que, une fois la passe de Tam-La franchie, il nous fallait nous diriger vers le nord-est. À présent, nous sommes un peu mieux renseignés et, jusqu'à ce que nous ayons atteint le grand Bouddha de pierre dont la carte faisait mention, nous n'avons pas à nous tracasser.

— Oui ! Mais, ensuite ?…

— Ensuite, nous n'aurons plus qu'à nous diriger vers le nord-est, à travers le désert de Shaggaï, et prier pour que le sort nous soit clément. Reste à présent à mettre au point notre plan de campagne.

— Ce ne sera pas bien compliqué, dit Anderson. Nous allons commencer par gagner Leh, capitale du Ladakh, province orientale du Cachemire. Là, nous achèterons des yaks qui nous serviront de montures et de bêtes de somme et, après nous être déguisés en Tibétains, nous nous dirigerons vers les passes permettant d'accéder au Tibet.

— Nous déguiser ? interrompit Morane. Pour vous, Doug, ce sera facile, puisque vous êtes Tibétain par votre mère. En ce qui me concerne, au contraire…

Longuement, Douglas Anderson détailla le visage de son compagnon.

— Bien sûr, dit-il enfin, vous n'avez rien d'un Tibétain. Pourtant, vous possédez des pommettes saillantes et des yeux légèrement bridés. En maquillant ceux-ci avec adresse et en vous barbouillant la face et en l'enduisant de beurre rance, vous pourrez faire illusion… à condition, bien entendu, qu'on ne vous regarde pas de trop près.

Morane fit la grimace.

— Cette mascarade ne me dit rien qui vaille, fit-il, mais je suppose qu'il n'existe pas d'autre solution…

— Il n'en existe pas d'autre, en effet. Un Européen aurait bien peu de chance d'atteindre vivant le désert de Shaggaï.

— Et la langue ? Je ne connais pas le tibétain, ne l'oubliez pas…

— Vous vous ferez passer pour muet. Je parlerai pour vous…

Un pâle sourire apparut sur le visage bronzé du Français.

— Me voilà donc devenu Tibétain… et muet. Après tout, pourquoi pas ? Surtout qu'avec des lascars dans le genre des Compagnons du Masque de Jade, cette comédie risque fort de ne pas s'éterniser. Je ne fais pas de distinction entre les races humaines et j'aime autant mourir en Tibétain qu'en Européen. Ceci dit, quand partons-nous ?

— Immédiatement. Il ne faut pas laisser le temps à Wong et aux complices de son défunt fils de se ressaisir. Nous allons nous rendre sans tarder chez un ami qui nous prêtera des chevaux et, ensuite, en route pour Leh.

Morane se leva et dit d'une voix sèche, sous laquelle perçait une inébranlable volonté :

— En route pour Tsan-Chan ! Je me sens pressé de rencontrer ce terrible Masque de Jade, pour le jeter bas de son piédestal d'ossements humains et lui faire expier ses crimes !

Chapitre VII

Pour Bob Morane et Douglas Anderson, le voyage jusque Leh, à travers les grandioses montagnes de l'Himalaya occidental, s'était déroulé sans péripéties dignes d'être signalées. Il avait fallu contourner de hauts pics, franchir des passes ouatées de neige, cheminer le long de précipices vertigineux. Il avait fallu abandonner les chevaux pour des yaks, puis abandonner les yaks eux-mêmes et continuer à pied. Tout le long de la route, les deux voyageurs croisaient ou dépassaient des pèlerins bouddhistes en route pour les lieux saints de la montagne. Parmi ces pèlerins à l'allure paisible, des Compagnons du Masque de Jade pouvaient se dissimuler, et Bob et son compagnon devaient faire preuve d'une continuelle attention. Les précautions dont ils s'entourèrent devaient néanmoins s'avérer superflues, et ils parvinrent à Leh sans avoir fait de mauvaise rencontre.

Comme Douglas Anderson l'avait affirmé, il possédait là des amis, chez lesquels les deux voyageurs devaient recevoir un excellent accueil. Pourtant, quand ils eurent appris que Morane et son compagnon comptaient se diriger vers le nord-ouest, en direction du désert de Shaggaï, les amis en question se récrièrent.

— C'est de la folie d'entreprendre un tel voyage ! Tous les Européens qui ont tenté de traverser la région du Shaggaï ont disparu. Everet, le père de Douglas, est parti lui-même voilà deux ans et, depuis, personne ne l'a revu. Le désert de Shaggaï est mal connu, infesté de pillards. Mieux vaut renoncer à votre projet…

Mais ni Anderson, ni Morane n'avaient voulu rien entendre.

— Je possède la preuve que, voilà un an, mon père était encore vivant, avait répondu le jeune sang-mêlé. S'il l'est toujours, je veux tout tenter pour le retrouver, serait-ce au péril de ma vie.

Par précaution, Douglas Anderson n'avait mentionné ni le nom de Tsan-Chan, ni celui du Masque de Jade, et devant l'entêtement des deux voyageurs, on n'avait plus guère insisté.

À présent, Bob et Anderson avaient quitté Leh depuis deux jours et, après avoir franchi sans encombre la passe de Sin-La, traversaient maintenant celle de Tam-La, sorte de monstrueuse faille aux pentes couvertes de neige et serpentant entre deux montagnes.

Juchés chacun sur le dos d'un yak, Morane et Anderson cheminaient côte à côte. Ils étaient vêtus, à la mode tibétaine, d'un bonnet de fourrure à oreillons, d'une veste, de fourrure également, serrée à la taille, de pantalons épais et de bottes de feutre à semelles de cuir. Pour se protéger contre la réverbération du soleil, ils s'étaient enduits le visage de suie mélangée à du beurre rance, ce qui servait en même temps à Bob de déguisement. Sous leurs vêtements, chacun d'entre eux avait dissimulé deux colts automatiques avec des chargeurs de rechange, et tous deux portaient un long poignard tibétain à la ceinture. De courtes carabines, glissées dans des étuis de peau brute, pendaient aux flancs de leurs montures.

Cela faisait près de deux heures que Bob et Anderson s'étaient engagés dans la passe, quand le Français tendit le bras, désignant un vieux *chorten*[2] aux pierres rongées par le vent et dont la flèche torsadée se découpait sur un ciel libre dominant un paysage de rocs arides, profondément craquelés avec, au-delà, les étendues infinies du Tibet.

— Voilà le Tam-La franchi, fit Morane. Jusqu'ici, tout continue à aller bien. Pas de mauvaises rencontres. La contrée me paraît d'ailleurs plutôt déserte…

Douglas Anderson regardait autour de lui avec inquiétude.

— Oui, dit-il, la contrée est vraiment déserte. Depuis Leh, nous n'avons pas rencontré un seul pèlerin. Pourtant, pour se rendre du Cachemire au Tibet ou en revenir, ils doivent passer par ici. Le fait que nous n'en ayons aperçu aucun me paraît louche. Comme si notre seule présence les épouvantait…

— Ne vous mettez pas martel en tête, fit Morane. Vous venez de parler de pèlerins. En voilà un qui s'amène vers nous…

Marchant en direction des deux voyageurs, un homme s'avançait sur la neige tapissant le fond de la passe.

— Arrêtons-nous, dit Anderson, et tenons-nous sur nos gardes. Dans ces contrées désolées, nous avons plus de chances de rencontrer un ennemi qu'un ami.

Le nouveau venu était vêtu à la façon de tous les pèlerins bouddhistes et, à la ceinture, il portait le chapelet tibétain, fait de cent huit rondelles d'os découpées dans des crânes humains et enfilées les unes aux autres. Il était d'une saleté repoussante, et le beurre enduisant son visage avait coulé jusqu'à changer sa barbiche à la chinoise en une sorte de stalactite graisseuse et repoussante.

Quand il fut arrivé à proximité des yaks et de leurs cavaliers, l'homme s'arrêta et salua à la tibétaine, en levant le pouce et en tirant la langue pour prononcer ensuite la phrase rituelle :

— *Om mani padme hum !* – La sagesse est dans la Fleur de Lotus.

Douglas Anderson s'inclina sur sa selle et dit à son tour :

— Om mani padme hum !

Alors, le pèlerin se mit à parler en tibétain, expliquant qu'il venait de Lhassa, la cité sainte, et que pour cela il avait du parcourir une longue route, aller et retour. À présent, il regagnait le Ladak, où il avait toute sa famille. Il avait faim et soif et demandait aux voyageurs de rencontre un peu de *tsampa*[3] et de thé pour se restaurer.

Comme on ne pouvait refuser un tel secours, Anderson sauta à bas de sa monture et se dirigea vers le yak de bât pour y prendre de la nourriture. L'homme le suivit, mais, quand il passa près de Morane, celui-ci remarqua qu'il avait plongé la main droite sous sa veste et que cette main se crispait sur la crosse d'un revolver.

Les réflexes de Bob furent rapides. Son pied se détendit, et atteignant le pèlerin sous la mâchoire, le projeta à la renverse. L'homme n'eut même pas le temps de réaliser ce qui lui arrivait ; déjà, le Français, du dos même de son yak, bondissait sur lui et lui arrachait son arme. Il y eut une courte lutte à l'issue de laquelle Bob, d'un crochet du droit solidement appliqué, mit son adversaire hors de combat.

— Un paisible pèlerin, en vérité, fit Morane en se relevant et en montrant le revolver à Anderson.

Le jeune sang-mêlé fit la grimace.

— Sans doute voulait-il m'abattre par derrière, dit-il, pendant que je cherchais la nourriture. Vous venez une fois encore de me sauver la vie, Bob…

À peine Anderson venait-il de prononcer ces mots que son visage se figea soudain. Il tendit la main vers l'homme, en disant d'une voix sourde :

— Là, regardez !…

Au cours du bref combat ayant opposé Morane au pèlerin, la veste de ce dernier s'était ouverte sur une tunique de dessous, sur laquelle était cousu un morceau de soie vert clair en forme de visage humain ; deux fentes figuraient les yeux, et une autre la bouche.

Déjà, Bob Morane avait compris.

— Le Masque de Jade, dit-il.

Doug hocha la tête affirmativement.

— Oui, fit-il, le Masque de Jade. Ou plutôt sa marque. Ce soi-disant pèlerin doit être une des sentinelles qui veillent à interdire l'approche de Tsan-Chan. Sa présence ici si près de la frontière du Cachemire m'étonne cependant. Peut-être n'avons-nous pas cessé d'être surveillés depuis notre départ de Leh. Désormais, il nous faudra plus que jamais redoubler…

Le bruit d'un coup de feu coupa la parole à Anderson et le yak de Morane, touché à mort, s'abattit dans la neige. Ne doutant pas que la balle ne fût destinée à l'un d'eux, Bob et son ami se jetèrent à plat ventre. Bien leur en prit, car une salve, venant de l'entrée de la passe, crépita, heureusement inoffensive.

— Nous sommes coincés, fit Morane. Tout ce que nous pouvons faire, c'est tenter de récupérer nos carabines et nous dissimuler derrière les rochers. De là, nous pourrons au moins nous défendre…

Sans attendre, Bob se glissa vers le yak abattu et s'empara de son arme. Douglas Anderson en fit autant de son côté et tous deux se mirent à ramper en direction des rochers, heureusement proches.

L’ennemi tenta bien de les arrêter, mais aucun projectile ne les atteignit, et ce fut sains et saufs qu’ils gagnèrent le couvert.

*
* *

— Ou je me trompe fort, dit Morane, ou nous voilà dans de bien vilains draps.

Les deux hommes se trouvaient depuis quelques minutes à peine à l’abri des rochers et, déjà, de nouvelles salves leur avaient appris qu’il serait vain de tenter une sortie. Leurs ennemis étaient embusqués sur le versant droit de la passe, dissimulés derrière des rocs émergeant de la neige et, de là, dominant le fond du défilé, ils interdisaient toute retraite comme toute progression.

— Ces bandits sont heureusement d’assez piètres tireurs, fit remarquer Anderson, sinon nous ne serions plus vivants à l’heure actuelle.

Du doigt, il désigna le pseudo-pèlerin, toujours étendu sur la neige.

— Celui-là, dit-il, devait tenter de nous abattre par surprise. En voyant qu’il avait échoué, les autres ont aussitôt ouvert le feu. Je comprends maintenant pourquoi les Compagnons du Masque de Jade n’ont pas tenté de nous arrêter plus tôt. Le Cachemire est assez peuplé et, malgré la puissance de leur secte, ils pouvaient se trouver gênés dans leurs mouvements. Ici, dans ces solitudes enneigées, rien ne risquait de contrecarrer leurs projets…

De nouveaux coups de feu éclatèrent, et le second yak de selle et celui de bât, demeurés à découvert, s’écroulèrent auprès de leur congénère. Morane serra les mains sur sa carabine.

— Ces sacripants veulent nous priver de notre dernière chance de salut, siffla-t-il entre ses dents. Décidément, le Masque de Jade est un rude adversaire. À peine avons-nous franchi la frontière du Tibet que, déjà, il nous tient en échec.

Anderson tendit le bras et souffla :

— Là, regardez…

Le soi-disant pèlerin, qui avait retrouvé ses esprits, s'était mis à ramper en direction du *chorten.*

— Il veut rejoindre ses compagnons, dit Bob. Minute, l'ami, pas si vite…

Épaulant sa carabine, il visa avec soin le fuyard. Pourtant, au moment de presser la détente, quelque chose le retint. Tout à l'heure, cet homme n'eut pas hésité à le sacrifier, lui et son compagnon, et pourtant, Bob ne pouvait se résoudre maintenant à l'abattre froidement. La carabine s'abaissa.

— Laissons-le filer, souffla Morane. Un ennemi de plus ou de moins ne fera rien à l'affaire. Je n'ai jamais pu faire feu sur un homme sans défense…

— Un homme sans défense, ricana Douglas Anderson. Vous êtes un sentimental et un utopiste, mon vieux Bob.

Avec mauvaise humeur, Morane se tourna vers le sang-mêlé.

— Pourquoi ne tirez-vous pas vous-même ? interrogea-t-il.

Anderson eut un sourire amer.

— Peut-être parce que je suis, moi aussi, un sentimental et un utopiste, dit-il.

Durant ce bref conciliabule, l'homme avait continué à ramper. Quand il se crut suffisamment éloigné de l'endroit où Morane et Anderson se trouvaient tapis, il se dressa et se mit à courir vers la sortie de la passe. La neige freinait sa course et, si Bob et Doug l'avaient voulu, ils auraient pu l'abattre sans peine.

— Laissons-le, fit Morane avec regret. Ses complices et lui iront tôt ou tard en enfer grossir les légions de Satan…

Le fuyard n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres seulement du *chorten,* quand de nouveaux coups de feu claquèrent. Cette fois, cependant, ils n'étaient pas destinés à Bob et à Anderson. Le faux pèlerin, frappé par les balles, s'était écroulé la face dans la neige, les bras en croix, et demeurait immobile.

Morane et son compagnon échangèrent un long regard.

— Voilà la justice du Masque de Jade, dit Anderson. L'homme a échoué dans sa mission, qui était de nous assassiner, et, maintenant, ses propres complices l'exécutent. Sans doute est-ce en partie grâce à cette discipline inhumaine que la secte du Masque a pu maintenir si longtemps son emprise sur la vieille Asie superstitieuse et terrorisée…

Un bruit sourd, pareil à un roulement de tonnerre, ponctua les paroles du jeune sang-mêlé et, là-bas, au-dessus de l'endroit où se tenaient embusqués les bandits, le versant du défilé sembla saisi d'un monstrueux tressaillement, comme s'il se liquéfiait sous l'action d'un feu intérieur. La masse de neige se crevassa, se sépara en paquets monstrueux qui roulèrent vers le bas avec un bruit de cataracte. Plus bas, des formes humaines jaillirent soudain de derrière les rochers, fuyant dans toutes les directions pour tenter d'échapper à l'avalanche. Mais celle-ci, inexorablement, devait les engloutir l'une après l'autre. Elle atteignit finalement le fond de la passe, où elle s'immobilisa.

Quand tout fut terminé, quand le grand silence glacé des solitudes fut revenu, Morane et Anderson se regardèrent avec effroi. Le premier, Douglas retrouva l'usage de la parole.

— Les coups de feu auront ébranlé petit à petit la masse de neige, au-dessus de nos adversaires, expliqua-t-il. Quand ceux-ci ont ouvert le feu sur notre faux pèlerin, l'avalanche s'est alors mise en branle.

Les deux hommes s'étaient dressés et bien que, dans cette position, ils ne fussent plus protégés par les rochers, aucune balle ne fut tirée dans leur direction. Bob Morane se secoua.

— Nos ennemis ont creusé eux-mêmes leur propre tombe, dit-il. En parodiant l'Écriture, nous pourrions dire : « Qui se sert du fusil périra… »

— … par l'avalanche, enchaîna Douglas Anderson sans sourire.

Il fallut de nombreuses secondes aux deux voyageurs pour s'arracher au tragique de la situation. Finalement, Doug désigna les trois yaks massacrés par leurs adversaires.

— Sans montures, qu'allons-nous faire à présent ? fit-il.

Bob haussa les épaules.

— Avant tout, répondit-il, nous allons nous gaver de viande de yak rôtie. Cela nous donnera des forces, car il est fort possible que nous aurons un gros effort à fournir au cours des jours à venir. Ensuite, nous nous préparerons à chacun une charge de vivres et de munitions et nous nous remettrons en route.

— Oui, nous nous remettrons en route, dit Anderson, mais pas ensemble. Je vais repartir seul en direction de Tsan-Chan. Quant à vous, vous allez regagner Leh et, de là, Srinagar et l'Europe. Après tout, ce combat n'est pas le vôtre, et vous avez suffisamment risqué votre vie jusqu'à présent.

Un sourire narquois plissa les lèvres de Morane.

— Ce désintéressement vous honore, Doug, dit-il. Pourtant, j'aime autant affronter le Masque de Jade en votre compagnie que seul. Ne sommes-nous pas tous deux définitivement marqués ? Vous sur la route de Tsan-Chan, moi sur celle de Leh et de Srinagar, les Compagnons du Masque nous attaqueront. Mieux vaut donc demeurer unis. D'ailleurs, pour échapper à la vindicte de notre ennemi, il nous faut le détruire. Pour y parvenir, une seule décision à prendre : nous rendre là où se trouve le Masque de Jade lui-même, c'est-à-dire à Tsan-Chan.

Un long moment, Douglas Anderson demeura songeur. Finalement, il hocha la tête.

— Malgré tout mon désir de vous contredire, Bob, fit-il, je ne le puis. Si je veux réussir dans ma double mission, retrouver mon père vivant s'il n'est pas trop tard et abattre la puissance du Masque, j'ai besoin de votre aide. Sans vous, je serais mort à présent. Ne m'avez-vous pas sauvé la vie à plusieurs reprises déjà ? Et puis, cela m'est pénible de devoir l'affirmer, vous êtes en effet aussi compromis que moi dans tout ceci et, désormais, le Masque ne vous laissera pas en paix. Il n'aura de cesse avant d'avoir eu votre peau. Comme vous l'affirmez, il est donc dans notre intérêt commun de continuer ensemble en direction de Tsan-Chan… pour nous y jeter dans la gueule du loup.

Morane éclata de rire. Un rire fabriqué de toutes pièces et qui sonnait faux.

— Bah ! Nous sommes de trop gros morceaux pour être avalés d’une seule bouchée. Quand le loup voudra nous dévorer, nous nous mettrons de travers, et ce sera lui qui mourra étouffé.

Chapitre VIII

Pendant quatre nouveaux jours, Morane et Douglas Anderson, chargés chacun d'un grand sac de peau contenant vivres et munitions, avaient marché en suivant les indications de la carte trouvée lors de leur incursion chez le vieux Wong. À leur sortie de la passe de Tam-La, ils avaient tourné sur la droite, suivant le tracé d'une ancienne vallée au fond de laquelle, jadis, avait dû couler une rivière depuis longtemps tarie. Ensuite, toujours en se basant sur les indications de la carte, ils avaient emprunté le quatrième défilé sur la gauche, défilé devant les mener au seuil même du désert de Shaggaï.

L'après-midi du quatrième jour était fort avancé déjà, quand Morane laissa tomber sa charge sur le roc et, d'un revers de main, essuya la sueur perlant à son front.

— Ce défilé n'aura donc jamais de fin ? maugréa-t-il.

Il leva les yeux sur les hautes murailles à pic.

— Sans compter que ce boyau est un endroit idéal pour une embuscade. Il suffirait que des gens mal avisés s'amusent à pousser quelques quartiers de roc du haut de ces falaises, et nous n'aurions plus qu'à croiser les bras pour clamer notre chant funèbre.

Doug eut un haussement d'épaules insouciant.

— Sans doute n'y a-t-il pas d'hommes du Masque de Jade dans le secteur, sinon ils nous auraient déjà attaqués. En principe, la bande postée à la sortie de Tam-La devait suffire à nous arrêter.

— Heureusement, dit Morane avec un sourire, le Masque de Jade avait compté sans les avalanches…

Douglas Anderson, qui avait déposé son sac également, regarda autour de lui avec un peu d'appréhension.

— Malgré la sécurité relative dont nous jouissons depuis Tam-La, dit-il enfin, je serais heureux d'être enfin sorti de ce défilé. Nous ne devons d'ailleurs plus être bien loin du désert de Shaggaï. Peut-être même pourrons-nous l'atteindre aujourd'hui encore. Remettons-nous en route sans retard.

Mais Morane secoua la tête.

— Continuer à avancer aujourd'hui encore ?… Il n'en est pas question. Non seulement la nuit va bientôt tomber, mais, en outre, je me sens exténué, et c'est avec plaisir que j'enlèverai cette graisse puante qui me couvre le visage.

Depuis que les deux voyageurs avaient dépassé Tam-La, le terrain s'était abaissé par paliers successifs et, au froid persistant des hautes altitudes, avait succédé le climat contrasté du plateau tibétain, torride durant le jour, glacé la nuit. Le soleil ne manquait donc pas de rendre la marche harassante, et les charges pesaient lourd aux épaules des deux hommes. Pour Anderson, que l'espoir de retrouver son père talonnait, cette fatigue devait être plus aisée à supporter. Mais il n'en était pas de même pour Morane ; surtout qu'il n'avait jamais pu s'habituer tout à fait à l'odeur écœurante du beurre rance, mêlé de suie, dont son visage était enduit. Chaque jour, il attendait avec impatience la halte du soir pour pouvoir se débarbouiller. En vertu de l'adage selon lequel, la nuit, tous les chats sont gris, ce déguisement lui devenait alors inutile.

Malgré son évidente impatience d'atteindre au plus vite le désert de Shaggaï, Douglas Anderson n'avait pas insisté pour prolonger l'étape. Après s'être lavés à l'eau d'une source proche, les deux hommes tendirent la toile leur servant de tente à l'abri d'un creux de rocher. Ensuite, ils avalèrent leur repas frugal fait de tsamba, de viande séchée, de biscuits et de thé brûlant. La nuit était tombée. Douglas Anderson se glissa sous la tente, tandis que Morane allait s'asseoir un peu à l'écart, adossé à un roc et la carabine entre les genoux, pour prendre le premier tour de garde. Bob et Anderson devaient ainsi se relayer toutes les deux heures, afin d'éviter d'être surpris par un ennemi éventuel.

*
* *

Un rai de lumière, s'insinuant sous la toile servant de tente, réveilla Bob Morane. Il se dressa dans son sac de couchage, se frotta les yeux et, par trois fois, passa les doigts de sa main droite dans la brosse de ses cheveux.

— On dirait que Doug m'a laissé dormir plus longtemps qu'il ne fallait, murmura-t-il.

Anderson avait pris le dernier tour de garde et, logiquement, il devait réveiller son compagnon dès les premières lueurs de l'aube. Pourtant, il n'en avait rien fait, à en juger par la clarté déjà vive du jour.

— Doug ! cria Morane. Vous seriez-vous endormi par hasard ?

N'obtenant pas de réponse, il se glissa hors de l'abri. Pourtant, il ne découvrit Anderson nulle part. Déjà, il commençait à s'inquiéter, quand il avisa un billet épinglé à l'extérieur de la tente et sur lequel quelques mots avaient été griffonnés à la hâte :

Bob,

Tout est calme dans les parages. Je pars reconnaître le terrain devant nous pour calmer mon impatience. Si, avant une heure, je n'ai pas atteint le désert de Shaggaï, je rebrousserai chemin.

Doug.

Avec mauvaise humeur, Morane déchira le billet en menus morceaux. « Doug aurait pu attendre, songea-t-il. Non seulement, en se séparant de moi, il nous expose tous deux aux coups de nos adversaires, mais, en outre, il risque de s'égarer. »

Sa colère s'apaisa presque aussitôt. Après tout, il s'agissait du père de Douglas Anderson, et il était naturel que celui-ci éprouvât de la hâte de pousser de l'avant.

Bob haussa les épaules et murmura :

— Tout ce qui me reste à faire, c’est patienter jusqu’au retour de Doug. En attendant, confectionnons-nous un de ces petits déjeuners à faire baver d’envie un pensionnaire du Ritz…

Il alla puiser de l’eau à la source voisine et alluma le petit réchaud à alcool solidifié pour préparer le thé. Parfois, il jetait un coup d’œil dans la direction où devait s’être éloigné Anderson, pour voir si ce dernier ne reparaissait pas.

« Tant pis, pensa Bob, je mangerai sans lui… »

Il ne pouvait cependant pas s’empêcher de se demander depuis combien de temps son ami avait quitté le camp. En se tenant aux affirmations du billet, Doug ne devait pas demeurer absent plus de deux heures. Mais y avait-il deux heures, ou moins, ou plus, qu’il était parti ?

L’eau bouillait maintenant sur le petit réchaud à alcool solidifié. Bob s’apprêtait à la verser sur le thé quand, là-bas, du côté où devait se trouver la sortie du défilé, plusieurs coups de feu claquèrent.

Chapitre IX

Bob s'était dressé d'une pièce, sur le qui-vive. Après l'écho des détonations, le silence s'était reformé, mais, à présent, ce n'était plus la même chose. Comme si une menace pesait, suspendue, prête à s'abattre.

Au bout d'un moment, Morane secoua le malaise qui l'avait empoigné.

— Doug aura aperçu quelque gibier et n'aura pu s'empêcher de tirer, fit-il à voix basse.

Pourtant, les accords entre son compagnon et lui étaient formels : ne chasser qu'en cas d'absolue nécessité, car, dans ces solitudes, le bruit des armes à feu s'entendait à une très grande distance et il fallait éviter à tout prix d'alerter les hommes du Masque de Jade. Or, pour l'instant, les deux hommes étaient encore munis de vivres. Il était donc fort peu probable qu'Anderson se fût laissé aller à un éventuel instinct de chasseur.

« Il est arrivé quelque chose à Doug », songea Morane.

Comme pour appuyer sa pensée, trois nouveaux coups de feu claquèrent là-bas. Bob se dressa, comme mû par un ressort, et il dit tout haut, avec du désespoir dans la voix :

— Il lui est arrivé quelque chose !… Il lui est arrivé quelque chose !…

En hâte, il boucla autour de sa taille la ceinture d'armes supportant ses deux automatiques, passa sa veste par-dessus et empoigna sa carabine, pour se mettre ensuite en marche dans la direction où les détonations avaient retenti. Bien que Bob avançât rapidement, il prenait soin de demeurer, dans la mesure du possible, à l'abri des rochers, car, si Douglas Anderson avait été assailli, les mêmes adversaires pouvaient l'attaquer lui aussi.

Morane marchait depuis une demi-heure à peine, sans avoir fait de mauvaise rencontre, quand soudain, après un dernier coude, le

défilé s’ouvrit sur une vaste plaine ondulée, étendant jusqu’à l’infini de l’horizon ses rocs et ses sables couleur de sang.

— Le désert rouge de Shaggaï, murmura Morane.

Il n’eut cependant pas le temps de s’attarder au spectacle fantastique des rocs chaotiques dressés tels des fantômes sanglants au-dessus de l’immensité figée du plateau. Des formes noires, dans le ciel, attirèrent son attention. Aussitôt, Bob reconnut des vautours. Ils étaient tout proches et plongeaient derrière un monticule voisin. D’où il se trouvait, le Français pouvait entendre leurs piaillements sinistres.

Bob avait vu trop d’oiseaux charognards au cours de son existence mouvementée, menée aux quatre coins du monde, pour ne pas connaître leurs mœurs, et il savait que ceux-ci se lançaient à la curée.

Saisi par un atroce pressentiment, Morane se dirigea vers le monticule et le contourna. Là, un hideux spectacle s’offrit à ses regards. Les vautours se pressaient autour de débris humains et, quand Bob eut chassé les repoussants volatiles, il reconnut qu’il s’agissait de cadavres dont la tête, les bras et les jambes avaient été intentionnellement séparés du tronc. Dans ce décor de rochers et de sables rouges, sorti, semblait-il, de l’imagination d’un peintre fou, avec ces oiseaux noirs tournant dans le ciel en poussant des cris démoniaques, une telle découverte aurait fait perdre son sang-froid au plus téméraire des hommes. Morane lui-même, qui, pourtant, possédait des nerfs à toute épreuve, se sentit emporté un instant par la panique, par une envie de fuir loin de cette scène de cauchemar en se bouchant les oreilles pour ne plus entendre le chant macabre des vautours.

Bob devait cependant réussir à dominer son effroi. Il n’ignorait pas que les Tibétains, après leur mort, étaient découpés en morceaux pour servir de pâture aux bêtes de proie. Avançant de quelques pas, Morane considéra avec attention les débris humains. Il y avait là les restes de trois hommes et, sur les lambeaux de vêtements recouvrant encore les troncs, le Français discerna la marque du Masque de Jade. Continuant ses investigations, il ne découvrit nulle part le corps de Douglas Anderson. Par contre, il

trouva la trace d’une caravane s’éloignant en direction du nord-est, suivant une ligne prolongeant exactement l’axe du défilé.

« Le chemin de Tsan-Chan », pensa Bob en se souvenant des données de la carte trouvée chez Wong.

Sans trop de peine, il reconstitua les événements. Anderson avait été attaqué par les hommes du Masque de Jade et, en se défendant, avait abattu trois d’entre eux. Il avait fini par être capturé, et ses adversaires, après avoir dépecé les corps de leurs compagnons morts pour les livrer, suivant la coutume, en pâture aux animaux sauvages, l’avaient emmené avec eux en direction de Tsan-Chan.

La décision de Morane fut vite prise. À en juger par les traces laissées dans le sable, les ravisseurs d’Anderson devaient être au nombre d’une vingtaine, avec quelques yaks servant de bêtes de somme. Sans retard, il devait donc se lancer sur leurs traces pour tenter de délivrer son ami. Avant cela, comme il ne pouvait s’aventurer à travers le désert de Shaggaï sans vivres ni eau, il lui fallait rejoindre le campement du défilé pour s’y approvisionner.

Cette précaution indispensable ne manquait pas de chagriner Morane. En effet, chaque minute de retard augmentait l’avance des hommes du Masque de Jade et diminuait en même temps les chances qu’il avait de les rejoindre.

Pourtant, Bob n’ignorait pas qu’un voyageur solitaire progresse plus rapidement qu’une troupe, et il comptait sur cette circonstance pour rattraper le temps perdu.

Sans s’attarder davantage, Morane regagna alors le campement, d’où, après avoir entassé les objets, vivres et munitions indispensables dans un sac, il reprit le chemin du désert de Shaggaï. Laissant derrière lui la horde des vautours occupée à son hideux festin, il s’engagea alors à travers l’étendue des sables et des rochers rouges, sur les traces de la caravane.

*

* *

Pendant toute la journée, Morane avait marché en direction du nord-est. Parfois, il s'arrêtait et, à l'aide de petites mais puissantes jumelles qu'il avait eu soin d'emporter avec lui, il scrutait l'étendue du désert. En vain cependant, car, à aucun moment, il n'avait aperçu ceux qu'il poursuivait, cachés qu'ils étaient sans doute par les nombreux accidents de terrain, dunes, collines basses, rochers cyclopéens, failles, parsemant le plateau.

Vers le soir, comme Bob allait s'engager dans un ravin peu profond dans lequel s'enfonçait la piste de la caravane, il s'arrêta soudain, les yeux fixés sur un point devant lui. Là-bas, à un kilomètre de distance environ, au sommet de l'à-pic bordant le ravin, une silhouette blanche se dressait. On eût dit un homme accroupi, un véritable géant, dont la taille devait assurément approcher celle des Titans de la Fable.

Un peu incrédule, Morane braqua ses jumelles vers la forme blanche. Aussitôt, il comprit.

— Le Bouddha de pierre blanche, murmura-t-il.

Ce qu'il avait pris pour un géant accroupi n'était autre que la grande statue dont parlait la carte de Su-Kai, et qui était un des jalons sur la route de Tsan-Chan.

Un autre détail frappa Morane. De dessous la statue, des spires de fumée montaient, comme si une gigantesque cassolette pleine d'encens avait brûlé en contrebas, en hommage au dieu. Mais Bob savait qu'il ne s'agissait là ni de cassolette ni d'encens. D'où il se trouvait, il n'apercevait pas le fond du ravin, car celui-ci faisait un coude. Pourtant, Morane savait qu'un feu devait être allumé sous la grande statue du Bouddha. Un feu, cela signifiait un campement. Or, qui aurait pu camper en cet endroit, si ce n'était les ravisseurs de Douglas Anderson ?

« Encore un peu, pensa Bob, si cette statue n'avait pas attiré mon attention, j'allais me jeter directement dans leurs pattes. »

Il décida de redoubler de précautions et, au lieu de s'engager dans le ravin, il en gravit le versant où se trouvait érigé le Bouddha et attendit que la nuit fût tout à fait tombée. Alors, d'un pas léger,

prenant garde à ne pas faire rouler le moindre caillou sous ses semelles, il se dirigea vers la statue. Celle-ci, taillée dans une matière semblable à du calcaire, devait être très vieille, car le vent, transportant du sable, l'avait usée, jusqu'à faire disparaître presque complètement les traits de la face du dieu, qui montrait à présent un masque de lépreux. Élevée au bord même du ravin, la monstrueuse effigie devait peser plusieurs tonnes, et son socle était à ce point effrité, rongé par les intempéries, que le moindre souffle de vent faisait trembler l'idole sur sa base, comme si elle était prête à s'écrouler dans le ravin.

Ayant déposé son sac et s'étant allongé à plat ventre contre la base du Bouddha, Morane jeta un regard sous lui. Une vingtaine de mètres plus bas, au bas d'une pente presque à pic, une vingtaine d'individus étaient assis autour d'un grand feu. C'étaient tous des Tibétains et, sur leurs poitrines, était cousu l'insigne vert pâle du Masque de Jade.

À peu de distance, surveillé par un garde, un homme, étroitement ligoté, gisait à même le sol. Il se trouvait en dehors du cercle de lumière diffusé par le feu, mais Bob Morane n'eut cependant aucune peine à deviner qu'il s'agissait là de Douglas Anderson.

Chapitre X

Il y avait une demi-heure maintenant que, toujours étendu à plat ventre à proximité du Bouddha de pierre blanche, Morane surveillait les Tibétains. Ceux-ci avaient abattu un yak et faisaient ripaille, sans doute pour fêter la capture d'Anderson. Sur leurs faces camuses, la cruauté, la férocité se lisaient seules, et Bob comprenait que ces hommes, dont le Masque de Jade se servait pour interdire les abords de Tsan-Chan, appartenaient à la lie de l'humanité, étaient prêts à toutes les basses besognes, prêts à commettre tous les crimes, toutes les infamies. Trop souvent, le Français avait eu affaire à cette sorte d'individus, et il savait qu'il n'y avait aucune pitié à attendre d'eux.

Avec inquiétude, Morane se demandait ce que les Compagnons du Masque de Jade allaient faire de son ami. Peut-être le conduire à Tsan-Chan, pour le remettre entre les mains de leur maître.

« Peut-être serait-ce là un excellent moyen de parvenir à la cité interdite, pensa Bob. Il me suffirait de suivre la troupe… »

Mais, aussitôt, il réalisa combien cette idée était absurde. Pouvait-il laisser Douglas Anderson au pouvoir des bandits ? Peut-être ces hommes, au fond du ravin, ne comptaient-ils d'ailleurs pas s'encombrer de lui et l'exécuteraient-ils sur place après l'avoir torturé. La première tâche de Morane était donc de délivrer son ami. Mais comment ? Ouvrir le feu sur les Tibétains ? Ils étaient trop nombreux, et ils riposteraient ; probablement même s'empresseraient-ils de cribler Anderson de balles pour éviter qu'il leur échappât. Pendant un moment, Bob songea à descendre dans le ravin, à contourner le feu en rampant pour, après avoir mis le garde hors de combat, libérer son compagnon. Mais avait-il quelque chance de réussir dans cette tentative sans alerter les autres bandits ? Jugeant cette entreprise beaucoup trop aléatoire, il décida de ne pas la mettre à exécution.

« Comment procéder sans courir trop de risques ? » se demanda-t-il. D'où il se trouvait, la tête engagée au-dessus du vide, Bob avait sous les yeux toute la pente menant au fond du ravin. Il remarqua que, sous la base du Bouddha, la terre était éboulée : la gigantesque statue se trouvait donc ainsi en partie suspendue au-dessus du vide. Bob se souvint alors de ces oscillations qui, au moindre souffle de vent, agitaient le géant de pierre.

Déjà, un plan téméraire germait dans l'esprit fertile du Français. « Le feu est allumé juste en dessous du Bouddha, songea-t-il. Si je réussis à faire basculer celui-ci dans le ravin, les Tibétains auront une drôle de surprise. Je plains ceux qui ne parviendront pas à s'éloigner à temps… »

Rapidement, Bob Morane jaugea les chances qu'il avait de réussir. Il leva la tête vers la statue et fut aussitôt effrayé par sa masse. Pourtant, il savait que c'était moins une question de force – il eût fallu un bulldozer pour faire bouger la statue – qu'une question d'équilibre. S'il parvenait à faire sortir le Bouddha de son centre de gravité, la partie était gagnée. Quand les Tibétains, effrayés par la chute du dieu, auraient fui, il lui resterait à descendre au fond du ravin en toute hâte pour libérer Anderson avant que l'ennemi ne se ressaisisse.

Avec soin, Bob inspecta la pente. Elle était presque à pic, on s'en souvient, mais après avoir pris quelques points de repère, il jugea pouvoir la dévaler sans courir trop de risques de se briser les os.

S'étant assuré que sa carabine était en état de fonctionner et que son poignard glissait aisément dans sa gaine, Bob jeta un dernier regard au groupe des Tibétains, puis il se redressa et passa derrière le Bouddha. Posant les mains à plat sur la pierre, il murmura doucement à l'adresse du dieu :

— Je regrette de devoir te bousculer un peu, mon gros, mais je ne vois vraiment pas d'autre solution…

Bob Morane savait que Bouddha était un prophète plein de sagesse, et il portait un grand respect à son enseignement. Pourtant, en ce qui le concernait, il savait ne s'attaquer qu'à un énorme morceau de calcaire. Le cœur chargé d'anxiété, il appuya

l’épaule contre la pierre et, bandant ses muscles à les rompre, arc-bouté de toute sa force, il se mit à pousser. La statue s’inclina légèrement vers l’avant, mais ce fut tout. Cette fois, l’angoisse étreignit Bob ; si les Tibétains s’apercevaient de quelque chose et avaient le temps de se mettre à l’abri avant que le Bouddha n’allât s’écraser au fond du ravin, tout serait compromis.

Les veines du front saillant à éclater, le visage luisant de sueur, les muscles tendus à se rompre, Bob continuait à pousser. Un de ces efforts qui brisent un organisme quand l’obstacle résiste.

Il sembla à Bob que ses tempes allaient se déchirer ; ses oreilles s’étaient mises à bourdonner et un voile sanglant descendit devant ses yeux, tant l’énergie dépensée était intense. Et, tout à coup, au moment même où il allait renoncer, la masse céda, il y eut un écroulement soudain et, d’une pièce, la monstrueuse statue glissa dans le ravin.

*

* *

Debout, les bras ballants, le souffle court, à bout de forces, Bob Morane était demeuré au bord du ravin. Le Bouddha était allé s’écraser sur le feu, soulevant des gerbes d’étincelles et tuant plusieurs bandits qui n’avaient pas eu le loisir de s’écarter. Les autres, saisis d’une terreur panique devant la chute incompréhensible de l’effigie du dieu, fuyaient de tous côtés, affolés et hurlant, se bousculant pour sortir du ravin.

Alors seulement, Morane se tourna vers l’endroit où Douglas Anderson se trouvait étendu, et son sang se glaça dans ses veines. Le Tibétain préposé à la garde du prisonnier, soit qu’il fût moins superstitieux que ses compagnons, soit que, ayant du recul, il ait pu juger exactement la situation, n’avait pas fui. Il avait tiré son grand sabre courbe, à large lame, et s’apprêtait à en frapper Anderson.

D’un élan désespéré, Morane bondit sur sa carabine, épaula et, presque sans viser, fit feu. Atteint en pleine poitrine, le Tibétain lâcha

son sabre, pivota sur lui-même et s'abattit la face contre terre, les bras en croix, dans la position classique du mort.

Ne voulant pas perdre tout le bénéfice de son action en laissant aux bandits survivants le temps de se reprendre, Bob se lança à corps perdu dans la pente. À plusieurs reprises, il faillit perdre l'équilibre, mais, tout à l'heure, il avait repéré avec soin les points d'appui, et ce fut sans le moindre mal qu'il parvint au fond du ravin. Revolver au poing, il courut vers Anderson et, tirant son poignard, trancha rapidement ses liens.

— Pas trop de mal, Doug ?

Le sang-mêlé se redressa et se frotta les membres aux endroits où ceux-ci avaient été meurtris par des liens trop serrés.

— Non, dit-il, pas de mal. Quelques courbatures peut-être, mais vous m'avez évité le pire. Ou je me trompe fort, ou je vous dois la vie une fois de plus…

— Un jour ou l'autre, vous aurez bien l'occasion de me rendre la pareille, fit Morane. Mais comment avez-vous fait pour vous laisser capturer ?

Douglas Anderson eut un geste vague.

— Tout heureux d'avoir atteint enfin le désert de Shaggaï, je m'y étais avancé sur une distance d'un ou deux kilomètres. Après avoir rebroussé chemin pour venir vous rejoindre, ces vilains oiseaux me sont tombés dessus sans crier gare. J'ai tenté de me défendre et en ai descendu trois, mais les autres ont fini par avoir raison de moi et m'ont fait prisonnier. Aussitôt, nous nous sommes mis en route. J'avais été attaché derrière un yak et il m'a fallu marcher durant toute la journée. Vers la fin de l'après-midi, nous nous sommes arrêtés pour camper ici…

Anderson jeta un regard en direction du Bouddha, couché sur le flanc et autour duquel des brandons épars brûlaient encore d'une flamme claire.

— Le *Câkyamouni*[4] est réellement le protecteur des justes, dit-il encore.

— En effet, répondit Morane. Sans lui, je me demande comment j'aurais pu parvenir à vous libérer… Mais ne nous attardons pas ici. Leur terreur passée, les hommes du Masque de Jade pourraient revenir de ce côté, et alors…

Sans perdre de temps à approuver la sage décision de son ami, Douglas Anderson ramassa la carabine et la cartouchière du garde abattu par Morane. Ensuite, tous deux, escaladant la pente, regagnèrent l'endroit où, tout à l'heure, s'était posté déjà le Français. Après s'être assuré que les environs étaient déserts, ils s'allongèrent sur le ventre et, les armes à la main, surveillèrent le fond du ravin, guettant le retour des fuyards. Ceux-ci, en effet, demeuraient une menace, et mieux valait leur livrer combat tout de suite que de se voir assaillis par eux plus tard. D'où ils se trouvaient, Bob et Anderson occupaient une situation de choix, dont ils comptaient profiter au maximum en cas d'échauffourée.

Au bout d'une heure d'attente cependant, aucun des Tibétains ne s'était encore manifesté. Morane ne put réprimer un mouvement d'impatience.

— Quand donc vont-ils se décider à rappliquer ? fit-il avec mauvaise humeur. Nous ne pouvons quand même pas demeurer ici *ad vitam aeternam,* à les attendre…

— Je connais bien les Tibétains, dit Anderson, puisque je suis moitié des leurs. Ils sont extrêmement superstitieux, et c'est sans doute là la raison pour laquelle nos forbans n'osent pas regagner leur campement.

— Ils ne peuvent quand même pas abandonner leurs équipements ni leurs yaks.

— Ils ne les abandonneront pas, Bob, mais, à mon avis, ils ne reviendront pas avant le matin, avant que les ténèbres ne se soient dissipées. Tant qu'il fera nuit, la crainte de la colère des dieux prendra, chez eux, le pas sur toute autre préoccupation.

Bob demeura quelques secondes plongé dans ses réflexions.

— Nous ne pouvons patienter jusqu'à l'aube, finit-il par dire. Chaque heure perdue diminue les chances qui nous restent d'atteindre Tsan-Chan.

— S’il nous en reste la moindre, bien sûr, dit à son tour Anderson. Tout à l’heure, j’ai saisi des bribes de phrases échangées entre les Tibétains. J’en ai déduit que le Masque de Jade, averti de notre départ du Cachemire, avait tout mis en œuvre pour nous empêcher d’atteindre Tsan-Chan. Des bandes d’hommes, toutes à son service, patrouillent un peu partout à travers le désert et…

— Si seulement nous savions exactement dans quelle direction nous diriger ! coupa Morane. N’oubliez pas que le Bouddha de pierre était notre dernier jalon.

— Pourquoi ne continuerions-nous pas en direction du nord-est ? fit Anderson. Cela ne nous a pas si mal réussi jusqu’ici…

Un ricanement échappa à Morane.

— Pas mal réussi, vous pouvez le dire, mon vieux Doug. Nous avons failli être occis à plusieurs reprises et, si nous sommes encore en vie, c’est que, réellement, le Ciel nous protège… Bah, peut-être continuera-t-il encore à nous protéger. Remettons-nous donc en route, toujours en direction du nord-est, et espérons qu’avant longtemps les Montagnes du Sang se découperont à l’horizon. Avant tout, je vais descendre jusqu’au camp de ces poltrons afin de glaner quelques provisions. J’ai emporté ce que j’ai pu ce matin, mais, à nous deux, nous ne pourrons guère survivre longtemps sur cette réserve, et je ne tiens pas à tomber à court de vivres et d’eau en plein désert de Shaggaï… Surveillez les alentours, mon vieux Doug, et, si quelqu’un s’approche du camp, n’hésitez pas à ouvrir le feu. Nous ne devons pas avoir beaucoup d’amis dans le secteur. Vous n’avez pas à craindre les méprises…

Déjà, Morane dévalait à nouveau la pente, jusqu’au fond du ravin. En hâte, il entassa dans un sac de peau ayant appartenu aux Tibétains une provision raisonnable de vivres, et il y ajouta une petite outre pleine d’eau. Un instant, il songea à amener un des yaks attachés à proximité du camp, mais il rejeta vite cette idée. Non seulement une bête de bât les rendrait plus aisément repérable, mais, en outre, en cas d’attaque de la part des hommes du Masque de Jade, elle entraverait leur liberté d’action.

Quelques minutes plus tard, Bob avait rejoint son compagnon. Quand tous deux, leurs charges réparties, furent prêts à prendre le départ, Anderson montra la direction du nord-est.

— En route, maintenant, dit-il. À Tsan-Chan, mon pauvre père attend peut-être encore l'instant de la délivrance. Faisons en sorte de ne pas le décevoir…

Chapitre XI

— Ce désert de Shaggaï ne finira donc jamais ? dit Morane en essuyant d'un revers de main la sueur coulant sur son front.

— Voilà quatre jours à peine que nous avons quitté le ravin du Bouddha, fit remarquer Anderson, et déjà vous vous découragez…

— Je ne me décourage pas, fit Bob. Je constate simplement un fait…

En réalité, cette avance à l'aveuglette à travers ces étendues de sables et de rocs rougeâtres le mettait mal à l'aise. Il n'aimait pas aller ainsi au hasard, comme à la poursuite d'une chimère, et il eût préféré cent fois avoir à combattre de nouveaux ennemis plutôt que de devoir se contenter de poser sans cesse un pied devant l'autre, à la façon d'une mécanique bien remontée.

— De toute façon, gardons courage, dit encore Anderson. Tout a une fin, même le désert de Shaggaï, et nous finirons bien par arriver quelque part.

— Oui, bien sûr, quelque part. Pourtant ce n'est pas « quelque part » que nous voulons aller, ne l'oubliez pas, mais à Tsan-Chan.

À ce nom de Tsan-Chan, le front de Douglas Anderson se rembrunit. Le sang-mêlé serra les poings.

— Tsan-Chan… murmura-t-il avec colère. Tsan-Chan… Quand donc atteindrons-nous enfin cette cité maudite, où mon père se morfond peut-être, entre la vie et la mort ?

Bob Morane ne répondit pas. Au fond de lui-même, il ne croyait plus beaucoup à la survivance d'Everet Anderson, mais il préférait cependant ne pas priver son compagnon de son espoir.

Depuis leur dernière aventure avec les hommes du Masque de Jade, les deux voyageurs n'avaient plus fait de mauvaise rencontre. De temps à autre, ils traversaient un village tibétain, pauvre

agglomération de huttes de terre et de pierres sèches, entourées d'ossements. Nulle part au monde en effet, on ne voit autant de carcasses décharnées, de crânes blanchis qu'au Tibet, où l'on n'ensevelit pas les restes des animaux morts. On les laisse se dessécher au soleil, devant les maisons. Les enfants, en jouant, se les lancent comme des balles. Souvent, autour des agglomérations, il existe ainsi de véritables champs d'ossements, pareils à de grands parterres de fleurs pétrifiées.

Quand les deux étrangers approchaient de ces villages, toutes les portes se fermaient aussitôt sur leur passage. Seuls, quelques chiens décharnés, plus féroces que des loups et qu'il fallait chasser à coups de pierres, demeuraient au-dehors, les saluant de leurs hurlements sauvages.

Ce matin-là, Morane et Anderson s'étaient mis en route bien avant l'aube et, quand ils s'arrêtèrent pour échanger les paroles qui précèdent, le soleil était déjà haut et brûlant. Devant eux, le désert de Shaggaï continuait à dérouler ses mornes étendues de sables et de rochers rouges. Partout, c'était le grand silence tibétain, ce silence quadridimensionnel semblable à celui régnant dans les cauchemars et que l'on a l'impression de sentir couler autour de soi comme du cristal liquide.

— Continuons à avancer, fit Morane. Après tout, comme vous le dites, Doug, nous finirons bien par arriver quelque part…

Sans plus échanger une seule parole, ils reprirent leur marche inlassable. Vers le milieu de l'après-midi, Bob Morane, qui marchait en tête, s'arrêta soudain. De la main, il désigna une longue ligne de montagnes rouges se découpant à l'horizon. Douglas Anderson sursauta.

— Les Montagnes de Sang ! s'exclama-t-il. Vous aviez raison, Bob, il ne faut jamais désespérer.

Le Français se souvenait que c'était au cœur de ces montagnes que devait se situer Tsan-Chan.

— Tout compte fait, dit-il, la chance ne nous a pas si mal servis. Il semble que nous soyons sur la bonne route.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, Bob. Strictement entre nous, je commençais à en avoir assez, moi aussi, de ce désert de Shaggaï…

L'Anglais tendit le menton en direction des montagnes.

— Quand croyez-vous que nous pourrons les atteindre ?

Morane balança les épaules en signe d'incertitude.

— Difficile à dire, fit-il. Dans ces pays à mirages, il est impossible d'apprécier les distances avec exactitude, vous ne l'ignorez pas. Des objets qui vous paraissent tout proches sont en réalité au diable vauvert ; d'autres au contraire, qui semblent éloignés, se trouvent à portée de la main. En mettant les choses au pire, nous pourrons avoir atteint ces montagnes demain soir ou, en considérant les choses avec plus d'optimisme, demain au début de l'après-midi.

La quasi-certitude de se trouver sur la bonne voie semblait avoir lavé Douglas Anderson de toutes les fatigues déjà endurées.

— Eh bien ; remettons-nous en route sans retard, dit-il. Plus vite nous aurons atteint Tsan-Chan, mieux cela vaudra… Nous…

Une détonation claqua tout à coup, coupant la parole à Anderson qui, portant la main à l'épaule, s'écroula sur le sol. Mû par un réflexe, Morane s'était jeté à plat ventre, juste à temps pour entendre plusieurs balles siffler au-dessus de sa tête.

De derrière un monticule, trois cavaliers avaient soudain jailli et galopaient, de toute la vitesse de leurs petits chevaux, en direction des deux voyageurs. Un seul d'entre eux, celui qui devait avoir tiré, avait un fusil ; les deux autres brandissaient de grandes lances aux fers longs comme des épées.

Morane avait saisi sa carabine. Il épaula et visa avec soin l'homme au fusil. Il tira, et le Tibétain bascula et vida les étriers, tandis que sa monture fuyait au loin. Dans la position où Bob se trouvait, avec ces cibles tressautantes, faire mouche à tout coup n'était guère aisé. Pourtant, Morane était excellent tireur, et sa seconde balle faucha le premier porteur de lance. L'autre continua à galoper dans la direction du Français, sa terrible lance baissée, prête à transpercer l'adversaire. Il était tout proche maintenant, et

Bob pouvait voir, sous son bonnet de fourrure à la mongole, briller ses petits yeux féroces. Morane fit feu, visant au cœur, à l'endroit précis où, sur la tunique, était fixé l'emblème vert pâle du Masque de Jade. Pourtant, l'homme ne tomba pas. Une seconde fois, puis une troisième, Bob tira, mais sans résultat. Son arme vide, sans avoir le temps de la recharger, il se vit sur le point d'être embroché par la lance toujours pointée vers sa poitrine. D'un bond, il se redressa et, se servant de sa carabine comme d'une massue, écarta le fer au moment même où celui-ci allait le transpercer. Alors, une chose étonnante se passa. La lance vota en l'air, sans offrir de résistance, et le cavalier roula à terre à la façon d'un pantin inerte. Quand Bob s'approcha de son ennemi désarçonné, ce dernier était couché sur le dos, et la fixité de ses yeux grands ouverts prouvait qu'il avait cessé de vivre. Se penchant, Bob se rendit compte que ses trois balles avaient bien atteint leur but, en plein cœur, mais sans jeter à bas de sa selle le Tibétain qui, jusque dans le trépas, avait gardé son poing fermé sur le bois de la lance.

Pendant un moment, Morane demeura debout, tremblant encore de l'émotion ressentie. Finalement, il éclata d'un petit rire nerveux.

— Un mort ! dit-il à haute voix. J'ai été chargé par un mort !…

Se souvenant alors d'Anderson, il se tourna vers lui. L'Anglais était toujours étendu sur le sol, la main droite crispée sur son épaule gauche, et, sur son visage, se lisait une douleur intense.

— Où avez-vous été touché exactement ? interrogea Morane en aidant son ami à se dresser sur son séant.

— À l'épaule seulement, je crois, répondit Anderson entre ses dents serrées. Ça fait mal… On dirait qu'on m'arrache le bras…

Avec des gestes précis d'infirmier, Bob écarta les vêtements de son compagnon et inspecta rapidement la plaie. Celle-ci ne paraissait pas grave. Le projectile avait pénétré dans le muscle et s'était écrasé sur l'os, sans briser ce dernier ni provoquer d'hémorragie.

— Ce ne sera rien, dit Morane. Seulement, je vais devoir extraire la balle, et il vous faudra un peu de courage. Avant cela, je vais

m’assurer si quelques autres de ces lascars ne rôdent pas dans les parages.

Après avoir rechargé sa carabine, Bob grimpa au sommet du monticule de derrière lequel avaient jailli les trois cavaliers et, de là, inspecta longuement les alentours à la jumelle, mais sans découvrir trace d’autres présences humaines. Rassuré alors de ce côté, il redescendit vers Anderson.

*
* *

Quand la balle eut été extraite et sa blessure pansée, l’Anglais s’était senti prêt à se remettre en route. Son épaule lui faisait bien encore un peu mal, mais il savait que, sous l’effet des sulfamides dont Morane avait bourré la plaie, cette douleur irait en s’atténuant.

— Une chance que j’aie songé à emporter la trousse de pharmacie en quittant le défilé, fit remarquer Morane, sinon…

La main d’Anderson chercha celle de son ami.

— Vous êtes réellement ma providence, Bob, et je commence à croire, malgré tous nos malheurs, que grâce à vous, nous réussirons à atteindre Tsan-Chan et à en revenir.

Le Français eut un pâle sourire.

— Ne crions pas trop vite victoire, dit-il. Nous avons surmonté pas mal de dangers, mais nous ne sommes pas encore tirés d’affaire. Nous avons mis hors de combat quelques-uns des hommes du Masque de Jade, mais celui-ci garde toute sa puissance. Avant d’atteindre Tsan-Chan, nous aurons à triompher de bien des difficultés encore.

— Nous en triompherons, fit Douglas Anderson avec force. Remettons-nous en route sans retard.

Mais Morane ne semblait pas de cet avis.

— Je propose d’attendre la nuit pour continuer à avancer. Nous venons d’avoir la preuve que les Compagnons du Masque de Jade

continuent à sillonner la région à notre recherche. Durant la journée, ils nous repéreraient trop aisément, et nous ne pouvons pas toujours sortir victorieux des combats. Vous venez d'être blessé. La prochaine fois, nous pouvons être tués tous deux, et ce n'est pas ce que nous cherchons…

Malgré son impatience, Douglas Anderson ne pouvait que se rallier à la sage décision de son compagnon. Les deux hommes allèrent se réfugier sous une table de roc d'où, tout en demeurant à l'ombre, ils pouvaient observer les alentours sans risquer d'être aperçus eux-mêmes. Au crépuscule, ils se remirent en marche. Pourtant, à la fin de la nuit, ils avaient franchi tout juste un peu plus de la moitié de la distance qui, la veille, les séparait encore des Montagnes du Sang. Il leur fallut donc passer une seconde journée à l'abri.

Au fur et à mesure que les heures s'écoulaient, l'inquiétude de Morane croissait. Au danger des attaques de la part des hommes du Masque de Jade, un autre danger était sur le point de s'ajouter : la soif. La petite provision d'eau emportée par les deux voyageurs était en effet sur le point de s'épuiser. Ils n'avaient pas eu la possibilité de se ravitailler en chemin, car les points d'eau étaient rares dans la région et, comme on le sait, toutes les portes s'étaient fermées sur leur passage. Dans la mesure du possible, Morane et Anderson avaient d'ailleurs évité les villages, où des ennemis pouvaient être embusqués. Bob savait que l'on peut, dans une certaine mesure et en faisant preuve de volonté, résister à la faim et à la fatigue, mais pas à la soif. Douglas Anderson était blessé et il lui fallait boire, sinon la fièvre s'emparerait de lui, et alors… Le Français préférait ne pas spéculer sur cet « alors »…

À l'issue de la seconde nuit de marche, les Montagnes du Sang furent enfin atteintes. C'était un gigantesque amoncellement de crêtes basses et déchiquetées, sur lesquelles les premiers rayons du soleil jetaient de longues traînées de flamme. Les Montagnes du Sang ! Elles n'avaient pas volé leur nom. On eût dit qu'un mauvais génie avait badigeonné leurs flancs avec de l'hémoglobine. Morane n'ignorait pas que cette couleur particulière était due à la latérite, cette terre rouge présente partout dans la région. Cela suffisait

cependant à le rassurer. Quelque chose lui disait qu'après l'inhospitalité du désert de Shaggaï, ces montagnes sanglantes seraient un nouvel et formidable obstacle dressé sur leur chemin.

Chapitre XII

Tremblant, les dents claquant de fièvre, Douglas Anderson était tombé à genoux.

— Je n'en puis plus, dit-il. Je n'en puis plus…

Morane s'arrêta à son tour, posa son sac et aida son compagnon à se traîner jusqu'à un rocher où il s'adossa. Cela faisait trois jours maintenant – ou plutôt trois nuits – que les deux hommes erraient à travers les Montagnes du Sang, véritable labyrinthe de roc, pays sans horizon et sans joie où ils progressaient au hasard, dans l'espoir d'arriver enfin quelque part. Seule sans doute, leur boussole les empêchait de tourner en rond, comme des damnés à travers la géhenne. L'eau leur manquait et, comme Morane l'avait craint, la fièvre avait saisi Anderson.

Rapidement, Bob défit le pansement de son compagnon et inspecta la plaie. Celle-ci, sans être déjà en voie de guérison, gardait cependant bel aspect, les sulfamides ayant écarté les risques d'infection. Tout ce dont le blessé avait besoin, c'était de boire.

— Si seulement je pouvais trouver de l'eau, murmura Morane.

De l'eau ! C'était à peine s'il en restait un peu au fond de l'outre, juste assez pour permettre à Anderson d'avaler ses tablettes de quinine synthétique. Quelques jours plus tôt, dans le désert de Shaggaï, lors de l'attaque des trois cavaliers du Masque de Jade, Bob avait manqué l'occasion de pouvoir se ravitailler. Les cavaliers devaient en effet être chacun en possession d'une provision d'eau, mais comme les outres étaient accrochées à leurs selles et que les chevaux avaient fui au loin une fois leurs maîtres abattus, Morane n'aurait pu, même s'il l'avait voulu, récupérer le précieux liquide.

Les regrets étaient superflus, Bob décida de ne plus s'y arrêter. Depuis un certain temps, le jour était venu, et il était évident que les deux voyageurs parviendraient avec peine à passer sans boire la

journée qui s’annonçait, surtout avec ce soleil brûlant qui desséchait tout.

— Il faut que je trouve de l’eau, fit Bob à l’adresse d’Anderson. Il doit bien y avoir une source quelque part, et je vais tenter de la découvrir. En attendant, prenez ceci…

Il tendit à son compagnon deux cachets d’atébrine et le força à les avaler avec le peu de liquide restant au fond de l’outre.

— Gardez vos armes à portée de la main, conseilla encore Bob. À la moindre alerte, ouvrez le feu. Je vais vous laisser les jumelles pour que vous puissiez inspecter les alentours…

— Et si vous ne revenez pas, Bob ? interrogea le sang-mêlé.

Morane ne répondit pas tout de suite. S’il ne revenait pas, Douglas Anderson mourrait, mais pour cela, il faudrait qu’il fût mort, lui aussi.

— Soyez sans crainte, je reviendrai, dit-il.

Bob et l’Anglais s’étaient arrêtés au sommet d’une crête dominant une large dépression. De l’autre côté de cette dépression s’élevait une haute colline dont la cime, comme écrasée, formait plateau.

Lentement, Morane se mit à descendre le flanc de la crête. Sans cesse, il regardait autour de lui, autant pour découvrir un éventuel filet d’eau que pour déceler une présence ennemie.

Après avoir atteint le fond de la dépression et l’avoir longée sur quelques centaines de mètres, Bob décida de gravir la colline s’élevant en face de la crête qu’il venait de quitter. Du haut de cette colline, il pourrait embrasser une bonne partie des territoires environnants et déceler peut-être une quelconque nappe d’eau, rivière ou étang. Au cours de leur voyage à travers les Montagnes du Sang, Bob et son compagnon avaient en effet croisé des traces d’animaux sauvages, et il fallait bien que ceux-ci s’abreuvassent quelque part.

Les pentes de la colline étaient raides, et il fallut à Morane plus d’une demi-heure pour en atteindre le sommet. Celui-ci formait un plateau large d’une centaine de mètres et légèrement incliné vers

l'arrière. Bob en gagna l'extrémité opposée et jeta un regard sur le pays s'étendant à ses pieds. Aussitôt, il tressaillit : au bas de la colline, s'élevait une cité dont les bâtiments aux murs blancs brillaient au soleil. Elle parut à ce point irréelle à Bob qu'il se frotta les yeux, comme devant un mirage. Pourtant, quand il regarda à nouveau, la ville était toujours là. Cette fois, il ne pouvait plus douter de son existence et, immédiatement, un nom lui vint à l'esprit : Tsan-Chan.

— Aurions-nous enfin atteint cette maudite cité ? fit Morane à haute voix.

Il songea alors que, de la ville, on pouvait l'apercevoir, bien que cela fût peu probable, et il se laissa tomber à plat ventre. Dans cette position, il continua à inspecter la cité. À vrai dire, elle n'était guère étendue. Il s'agissait plutôt là d'une bourgade que d'une ville. À l'extrémité la plus éloignée, adossé à une muraille rocheuse, il y avait une sorte de palais, ou de monastère, semblable à tous les palais et monastères du Tibet, avec ses étages en retrait l'un sur l'autre, ses larges terrasses. Non loin de cette bâtisse, une grande pagode aux murs en gradins s'élevait, surmontée d'une haute tour dont la flèche, semblable à celle des *chorten,* brillait au soleil comme si elle avait été d'or. Formant fer à cheval devant ces deux bâtiments, plusieurs groupes de maisons vulgaires étaient alignés, séparés par des rues larges et rectilignes. Tout autour de cet ensemble, un haut mur, faisant songer à une Grande Muraille de Chine en miniature avec ses tours carrées, serpentait en épousant le moindre accident de terrain, jusqu'à former une enceinte parfaite à l'intérieur de laquelle on accédait par deux portes monumentales, flanquées de rébarbatives redoutes. En un mot, il s'agissait là d'une petite ville fortifiée, comme il en existe beaucoup au Tibet. Pourtant, un petit détail intrigua Morane. Derrière le palais, une aire assez vaste avait été aménagée, à l'extrémité de laquelle s'élevait un long hangar au toit bombé. Un de ces hangars semblable à ceux dont on se sert pour remiser les avions.

Qu'une ville tibétaine, aussi peu importante possédât un terrain d'atterrissage, cela ne manqua pas de paraître étrange à Morane. Il aurait aimé pouvoir détailler davantage la cité, mais, pour cela, il

aurait eu besoin des jumelles qu'il avait laissées, on s'en souvient, à Douglas Anderson. À peu de distance des murailles, une surface brillante attira son attention. C'était celle d'un petit lac aux eaux calmes que Bob, tout à la surprise de sa découverte, n'avait pas remarqué tout d'abord.

— Allons, murmura Morane avec joie, cette journée va finalement se révéler bien plus fructueuse que nous ne pouvions le supposer. Non seulement j'ai trouvé de l'eau, mais, en outre, il est fort possible que j'aie déniché Tsan-Chan. Je vais faire de grands signes à Doug pour le rassurer. Sans doute, grâce aux jumelles, pourra-t-il m'apercevoir. La nuit prochaine, je me glisserai jusqu'à ce lac pour faire provision d'eau. Ensuite, nous ferons des plans pour tenter de nous introduire à l'intérieur de cette énigmatique cité.

Bob rampa à reculons pour se dissimuler derrière le rebord du plateau. Alors, il se redressa, mais, comme il se retournait, une exclamation de surprise s'étrangla dans sa gorge. Six cavaliers tibétains portant la marque du Masque de Jade formaient un demi-cercle devant lui. Ils étaient tout proches et pointaient leurs lances vers sa poitrine.

*
* *

L'un des cavaliers avait tendu la main en direction de la cité et s'était mis à débiter de longues phrases en tibétain, phrases auxquelles Bob ne comprenait rien, mais où revenait à plusieurs reprises le nom de Tsan-Chan.

Passé les premiers instants de surprise, Morane avait retrouvé une partie de son sang-froid.

« Cette ville semble être réellement Tsan-Chan, pensa-t-il, et ces hommes veulent sans doute m'y mener. Ou je me trompe fort, ou je ne serai plus longtemps sans en connaître davantage sur le Masque de Jade, et cela pour mon plus grand malheur… » Il songea alors à Douglas Anderson et eut un serrement de cœur. Qu'est-ce que son compagnon allait devenir, seul, blessé et privé d'eau ? Sans doute

ne tarderait-il pas à mourir. Mais, presque aussitôt, pareille à un baume posé sur une plaie à vif, une autre pensée lui vint. D'où il se trouvait, sur la crête d'en face, Anderson avait dû, grâce aux jumelles, assister à la scène, et sans doute s'apprêtait-il à intervenir. Pourtant, Morane devait bientôt perdre cet espoir. Un kilomètre au moins séparait la crête de la colline et, à cette distance, à moins peut-être de disposer d'une arme extrêmement précise dotée d'un télescope, aucun tireur n'était capable, sauf par hasard, d'atteindre une cible aussi petite qu'un homme ; d'autre part, dans l'état fébrile où il se trouvait, Anderson ne pourrait arriver à temps au secours de son ami.

Bob serra les poings. Il rageait de s'être laissé surprendre. Comment n'avait-il pas entendu le bruit des sabots sur le sol, quand ses ennemis s'étaient approchés ? Alors seulement, il se rendit compte que les sabots des chevaux étaient entourés de feutre. Sans doute ces cavaliers, à la recherche des deux étrangers dont l'avance avait été signalée, avaient-ils songé à employer ce stratagème pour éviter d'être repérés de loin. Quoi qu'il en fût, Bob se trouvait aux mains de ses ennemis et il ne voyait pas très bien comment il pourrait s'en tirer. Prendre ses armes ? Avant qu'il y fût parvenu, six lances l'auraient percé de part en part et cloué au sol.

Toutes ces réflexions avaient duré quelques secondes à peine. L'un des cavaliers avait mis pied à terre. Il s'approcha de Morane et se mit en devoir de le désarmer. Ensuite, il remonta à cheval et le Tibétain qui, tout à l'heure, avait parlé, fit signe à Morane de se lever et de se mettre en route. Comme il n'y avait rien d'autre à faire, le Français obéit.

Le plateau, au sommet de la colline, se prolongeait par une crête en lame de couteau allant en s'abaissant et qui, plus loin sans doute, devait mener à un défilé s'ouvrant en direction de Tsan-Chan. Ce fut sur cette crête que Morane s'engagea. Trois cavaliers avançaient devant lui et trois autres le suivaient. L'anxiété au sujet de Douglas Anderson torturait Bob et, en outre, il crevait littéralement de soif. Avec envie, il jetait parfois un regard en direction des outres pleines pendant aux selles des Tibétains, mais il savait qu'il eût été inutile de

demander de quoi se désaltérer, que la moindre goutte d'eau lui eût été refusée.

Et, tout à coup, une idée folle saisit Morane. Les Tibétains étaient armés seulement de leurs lances, et leurs fusils demeuraient dans des étuis fixés le long des flancs de leurs montures. Comme il n'était pas entravé, il pouvait fuir le long d'un des flancs de la crête. Les cavaliers ne pourraient l'y poursuivre pour le percer de leurs lances et, avant qu'ils soient revenus de leur surprise et aient tiré leurs fusils, il aurait eu le temps de se mettre à l'abri derrière un rocher. Une fois là, il s'arrangerait bien pour jouer un petit tour à sa façon à ses adversaires.

Ce projet téméraire à peine conçu, Bob Morane le mit à exécution. D'un bond de côté, il s'était engagé sur la déclivité, pour se mettre à la dévaler à corps perdu. Il avait repéré un quartier de roche derrière lequel il comptait se réfugier. Déjà, il allait l'atteindre, quand un bruit dans son dos le fit s'arrêter brusquement et se retourner. Un des cavaliers, plus audacieux que ses compagnons, avait poussé sa monture sur la pente et, la lance pointée, fondait sur le fuyard. Morane se vit perdu. Cheval et cavalier obstruaient déjà tout son champ de vision. Le bras du Tibétain se détendit, dardant le fer vers Bob. Celui-ci, au moment d'être transpercé, se déroba dans un sursaut désespéré, et le cavalier, emporté par son élan, bascula en avant, faisant perdre l'équilibre à sa monture, qui plongea tête la première le long de la pente. Tous deux, bête et homme, allèrent se fracasser en contrebas, sur les rocs, où leurs deux corps demeurèrent immobiles.

Là-haut, sur la crête, les cinq autres Tibétains avaient tiré leurs carabines et couchaient Morane en joue. À chaque instant, Bob s'attendait à être frappé par les balles. Rien de semblable ne se passa cependant. Le cavalier qui, tout à l'heure déjà, avait pris la parole, cria quelques mots, enjoignant au Français de remonter sur la crête. Visiblement, il voulait ramener Bob vivant à Tsan-Chan ; peut-être même en avait-il reçu l'ordre.

Quand Morane eut rejoint les cavaliers sur la crête, on lui attacha les poignets à l'aide d'une longue corde dont l'autre extrémité fut fixée au pommeau d'une selle. Et ce fut traîné par ses ravisseurs,

mi-marchant, mi-courant, que Morane se vit obligé de prendre le chemin de Tsan-Chan…

Chapitre XIII

L’entrée de Bob Morane à Tsan-Chan ne devait avoir rien de triomphal. Traîné par un cheval, il aurait pu faire songer à ces chefs gaulois promenés à travers Rome, enchaînés derrière les chars de leurs vainqueurs. Là s’arrêtant d’ailleurs toute possibilité de comparaison, car les ravisseurs de Morane ne rappelaient en rien les fringants soldats romains, et Tsan-Chan n’avait pas grand-chose à voir avec la splendide Rome antique. Ses rues étaient sales et jonchées d’ossements comme toutes les rues tibétaines, et ses habitants, que la curiosité pressait sur le passage du prisonnier, portaient des guenilles malpropres, luisantes de crasse. Sur leurs visages se lisait une hébétude quasi totale, expression impersonnelle marquée sur les traits de tous les êtres opprimés. Seuls, les gardes qui, tous, portaient la marque du Masque de Jade, étaient habillés de façon confortable, mais, sur leurs visages à eux, l’hébétude était remplacée par la cruauté et la haine.

Sans prononcer une seule parole, les cavaliers avaient conduit leur captif en direction de la pagode. Après avoir mis pied à terre, ils l’obligèrent à gravir l’escalier monumental, flanqué de dragons de pierre noirs, et à pénétrer, passé un large portail aux doubles vantaux chargés de lourdes ferrures, dans le sanctuaire lui-même. Celui-ci était éclairé par toute une série de lampes à huile. Partout, l’imagination satanique des sculpteurs asiatiques s’étalait. Ce n’étaient que masques de démons sculptés dans la pierre, chimères couronnées de têtes de mort et crachant des flammes, serpents apocalyptiques aux corps bourgeonnants, squelettes dansants ou figés en d’impossibles contorsions, génies grimaçants tenant entre leurs pattes griffues la symbolique Roue de la Vie.

Bob n’eut cependant pas le loisir de détailler toutes ces sculptures et, d’ailleurs, il était trop las, trop assoiffé, trop désespéré pour y songer vraiment. Ses gardiens s’étaient d’ailleurs contentés de lui faire traverser le sanctuaire, pour le pousser dans un étroit passage où s’amorçait un escalier de pierre, s’enfonçant dans le sol

et conduisant à un couloir souterrain éclairé par de rares lampes à huile ficelées à la muraille. Au fond de ce couloir, un Tibétain armé d'une lance et d'un sabre montait la garde devant une porte basse, à l'épais et grossier battant bardé de métal. Sur un mot du chef des cavaliers, le garde déverrouilla la porte qui s'ouvrit en grinçant. Morane fut introduit à l'intérieur d'une salle basse et humide, éclairée seulement par la lumière du jour tombant d'une étroite cheminée s'ouvrant dans la voûte. Clarté si pauvre que la presque totalité du cachot – car c'était un cachot, Bob n'en doutait pas – demeurait plongée dans la pénombre.

Sans ménagement, les Tibétains avaient poussé leur prisonnier vers un coin de la salle, où il s'écroula. La porte se referma, et Bob demeura prostré dans l'ombre. Son découragement était si intense qu'il n'avait même plus la force de songer. De songer à son malheur et à celui de Douglas Anderson, condamné à mourir de soif et de fièvre dans la désolation des Montagnes du Sang, à moins que les compagnons du Masque de Jade ne le découvrent et ne mettent fin à ses souffrances.

Tout à coup, Bob Morane sursauta. Là-bas, à l'autre extrémité du cachot, quelque chose avait bougé. Peu à peu, ses yeux s'habituaient à la pénombre et, à présent, il pouvait distinguer une forme humaine allongée. Quelques secondes s'écoulèrent, puis une voix demanda quelque chose en tibétain. Comme Bob ne répondait pas, la voix demanda à nouveau, en parfait anglais cette fois :

— Qui êtes-vous ?

L'inconnu avait parlé avec un accent britannique digne de la plus pure tradition du théâtre shakespearien, et c'était bien là la dernière chose à laquelle Morane s'attendit en un tel endroit. Quand le premier instant de surprise fut passé, Bob dit à son tour :

— Je m'appelle Robert Morane. Et vous, qui êtes-vous ?

Là-bas, il y eut une exclamation de surprise.

— Un Européen ! fit la voix. Un Européen ici, dans cette cité maudite ! Qu'avez-vous fait pour subir la vindicte du Masque de Jade ?

Un ricanement échappa au Français.

— Ce que j’ai fait ? Je me suis mêlé de ses affaires, et assurément, cela n’aura pas eu l’heur de plaire à cet énigmatique personnage.

Il s’arrêta de parler. La soif le torturait. Au bout d’un moment, il reprit :

— Auriez-vous de quoi boire ?

Il y eut un mouvement dans la pénombre, puis la forme humaine glissa vers Morane. La clarté tombant par la cheminée éclaira l’inconnu, et Bob vit qu’il s’agissait d’un Européen de haute taille, aux longs cheveux et à la longue barbe grise. L’homme était vêtu de haillons et était d’une maigreur effrayante. Pourtant, une vie et une intelligence intenses brillaient dans ses yeux clairs.

Morane saisit la jarre pleine d’eau qu’on lui tendait et, l’élevant à hauteur de sa bouche, y but à longs traits. Ensuite, il posa le récipient sur le sol, à ses côtés, s’essuya les lèvres d’un revers de main et demanda, à l’adresse de son bienfaiteur :

— Puis-je connaître votre nom, monsieur ?…

— Je m’appelle Anderson. Everet Anderson…

*

* *

Ces six syllabes, Everet Anderson, avaient frappé Morane comme autant de coups de poing. Ainsi il était venu à Tsan-Chan, avait affronté mille dangers pour retrouver l’explorateur disparu et, quand il le découvrait enfin, c’était à l’intérieur d’un infâme cachot, où il se trouvait lui-même au pouvoir du Masque de Jade.

Et, soudain, les nerfs de Morane le lâchèrent, et il éclata de rire. Un éclat de rire dont il n’était pas maître et dont chaque hoquet lui faisait mal.

— Puis-je vous demander ce que vous trouvez de drôle dans tout ceci ? interrogea l’explorateur quand l’hilarité de son interlocuteur se fut enfin calmée.

— Drôle ? fit Morane. On peut rire de tristesse, ou de colère, professeur.

En quelques mots rapides, il mit Everet Anderson au courant des événements qui l'avaient mené là, depuis sa visite à la boutique de Wong, le vieil antiquaire de Srinagar, jusqu'à sa capture par les cavaliers du Masque de Jade. Au fur et à mesure qu'il parlait, le désarroi se peignait sur le visage émacié du vieux savant.

— Ainsi, mon fils est ici, tout près, dit-il, quand Morane eut terminé son récit. Et il est blessé, malade, prêt à être abattu par les bandits du Masque de Jade. Et c'est moi qui, en envoyant ce message, l'ai attiré jusqu'ici. J'aurais dû garder le silence, mais j'étais à bout ; ces démons m'avaient torturé, battu, j'avais vu mes trois compagnons mourir dans des supplices atroces, et je voulais m'échapper de cet enfer. Lors de la traversée du désert de Shaggaï, nous avions rencontré un pèlerin malade. Il était mourant, mais je le soignai et il guérit. Ce pèlerin, sans que je le sache, appartenait à la secte du Masque de Jade. Après ma capture, je le retrouvai ici, et il me marqua sa reconnaissance en se glissant jusqu'à moi au péril de sa vie. Je lui remis le message destiné au capitaine Smyrne. Sans doute, pour éviter qu'on ne le découvrît, glissa-t-il ce message à l'intérieur d'un chien de Pagode qu'il transportait dans ses bagages…

— Malheureusement, dit Morane, le pèlerin ne devait pas atteindre le Cachemire vivant, et Su-Kai, par un hasard cruel, trouva le chien de pagode et le remit à son père.

De longues minutes s'écoulèrent pendant lesquelles les deux prisonniers n'échangèrent plus une seule parole. Comme écrasés par le sort, ils demeuraient prostrés. Finalement, Morane releva la tête.

— Ne nous désespérons pas, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme. Nous étions venus ici pour vous retrouver, et je vous ai retrouvé. En soi, cela est déjà un succès, et je finirai bien par découvrir un moyen de nous sortir d'ici. En outre, votre fils, lui, est libre. Il pourra nous aider de l'extérieur.

Au fond de lui-même, cependant, Morane ne se faisait guère d'illusions. Il ne voyait pas très bien comment il parviendrait à se tirer, et le savant en même temps que lui, de cette prison. Quant à Douglas Anderson, il était peut-être mort à l'heure présente.

Le vieil Anglais avait secoué la tête.

— Nous sortir d'ici ? fit-il. Inutile de tenter de me communiquer un vain espoir, monsieur Morane. Voilà près de deux années que je suis à Tsan-Chan, enfermé la moitié du temps dans cette cellule. Si le Masque de Jade ne m'a pas encore fait exécuter, c'est qu'il désire me garder comme otage. Voilà sans doute ce que je serai jusqu'à la fin de mes jours : un otage, et rien d'autre…

À nouveau, le silence se fit entre les deux captifs. Un silence que ni l'un ni l'autre ne semblaient vouloir rompre. Au bout d'un quart d'heure peut-être, Everet Anderson dit encore :

— Pourtant, il y aurait un moyen de vaincre sans trop de peine le Masque de Jade.

Bob Morane leva des regards étonnés sur son compagnon.

— Que voulez-vous dire ? interrogea-t-il.

— Voilà deux ans, ou presque, que je me trouve à Tsan-Chan, expliqua Anderson, et malgré mon état de prisonnier, j'ai appris pas mal de choses… J'ai maintenant acquis la certitude que tout le pouvoir du Masque de Jade repose réellement sur une superstition. Il suffirait que quelqu'un frappât le gong enfermé dans la tour de ce temple pour que, aussitôt, le règne du maître de Tsan-Chan prenne fin. La nouvelle que le gong a retenti se propagerait comme une traînée de poudre à travers toute l'Asie, et les Compagnons du Masque de Jade eux-mêmes, en apprenant que la prédiction s'est réalisée, abandonneraient la secte. Bientôt, celle-ci ne serait plus qu'un mauvais souvenir…

Durant un long moment, Morane demeura pensif, puis il se mit à dodeliner doucement de la tête.

— En admettant que tout se passe réellement ainsi, fit-il, comment ferions-nous pour atteindre la salle du gong ? D'après ce que m'a appris Douglas, cette salle a été murée jadis, après la mort

du premier Masque de Jade. Non seulement il nous faudrait sortir d'ici, mais encore percer un trou dans une muraille. J'ai bien peur que cela ne soit au-dessus de nos forces…

Le vieux savant ne répondit rien. Il n'y avait d'ailleurs rien à répondre. Tout ce qui restait à faire aux deux prisonniers, c'était se creuser la cervelle pour tenter de trouver une solution à leur problème. Une solution qui, en raison de la situation dans laquelle ils se trouvaient, n'existait sans doute pas.

Chapitre XIV

Depuis combien d'heures maintenant Bob Morane était-il enfermé dans ce cachot, en compagnie d'Everet Anderson ? Bob aurait bien été en peine de le dire, car, pour éviter de se trahir quand il s'était déguisé en Tibétain, il avait renoncé à porter sa montre, et celle-ci était demeurée dans son sac, auprès de Doug.

La journée devait être fort avancée déjà, quand la porte du cachot s'ouvrit pour livrer passage à plusieurs gardes. L'un d'eux traînait une énorme pièce de bois en laquelle Morane ne tarda pas à reconnaître une cangue. Les gardes s'approchèrent du Français et, après l'avoir dépouillé de sa veste et de sa chemise, lui fixèrent la cangue autour du cou. Ses poignets furent également passés et serrés dans des ouvertures circulaires pratiquées de chaque côté de la pièce de bois. Un garde ordonna alors à Bob de se lever. Il y parvint avec peine, car la cangue pesait lourd à ses épaules et il ne pouvait s'aider de ses mains, immobilisées à hauteur de son visage. Quand il fut debout, les gardes le poussèrent vers la porte. Avant de la franchir cependant, Bob se tourna vers Everet Anderson.

— Espérons que nous nous reverrons, professeur, jeta-t-il.

— Je l'espère de toutes mes forces, répondit Anderson. Et surtout, si vous êtes mis en présence du Masque de Jade, essayez de le tuer de n'importe quelle façon. Avec vos mains, avec vos pieds, avec vos dents. C'est un monstre de cruauté, et il doit être mis hors d'état de nuire. Tuez-le avant qu'il ne vous tue !…

Les gardes avaient propulsé Morane hors du cachot et la porte s'était refermée derrière lui. Bousculé, poussé à coups de pieds et de crosses de carabines, Bob s'avança le long de l'étroit couloir. Le bois de la lourde cangue heurtait la muraille et, pour éviter de tomber, le captif devait s'arc-bouter contre la pierre. Ses coudes étaient en sang quand, après avoir gravi l'escalier, il déboucha dans la grande salle de la pagode. Là, debout sur les marches de l'autel supportant une statue monumentale de Bouddha, se tenait un

étrange personnage. Petit, fluet comme une fille, il était vêtu seulement d'un pantalon de soie noire et d'une longue tunique jaune lui tombant jusqu'aux genoux. Son visage disparaissait complètement sous un masque vert jade, complètement lisse, sans nez, avec seulement trois fentes étroites et horizontales à la place des yeux et de la bouche. Derrière lui se tenait un vieux lama au visage couturé de mille rides et coiffé d'un bonnet pointu.

Saisis par un respect où il y avait davantage de terreur que d'adoration, les gardes s'étaient prosternés devant l'homme au masque. Bob, lui, était demeuré debout, dans l'expectative. « Voilà sans doute ce fameux Masque de Jade, pensa-t-il. Étrange qu'un personnage aussi insignifiant puisse faire tant de mal. »

Il devinait qu'entre les fentes du masque, le maître de Tsan-Chan l'observait.

— Approchez, commandant Morane, dit-il finalement en anglais.

La voix, métallique, légèrement étouffée par le masque, avait une consonance sinistre. Bob demeura immobile.

— Approchez, commandant Morane, répéta le maître.

Cette fois, le Français obéit et avança de quelques pas. Il n'était plus maintenant qu'à deux pas de son interlocuteur, et il pouvait remarquer que le masque n'était pas fait d'une seule pièce, mais d'une série de petites plaques de jade de forme rectangulaire, soigneusement polies et assemblées.

— Comment connaissez-vous mon nom ? interrogea Bob.

— C'est moi qui pose les questions, répondit le Masque de Jade. Cependant, je veux bien satisfaire votre curiosité. Je suis en contact avec le monde extérieur par la radio et l'avion. En plus, vous ne l'ignorez sans doute pas, je possède des complicités un peu dans tous les milieux. Quand, de Srinagar, j'appris qu'un certain Robert Morane s'intéressait à moi, je me renseignai sur votre compte. Il me fallut seulement quelques jours pour apprendre que vous n'étiez autre que le fameux commandant Morane, ancien officier de la Royal Air Force et héros de la dernière guerre ; j'appris aussi que vous étiez un adversaire avec lequel il fallait compter et que, à de nombreuses reprises déjà, vous aviez donné des preuves de votre

courage et de votre force. En un mot, vous êtes un personnage à redouter, commandant Morane.

— Pourquoi, dans ce cas, m'avez-vous laissé en vie ? Quand vos hommes m'ont surpris dans la montagne, ils pouvaient m'abattre. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait ?

— Je leur avais ordonné de vous prendre vivant. Je voulais vous voir. Me rendre compte si vous étiez aussi redoutable qu'on me l'avait fait entendre.

Bob éclata de rire. Un rire un peu forcé, car cette voix sortant de derrière ce masque immobile, sans aucune expression, le mettait mal à l'aise.

— Redoutable, vous me faites rire. J'ai eu quelques aventures dont, avec de la chance, je me suis tiré à mon avantage, un point c'est tout. Et puis, avant de continuer plus loin, puisque vous connaissez mon nom, je voudrais connaître le vôtre. Le Masque de Jade, ce n'est pas un nom, ça…

Morane ricana, pour enchaîner aussitôt :

— Entre *gens du monde*, il est indispensable que les présentations soient faites, n'est-ce pas ?

Courtoisement, le Masque de Jade s'inclina.

— Ce sera comme vous voudrez, commandant Morane. Appelez-moi Kamog. C'est ainsi que me nomment mes intimes.

— Eh bien, Kamog, fit Bob, permettez-moi de vous dire que vous êtes un drôle de coco, et un bien vilain personnage. Vous régnez par la terreur et le crime sur une grande partie de l'Asie, et vous vous croyez invincible. Pourtant, si j'étais libre, il me serait aisé de vous tuer de mes propres mains, de vous tordre le cou, comme on fait à une bête puante…

Le rire du Masque de Jade éclata. Un rire parfaitement au point, bien rodé, où pas un son ne résonnait plus haut ou plus bas que le son précédent.

— J'admire votre courage, commandant Morane. Réellement, vous devez être un redoutable adversaire. Un adversaire avec lequel j'aimerais me mesurer les mains nues…

Kamog se tourna vers les gardes et leur jeta un ordre en Tibétain. Immédiatement, ils s'approchèrent de Morane et le dépouillèrent de la cangue. Quand il eut retrouvé l'usage de ses mouvements, Bob frictionna vigoureusement son cou et ses poignets endoloris. Vraiment, il comprenait de moins en moins. Le Masque de Jade venait de déclarer qu'il aimerait se mesurer avec lui « les mains nues ». Avec sa haute taille, ses quatre-vingts kilos d'os et de muscles, Bob n'aurait assurément aucune peine à écraser son chétif adversaire. Il doit posséder quelque don caché, pensa Morane en considérant Kamog. Peut-être le jiu-jitsu et le judo. Heureusement, j'en connais pas mal moi aussi sur la question… »

Lentement, le Masque de Jade avait descendu les quelques marches de l'autel, en direction du Français.

— Êtes-vous prêt, commandant Morane ?

— Prêt à quoi ? interrogea Bob.

— À vous mesurer avec moi ?

Morane sourit. Un sourire de loup sur le point de dévorer un agneau.

— Je suis prêt, dit-il, mais qu'arrivera-t-il si je vous flanque une raclée ?

— Vous aurez la vie sauve, commandant Morane. Ce petit arrangement vous convient-il ?

Bob eut un hochement de tête affirmatif et s'avança vers son adversaire. Celui-ci, les bras ballants, semblait attendre son attaque. La fixité du masque donnait à Morane l'impression qu'il allait se battre avec une marionnette.

Et, soudain, Bob se rappela les paroles prononcées par Everet Anderson, au moment où il quittait leur cachot :

« … Si vous êtes mis en présence du Masque de Jade, essayez de le tuer de n'importe quelle façon. Avec vos mains, avec vos pieds, avec vos dents. C'est un monstre de cruauté, et il doit être mis hors d'état de nuire. Tuez-le avant qu'il ne vous tue !… »

Le souvenir de cet avertissement balaya les dernières hésitations de Morane. Son poing gauche se détendit en direct puissant et

rapide, destiné à frapper le masque en plein, mais il ne rencontra que le vide ; Kamog, plus rapide, s'était dérobé. Presque en même temps, Bob sentit une violente douleur à hauteur des côtes, comme si on venait de l'y frapper avec un marteau. Un autre coup, tout aussi violent, l'atteignit à la mâchoire. À partir de ce moment, tout pour Morane se passa comme dans un rêve. Roué de coups sur tout le corps et sur la face, il finit par s'écrouler sur les dalles du temple.

*
* *

Un long moment, Bob était demeuré comme aveugle, puis, lentement, il retrouva la vue, pour apercevoir Kamog penché sur lui. Derrière les fentes du masque, il crut voir briller des prunelles sombres, à l'éclat cruel et moqueur.

— Pourquoi ne vous relevez-vous pas, commandant Morane, interrogea Kamog. Auriez-vous déjà votre compte ?

Bob ne répondit pas. Il n'avait d'yeux que pour les mains de son adversaire, des mains osseuses, déformées, aux articulations exagérément saillantes : des mains d'expert au karaté.

— Auriez-vous déjà votre compte, commandant Morane ? interrogea à nouveau le Masque de Jade.

Réellement, Bob ne se sentait pas disposé à reprendre le combat. Tout son visage lui faisait mal ; une large ecchymose déformait sa mâchoire inférieure, il avait une arcade sourcilière fendue, et quand il respirait, il avait l'impression que ses côtes allaient céder une à une.

— Le karaté est une arme redoutable, dit-il. Avant de vous combattre, j'aurais dû regarder vos mains.

À ce moment, le vieux lama qui, tout à l'heure, se trouvait debout derrière le Masque de Jade, intervint.

— Kamog, dit-il d'une voix pleine de colère, vous vous êtes rendu coupable de sacrilège. Vous avez ouvert ce sanctuaire, refuge des dieux, à la violence. Les dieux sont rancuniers. Ils vous puniront.

La main de Tsan-Chan se tourna lentement vers le vieillard.

— Lama Nwang, dit-il, Ô Lumière Éternelle, vous êtes un vieux radoteur. Les dieux ne puniront personne. Moi seul, ici, ai le droit de punir et, si vous continuez à m'importuner, je vous livrerai à Tsangmo…

Cette menace eut le don de terrifier le lama Nwang, car il recula soudain, tourna les talons et disparut derrière l'autel du Bouddha.

À nouveau, le Masque de Jade se tourna vers Morane.

— Vous avez été vaincu, dit-il, et vous allez mourir. Tous mes ennemis doivent périr, ainsi que mes amis qui échouent dans leur mission. Wong, à Srinagar, qui vous a laissé fuir, a, à l'heure présente, été exécuté sur mon ordre. Vous allez mourir vous-même, comme est mort le capitaine Smyrne, comme mourra le professeur Anderson quand il aura cessé de me servir d'otage… À propos, commandant Morane, qu'est devenu le fils de cet honorable savant ? Il vous accompagnait, je crois, sur la route de Tsan-Chan.

Dans l'ignorance de ce qui était advenu de son ami, Bob jugea qu'un petit mensonge laisserait peut-être une chance à ce dernier de s'en tirer, s'il vivait encore.

— Douglas Anderson est mort, déclara-t-il. Il a été blessé au cours d'un combat avec trois de vos cavaliers. Peu après, il a succombé et je l'ai enseveli sous un cairn, quelque part dans les Montagnes du Sang.

Une exclamation de triomphe échappa à Kamog.

— Vous voyez bien, commandant Morane, que tous mes ennemis sont destinés à périr. En ce qui vous concerne, je vous réserve une mort de choix. Tsangmo !… Oh, Tsangmo !…

Quelques secondes s'écoulèrent, puis un nouveau personnage sortit de l'ombre. C'était un géant au corps informe et aux jambes épaisses comme des madriers. Son visage de microcéphale, couronné d'une chevelure poisseuse et hirsute, était à peine humain, avec une bouche aux dents saillantes, un nez épaté et camard, faisant songer à un groin. Une taie blanchâtre recouvrait un de ses yeux. Le colosse était revêtu de haillons marqués de larges taches

brunes que Morane supposa être du sang coagulé. À sa ceinture, il portait un large coutelas passé dans une gaine de cuir. Cet énorme corps devait renfermer une force colossale. Une force de brute primitive et sauvage.

— Tsangmo est l'équarrisseur de Tsan-Chan, expliqua le Masque de Jade à l'intention de Morane. C'est lui qui, après la mort d'un de mes sujets, porte le corps sur la Colline aux Ossements pour le démembrer et en offrir les restes aux oiseaux de proie. Cette fois, commandant Morane, ce sera vous que Tsangmo conduira sur la Colline aux Ossements, mais pour vous y dépecer vivant. Vous m'entendez, commandant Morane, vivant… Vous verrez, en son genre, Tsangmo est un véritable artiste.

À l'annonce de ce supplice, Bob Morane eut de la peine à réprimer un frisson d'épouvante. Pourtant, il réussit à se dominer et voulut crâner jusqu'au bout.

— Je suppose, Kamog, dit-il, que vous viendrez vous repaître de ma lente agonie…

Contre toute attente, le Masque de Jade secoua la tête négativement.

— Non, commandant Morane, je ne vous tiendrai pas compagnie en cette toute dernière extrémité. Comme tous les artistes, Tsangmo aime travailler dans le recueillement et la solitude. En outre, il possède toute ma confiance…

Se tournant vers l'équarrisseur, Kamog lui jeta un ordre en tibétain. Le géant s'approcha alors de Morane et, sans rudesse, mais aussi sans douceur, il lui replaça la cangue sur les épaules. Quand le cou et les poignets du Français furent immobilisés, Tsangmo lui entrava les chevilles à l'aide d'une forte chaîne terminée à chacune de ses extrémités par un bracelet d'acier fermant à clef. Ensuite, après avoir noué une longue corde à un anneau fixé à l'avant de la cangue, le géant força Morane à se redresser et, tirant sur la corde, l'entraîna au-dehors.

Chapitre XV

Lorsque Bob Morane et Tsangmo l'équarrisseur sortirent de Tsan-Chan, le soir tombait. Les montagnes environnantes se découpaient en sombre sur un ciel de débâcle, strié de cirrus couleur de sang. La Colline aux Ossements était un monticule aux flancs parfaitement lisses et au sommet arrondi. Quand Bob et son inquiétant mentor y accédèrent, les dernières lueurs du jour faisaient éclater la blancheur des os épars parmi la pierraille. Normalement, ce spectacle n'aurait pas eu de quoi effrayer Morane, les amas d'ossements étant, on le sait, chose courante au Tibet ; cette fois cependant, il ne s'agissait plus de restes d'animaux, mais de vestiges humains. Si Bob n'en avait pas été averti, les formes rondes et polies des crânes l'eussent suffisamment édifié à ce sujet. Ce crépuscule de fin de monde, la silhouette monstrueuse de Tsangmo, ces débris humains épars, tout cela contribuait à composer un décor de film d'épouvante. Film dont Bob Morane allait être le principal acteur, et nul truquage, nul simulacre ne serait employé, il le savait.

Pendant un moment, Bob songea à se précipiter sur Tsangmo, à le frapper de sa cangue, mais enchaîner comme il l'était, il ne pouvait espérer sortir victorieux d'un combat trop inégal. En outre, l'équarrisseur était trop grand pour que Morane pût l'atteindre à la tête, et il devinait qu'un coup porté, même avec la lourde cangue, en plein corps du géant, demeurerait sans effet.

Les deux hommes s'étaient arrêtés au centre de l'aire aménagée au sommet de la colline. Tsangmo tira de dessous ses vêtements quatre longues chevilles de bois, qu'il se mit en devoir, en s'aidant d'une grosse pierre en guise de maillet, de planter dans le sol. Bob comprit que ces piquets serviraient à l'immobiliser, bras et jambes en croix, pour permettre au bourreau d'accomplir à son aise sa sanglante besogne.

Et, brusquement, comme Tsangmo était courbé vers le sol, Morane décida d'agir. S'approchant du colosse, il se courba de côté et, de l'extrémité de la cangue, le frappa à la tête. Le coup n'avait cependant pas été porté avec toute la force souhaitable, car Tsangmo ne tomba pas. Au contraire, Bob se sentit saisi par les pieds et s'écroula en arrière. Tsangmo se pencha alors sur lui et, de son énorme poing, le cogna à la tempe. Un voile noir descendit devant Morane, et il perdit conscience.

Quand Bob revint à lui, la nuit était tout à fait tombée. Il avait été dépouillé de la chaîne et de la cangue, mais, par contre, il se trouvait étendu sur le sol, les bras en croix, poignets et chevilles solidement fixés aux quatre piquets. Debout devant lui, Tsangmo semblait attendre son réveil.

Une incontrôlable panique s'empara soudain de Morane. Il devinait que l'heure du supplice était venue, que plus rien ne pourrait la retarder, et il maudit cet instant où, à Srinagar, il avait pénétré dans la boutique du vieux Wong. Mais il savait cependant que tout regret était inutile, que la vie suivait son cours hasardeux, aveuglément, selon la logique de l'absurde, et que rien ni personne ne pouvait changer le destin.

Tsangmo s'était aperçu que son patient avait ouvert les yeux. Il s'agenouilla auprès de Morane et tira son large coutelas dont il éprouva le tranchant du doigt. Dans l'unique prunelle de l'équarrisseur, une expression féroce se lisait, et ses lèvres épaisses, retroussées en un rictus, découvraient de longues dents inégales, de vrais crocs de fauve prêt à mordre.

Doucement, la large lame descendit vers Morane. Ce dernier ferma les yeux, croyant déjà sentir l'acier fouiller sa chair. Rien de semblable ne se passa cependant. Il y eut un choc sourd, faisant un peu songer à celui d'un poing frappant une mâchoire, puis quelque chose de lourd se coucha sur l'un des bras du Français.

Bob ouvrit les yeux. Cette chose lourde sur son bras, c'était le corps inerte de Tsangmo. Celui-ci était étendu la face contre terre, un poignard planté dans la nuque.

La sensation d’une présence détourna l’attention de Morane. Un homme marchait vers lui. Il était grand et mince et portait le bras gauche en écharpe. Quand le nouveau venu s’agenouilla auprès du Français, un rayon de lune éclaira son visage, et Bob reconnut Douglas Anderson.

Morane sentit alors comme quelque chose qui se brisait en lui, et un rire convulsif le secoua soudain. Un rire ressemblant à un sanglot.

*

* *

Douglas Anderson avait tranché les liens de son ami, et celui-ci s’était redressé.

— On peut dire que vous arrivez à temps, Doug, fit Morane d’une voix chargée d’allégresse. Vous venez de me sauver d’une mort atroce. Être dépecé vivant ! Brrr, quand j’y songe, j’en ai la chair de poule… Pour dire vrai, je ne comptais guère sur vous. Je vous croyais mort ou mourant, et vous voilà surgissant les armes à la main, tel un archange vengeur.

— Ce matin, expliqua le jeune sang-mêlé, j’ai pu, grâce aux jumelles que vous m’aviez laissées, assister à votre capture par les hommes du Masque de Jade. J’aurais voulu intervenir, mais la distance qui nous séparait était trop grande, et j’étais trop faible pour réussir à me rapprocher avant qu’il ne soit trop tard. Quand vous eûtes disparu, je me suis traîné jusqu’à l’endroit où avait roulé le cavalier qui, lors de votre tentative de fuite, avait voulu vous transpercer de sa lance. L’outre contenant sa provision d’eau était demeurée heureusement intacte, accrochée à la selle de sa monture, et j’ai pu m’en emparer. Après avoir bu tout mon saoul, avoir mangé et m’être reposé, j’ai songé à gagner le sommet de la colline gravie par vous quelques heures plus tôt. Ma fièvre était tombée, j’avais repris des forces, et je pus sans trop de peine mener à bien cette entreprise. Du plateau, j’ai à mon tour découvert Tsan-Chan où, je n’en doutais pas, vous étiez à présent prisonnier. En me

dissimulant, je me suis approché le plus près possible de la cité interdite afin de trouver, grâce aux jumelles, un moyen de m'y introduire à la faveur de la nuit. Le soir tombait, quand je vous ai vu sortant de la ville conduit par cette brute d'équarrisseur. J'ai deviné que ce dernier ne vous menait pas à une quelconque réjouissance, et je vous ai suivi de loin. Je suis arrivé moi-même au sommet de ce monticule à l'instant où votre bourreau allait commencer à accomplir son infâme mission. J'ai eu juste le temps d'intervenir en lançant mon couteau. Si celui-ci avait manqué son but, j'aurais été contraint de faire usage de mon automatique. Par chance, j'ai fait mon service militaire dans les commandos, et j'y ai appris à lancer le couteau aussi bien qu'un bandit mexicain…

— Et, ainsi, vous m'avez épargné une mort horrible, acheva Morane.

Douglas Anderson haussa les épaules.

— Combien de fois, avant cela, ne m'avez-vous pas sauvé la vie vous aussi, Bob ! Je reste malgré tout votre obligé. Mais c'est à vous maintenant de me raconter votre histoire.

À son tour, Morane mit son ami au courant de ce qui lui était arrivé après l'avoir quitté ce matin-là. Quand Douglas Anderson eut appris que son père était encore vivant, une grande impatience se saisit de lui.

— Il nous faut pénétrer dans Tsan-Chan, dit-il, délivrer mon père et fuir en sa compagnie.

— Naturellement, fit Bob, c'est ce que nous devons faire. Pourtant, ce ne sera pas aussi facile. Les deux portes de la cité sont flanquées de redoutes où sont postés des veilleurs. Ceux-ci ne manqueraient pas de nous repérer et tout serait perdu.

— Qui nous force à pénétrer par l'une des portes ? dit Anderson. Tout à l'heure, j'ai inspecté soigneusement à la jumelle la muraille entourant la ville. Un point de cette muraille est en mauvais état, et il nous sera peut-être possible de nous frayer un passage. Nous ferons en sorte de libérer mon père sans donner l'éveil, puis nous reviendrons tous trois par le même chemin en direction de Srinagar…

— Et, vous blessé, votre père faible, et nous tous sans vivres, sans montures et presque sans armes, fit remarquer Morane, nous traverserons les Montagnes du Sang, le désert de Shaggaï et les défilés de l'Himalaya… Vous savez bien, Doug, que nous ne parviendrions jamais vivants au Cachemire. Non, j'ai une autre solution à proposer. En sortant de la ville, au lieu de fuir à pied, nous gagnerons le terrain d'aviation privé du Masque de Jade et tenterons de nous emparer d'un appareil. Je sais piloter, et si notre tentative réussit, nous pourrons atterrir sans mal quelque part aux Indes et au Cachemire, où nous nous mettrons aussitôt sous la protection des autorités.

Pendant quelques secondes, Douglas Anderson demeura songeur.

— Votre projet est fort hasardeux, déclara-t-il enfin, mais il nous réserve cependant une chance de nous en tirer. Le mien, au contraire, ne nous en laisse guère. Nous allons donc essayer de mettre votre plan à exécution.

Anderson tendit l'un de ses deux colts à son compagnon.

— Prenez ceci, dit-il, et espérons que vous ne serez pas obligé d'en faire usage.

— Cela m'étonnerait, murmura Morane, mais tout n'est-il pas possible en ce monde absurde ?… Maintenant, mettons-nous en route. Le Masque de Jade pourrait s'inquiéter de la trop longue absence de Tsangmo et envoyer des gardes à sa recherche…

Chapitre XVI

Durant près d'une heure, Morane et Anderson avaient travaillé à rendre praticable la brèche dans le mur repérée précédemment par le jeune Anglais. Non que le travail fût particulièrement pénible, mais Doug avait seulement l'usage de son bras droit et, en outre, il leur fallait s'entourer de multiples précautions pour éviter d'attirer l'attention. Finalement, ils purent se glisser à l'intérieur de l'enceinte pour, revolver au poing, s'avancer à travers la cité.

Comme l'endroit où ils avaient franchi la muraille se trouvait assez éloigné de la pagode, ils se virent forcés de traverser la ville dans presque toute sa largeur en se coulant le long des murs, profitant du moindre coin de ténèbres pour échapper aux regards des veilleurs. Par bonheur, Tsan-Chan n'était pas très étendue, et il ne leur fallut pas longtemps pour arriver en vue du sanctuaire. Pour l'atteindre cependant, ils devaient encore franchir une assez large esplanade éclairée par la lumière argentée de la lune.

Tapis dans l'ombre d'une maison, Bob et son compagnon hésitèrent un instant.

— Risquons le coup, finit par dire Morane. La chance nous a malgré tout servis jusqu'ici, espérons que cela durera. La porte de la pagode est demeurée entrouverte. Nous n'aurons qu'à nous précipiter à l'intérieur.

Le plus légèrement possible, afin d'amortir le bruit de leurs pas, ils se mirent à courir à travers l'esplanade, en direction du large escalier permettant d'accéder au sanctuaire.

Comme ils allaient l'atteindre, des appels en tibétain retentirent sur leur droite. Une patrouille de gardes venait de déboucher de derrière l'angle de la pagode.

— Vite, à l'intérieur ! hurla Morane.

Tous deux s'élancèrent sur l'escalier, mais ils n'en avaient pas encore atteint le faîte que des détonations claquèrent, sans, heureusement, faire de mal. S'embusquant derrière un des dragons de pierre, Morane fit feu par deux fois de son automatique, et l'un des gardes s'écroula ; les autres s'empressèrent aussitôt de se mettre à l'abri. Ce répit permit aux deux voyageurs de se réfugier dans le temple, d'en refermer derrière eux la lourde porte et de pousser l'épaisse barre de fermeture. Bob ouvrit l'un des judas pratiqués dans le vantail et dit à l'adresse d'Anderson :

— Tenez nos ennemis en respect. Pendant ce temps, je vais délivrer votre père… Non, Doug, ne dites rien. Je comprends votre impatience, mais cette tâche m'incombe, car je connais les lieux. On me les a fait visiter de force.

Déjà Morane se précipitait vers le passage venant au souterrain. Comme il allait s'engager dans l'escalier, un bruit de course, venant de dessous, parvint à son oreille. Il comprit que le garde posté à la porte du cachot, alerté par les coups de feu, se précipitait à la rescousse. Brisant net son élan, Bob s'était rejeté en arrière, pour se coller contre la muraille. Au moment où le garde fit son apparition, il lui suffit de le frapper de la crosse de son automatique derrière le crâne pour le mettre hors de combat.

S'engouffrant dans l'escalier, puis dans le couloir souterrain, Morane gagna la porte du cachot et en fit jouer les verrous de fermeture. À l'intérieur, régnaient des ténèbres totales. Une voix, celle d'Everet Anderson, demanda :

— Que se passe-t-il ?

— C'est moi, Robert Morane, répondit Bob. Votre fils est là-haut. Nous venons vous délivrer.

Quelques minutes plus tard, Bob et le vieillard émergeaient dans la grande salle de la pagode.

Laissant Douglas et son père se livrer à leurs effusions, Bob se pencha vers le judas et jeta un coup d'œil au-dehors. L'escalier et l'esplanade étaient déserts. Pourtant, le Français n'eut aucune peine à deviner que des gardes se trouvaient embusqués un peu partout.

Se tournant vers le groupe formé par Douglas Anderson et son père, Morane demanda à l'adresse du premier d'entre eux :

— Avez-vous une idée du nombre de nos adversaires, Doug ?

L'Anglais eut un geste vague.

— Peut-être une vingtaine, répondit-il. De nouveaux gardes arrivent sans cesse, par petits groupes.

Un mouvement de colère échappa à Bob.

— Nous sommes enfermés dans le piège, dit-il. Pourvu que cette pagode ne possède pas une autre entrée. Nous serions alors pris entre deux feux…

— Pagode, pas autre entrée. Ça, seule porte, fit une voix en très mauvais anglais.

Morane et ses compagnons se retournèrent, pour se trouver nez à nez avec Nwang, le vieux lama que, tout à l'heure, Bob avait aperçu en compagnie du Masque de Jade.

Instinctivement, Morane avait esquissé un geste de défense. De la main, Nwang l'avait rassuré.

— Vous pas craindre Nwang. Nwang, prêtre de Bouddha. Bouddha prêcher douceur… Kamog, lui, porter la violence très loin. Nwang, ennemi du Masque de Jade…

— Pourquoi Nwang le sert-il alors ? interrogea Morane.

— Kamog très méchant, très puissant, et Nwang un vieil homme. Rien pouvoir contre Masque de Jade. Obligé se soumettre…

Et Morane se souvint que, tout à l'heure, le vieux lama s'était ouvertement dressé contre le maître de Tsan-Chan, jusqu'à essuyer des menaces de sa part. Morane s'y connaissait en hommes, et il crut pouvoir faire confiance au prêtre.

— Nwang peut-il nous aider à sortir d'ici ? interrogea-t-il.

Le vieillard secoua la tête.

— Nwang a dit pagode pas autre porte. Mais Nwang avoir quelque chose pour aider…

Il disparut et revint quelques instants plus tard, porteur de deux fusils et d'une dizaine de cartouches. Les fusils étaient d'un vieux modèle à verrou datant assurément d'avant la première guerre mondiale, mais ils étaient encore en état de fonctionnement et les cartouches qui les accompagnaient se révélèrent de même calibre. Avec les deux colts, les défenseurs de la pagode possédaient ainsi quatre armes pour repousser leurs agresseurs. Ils décidèrent de se relayer derrière les judas, afin de surveiller les mouvements des gardes au-dehors et déjouer toute tentative d'approche. Pour l'instant, l'épaisseur des murs et du portail les protégeait, mais c'était là une défense bien illusoire, ils le savaient. Enfermés à l'intérieur de la pagode, sans pouvoir espérer aucune aide de l'extérieur, ils devraient tôt ou tard se rendre à la merci de leurs adversaires. Que se passerait-il alors ? Ni Morane, ni Everet, ni Douglas Anderson ne tenaient à trouver une réponse trop précise à cette question.

*

* *

— Vont-ils enfin se décider à attaquer ?

Morane venait de parler. La nuit s'était écoulée sans que les compagnons du Masque de Jade ne tentent de pénétrer dans le sanctuaire. Le jour était venu, un jour encore pâle, et la population de la cité se massait aux abords de l'esplanade, afin sans doute d'assister à l'hallali. Ce dernier tardait cependant à venir, car aucun des soldats de Kamog ne faisait mine de gravir l'escalier du temple. Parmi ces soldats, une certaine animation semblait se manifester. Certains couraient en tous sens, s'éloignaient, disparaissaient, revenaient comme s'ils cherchaient quelque chose ou quelqu'un. Quelque chose ou quelqu'un qui demeurait introuvable.

— Je me demande ce qu'ils fabriquent ? fit encore Morane. Si au lieu de jouer ainsi aux soldats de parade, ils pouvaient se résoudre enfin à attaquer, cela nous donnerait l'occasion d'agir. Cette attente est insupportable…

— Ce qui m’étonne, dit à son tour Douglas Anderson, qui tenait le second judas, c’est l’absence du Masque de Jade.

— Il n’ose sans doute pas se montrer, dit Bob. Nous pourrions lui tirer dessus, et il préfère demeurer à l’abri. Mais, si je ne me trompe, voilà nos lascars qui se décident enfin à donner l’assaut…

Le Français ne se trompait pas. Une trentaine de gardes s’étaient massés au bas de l’escalier et, soudain, sur un commandement de leur chef, ils se mirent à gravir les marches en poussant des cris sauvages.

Sans attendre, Morane et Anderson ouvrirent un feu nourri et, bientôt, fauchés presque à bout portant, une dizaine d’assaillants jonchèrent l’escalier. Les autres reculèrent en désordre.

En voyant l’adversaire se replier, Bob et Douglas avaient interrompu leur tir, afin d’économiser les balles.

— Voilà une première attaque repoussée, fit Morane, mais d’autres viendront. Et puis, il y aura le manque de munitions, la soif, la faim. Nous ne pouvons espérer tenir le coup bien longtemps. Tôt ou tard, il nous faudra succomber…

— Peut-être existe-t-il un moyen de nous en sortir, déclara Everet Anderson.

Les visages de Morane, de Douglas et de Nwang se tournèrent vers le vieux savant.

— Expliquez-vous, père, fit le jeune sang-mêlé.

Everet Anderson sourit.

— Mon projet va vous paraître absurde, dit-il, mais tant pis. Il vaudra ce qu’il vaudra. Vous n’ignorez pas que, selon la tradition, le jour où, pour la deuxième fois, le gong enfermé dans la tour de cette pagode résonnera, ce sera la fin du Masque de Jade. À de nombreuses reprises, j’ai pu me rendre compte que les Asiatiques en général, et les Tibétains en particulier, croyaient dur comme fer à cette légende. Il suffirait que l’un d’entre nous s’introduise dans la salle du gong et fasse retentir celui-ci. La superstition ferait le reste…

— Qu’en pense Nwang ? demanda Morane en s’adressant au vieux lama.

Sur le visage du prêtre, une expression d’intense effarement s’était marquée.

— Salle du gong interdite par les dieux, dit-il. Si vous y entrer, vous mourir.

— Voyons, Nwang, dit Morane, tout à l’heure, quand Kamog a profané cette pagode, vous avez déclaré que les dieux le puniraient. Pourquoi ces dieux nous en voudraient-ils d’avoir, en faisant résonner le gong, ruiné la puissance de ce même Kamog ?

Cette habile dialectique parut rassurer un peu le prêtre.

— Ça vrai, dit-il encore dans son jargon. Si gong sacré retentit, Masque de Jade fini. Bonne affaire si Masque de Jade fini… Pourtant, impossible atteindre gong. Entrée de la salle murée…

Morane haussa les épaules.

— Bah, après tout, un mur n’est jamais qu’un mur. Si Nwang veut m’y mener…

Le lama réfléchit durant de longs moments. Finalement, il parut prendre une décision.

— Nwang montrer. Toi suivre Nwang…

Pendant qu’Everet et Douglas Anderson continuaient à surveiller l’ennemi par l’ouverture des judas, Morane emboîta le pas au lama. Celui-ci contourna l’autel du grand Bouddha trônant au fond du temple, traversa une arrière-salle et gagna l’amorce d’un étroit escalier en colimaçon, éclairé par des lampes à huile. Les deux hommes, Nwang toujours en tête, s’y engagèrent. Au bout d’une centaine de marches, l’escalier s’interrompait net, barré par une muraille.

— Là derrière, dit Nwang, salle du gong.

La muraille paraissait fort vieille et, entre les moellons, dont plusieurs semblaient prêts à se détacher, le ciment s’effritait. Cette constatation emplit Morane d’espoir. Du poing, il frappa la muraille. Celle-ci rendit un son plein. Du coup, l’espérance qui avait saisi Bob fut emportée.

— Ce mur a été construit pour durer, dit-il, et il doit être fort épais. Naturellement, avec de la patience, il y aurait moyen d'y pratiquer une ouverture, mais cela prendrait du temps, beaucoup de temps. Avant que nous y soyons parvenus, les Compagnons du Masque de Jade auraient attaqué en force. Ah, si seulement j'avais de quoi confectionner une bonne petite mine !…

— Mine ? Ça quoi vouloir dire ? interrogea le lama.

Trouvant inutile de s'attarder à de longues explications, Morane se contenta de répondre, en accompagnant ses paroles de ce grand geste des bras qui, dans tous les pays du monde, sert à figurer une explosion :

— Une mine, Nwang, c'est quelque chose qui fait « boum ! »

Le prêtre regarda la base de la muraille et éclata de rire. Il eut un signe de tête indiquant qu'il comprenait le projet de Morane. Il se mit à parler avec volubilité.

— Boum ! fit-il. Nwang connaître. Nwang souvent fait « boum ! » Nwang grand pêcheur. Aimer beaucoup poisson. Là-bas, derrière Tsan-Chan, avoir grands lacs. Nwang pêcher souvent dans grands lacs. Lui aimer beaucoup poissons. Lui grand pêcheur. Lui souvent faire « boum ! ». Toi suivre Nwang. Nwang montrer toi…

Sans comprendre où le lama voulait en venir, Bob dévala l'escalier à sa suite. Nwang lui fit traverser à nouveau l'arrière-salle du temple et pénétra dans une étroite cellule devant lui servir de logis. Dans un coin, il y avait un grand coffre. Le prêtre l'ouvrit et en tira une série d'objets allongés, liés en botte. Il tendit le tout à Morane en disant :

— Ça pour faire « boum ! ». Pèlerins venus du Cachemire rapporter souvent à Nwang pour pêcher dans lacs…

Bob Morane avait reconnu des cartouches de dynamite. Jusqu'à ce jour, il n'avait éprouvé qu'une sympathie toute relative pour les pêcheurs à la dynamite, ces dépeupleurs de fonds, ces massacreurs de faunes. Pourtant, en cette occasion, il ne pouvait que bénir le goût exagéré du vieux Nwang pour le poisson, puisque cela lui procurait sans doute le moyen de pénétrer dans la salle du gong.

Tout à coup, là-bas, la fusillade reprit. Si Bob voulait mettre en œuvre le plan d'Everet Anderson avant que les Compagnons du Masque de Jade n'aient réussi à forcer la porte du sanctuaire, il devait se hâter.

— Nwang doit aller rejoindre nos amis, dit-il. Ils auront besoin de lui pour aider à recharger les armes. Pendant ce temps, je vais tenter de m'introduire dans la salle du gong.

Quand le lama eut disparu, Morane gravit à nouveau l'escalier menant au sommet de la tour. Là, il s'agenouilla devant la vieille muraille et se mit en devoir de détacher, au ras du sol, quelques moellons déjà à demi descellés. Derrière ces moellons, il en découvrit d'autres, ce qui tendait à prouver que le mur possédait une épaisseur respectable. Un quart d'heure plus tard, Morane avait placé ses mines. En bas, à la porte du temple, quelques coups de feu claquaient encore par intermittence. Bob alluma les mèches à la flamme d'une lampe à huile et redescendit se mettre à l'abri derrière l'une des spires de l'escalier.

Une demi-minute s'écoula. Il y eut une sourde déflagration. De la poussière et des gravats volèrent de toutes parts. Ensuite, quand la fumée se fut un peu dissipée, Morane remonta les marches. Devant lui, dans la vieille muraille, tout juste assez large pour livrer passage à un homme de corpulence moyenne, un trou béait.

Sans attendre davantage, Morane se glissa dans l'ouverture.

Chapitre XVII

La salle du gong était une pièce carrée, de cinq mètres sur cinq mètres environ et autant de haut, qui prenait le jour par d'étroites meurtrières pratiquées dans les murailles. Au centre, deux piliers de maçonnerie maintenaient à la verticale un large gong de cuivre dont le diamètre devait assurément dépasser deux mètres. Devant le gong, une énorme mailloche à la tête recouverte de cuir était posée à même le sol.

Tout de suite, Morane devait remarquer l'excellent état dans lequel se trouvait le gong lui-même. L'instrument devait, si l'on s'en rapportait à la légende, être enfermé dans cette salle depuis quelque deux mille ans. Logiquement, il aurait dû être en grande partie rongé par les oxydes. Au lieu de cela, il brillait comme s'il venait d'être astiqué récemment par une ménagère diligente.

Sans s'occuper à chercher une explication à ce mystère, Bob s'avança pour s'emparer de la mailloche. À peine avait-il fait un pas cependant qu'il s'immobilisa. Un homme venait de surgir de derrière le gong. Un homme en qui Morane n'eut aucune peine à reconnaître Kamog. Le maître de Tsan-Chan portait le masque de jade et braquait un revolver en direction du Français.

— Étonné de me voir, n'est-ce pas, commandant Morane ?

Si Morane avait été transporté soudain à la surface d'une lointaine planète, il n'eût pas été surpris davantage. Il pénétrait dans cette pièce murée depuis des siècles, et voilà qu'il y trouvait le Masque de Jade en personne. Tout à coup, il se souvint de l'excellent état de conservation dans lequel se trouvait le gong, et il comprit. Déjà, il avait retrouvé une grande part de sa contenance habituelle.

Kamog parla à nouveau.

— Naturellement, dit-il, vous ne pouviez deviner que, jadis, en partant d'un petit appartement aménagé à son intention dans cette

pagode, un Masque de Jade de mes ancêtres avait fait pratiquer dans l'épaisseur des murs un escalier permettant d'accéder à cette salle, officiellement close, comme vous le savez.

Morane interrompit son interlocuteur.

— Si je comprends bien, dit-il, le secret de l'existence de cet escalier dérobé s'est transmis, à travers les siècles, de Masque de Jade en Masque de Jade. Les générations de tyrans de votre espèce sont venues polir avec amour ce gong qui, s'il était le symbole de leur défaite toujours possible, était aussi celui de leur puissance.

— Vous saisissez vite, commandant Morane, fit Kamog. Laissez-moi vous expliquer maintenant ma présence ici. Après votre départ en compagnie de mon fidèle Tsangmo… – au fait, qu'est-il devenu ce pauvre Tsangmo ? Sans doute lui avez-vous joué quelque mauvais tour… – après votre départ en compagnie de mon fidèle Tsangmo donc, je me suis retiré, à l'insu de ce vieux radoteur de Nwang, dans le petit appartement que je possède dans ce temple. J'y demeurai jusqu'à la nuit. C'est alors que j'entendis des coups de feu. Je montai ici pour m'y mettre en sûreté en attendant que mes gardes se soient introduits dans la pagode. Pouvais-je prendre une autre résolution ? Ce temple ne possède qu'une seule sortie, et vous la gardiez. Du moins, je devinai que c'était vous et vos amis qui la gardiez. En tentant de vous assaillir par derrière, je risquais d'être abattu. Je savais que, malgré votre défaite de mes mains, vous demeuriez un adversaire redoutable. J'ai donc préféré attendre ici que mes soldats aient eu raison de vous. Hélas, j'avais compté sans votre imagination, puisque, contre toute attente, vous avez réussi à pénétrer jusqu'à moi. Levez les mains en l'air, commandant Morane…

Bob obéit.

— Et maintenant ? interrogea-t-il.

— Maintenant, je vais vous abattre comme un mauvais chien.

— Vous serez bien avancé, Kamog, fit Morane. Le bruit de la détonation alertera mes amis. Ils monteront ici et vous tueront…

Le maître de Tsan-Chan secoua la tête.

— Me tuer ? Non, commandant Morane. Prêtez l'oreille, et vous saurez pourquoi vos amis ne viendront pas jusqu'ici.

Au-dehors, une salve nourrie avait éclaté, puis des coups sourds retentirent, et Morane devina aussitôt que les Tibétains s'attaquaient à la porte du sanctuaire à l'aide de béliers.

— Mes hommes ont déclenché l'attaque finale, dit encore Kamog, et vos amis doivent être très occupés en ce moment. Voilà pourquoi je puis vous tuer sans crainte.

C'est alors qu'une voix connue de Morane déclara :

— Kamog plus tuer personne… Kamog plus tuer personne…

Le Masque de Jade n'eut même pas le loisir de réagir. Une détonation retentit. Atteint en plein cœur, l'homme dont le seul nom suffisait jusqu'alors à faire trembler de peur l'Asie tout entière, s'écroula à la renverse pour ne plus bouger, figé qu'il était dans la grande immobilité de la mort.

Morane se retourna. La silhouette de Nwang se découpait dans la brèche du mur. Le lama tenait épaulé un de ses vieux fusils dont le canon fumait encore.

— Kamog plus tuer personne, répéta le vieillard. Kamog plus tuer personne…

En bas, les coups de béliers se faisaient plus violents. Une série de craquements apprit à Morane que les lourds battants n'allaient plus tarder à céder.

En une ruée frénétique, Bob se précipita en avant, saisit le manche de l'énorme mailloche et, soulevant celle-ci à bout de bras, l'abattit de toute sa force sur le gong. Le son, telle une monstrueuse entité, occupa toute la salle, tuant les autres bruits. Morane l'imaginait s'échappant par les meurtrières et roulant par-dessus Tsan-Chan, jusqu'au-delà des Montagnes, pour apprendre aux peuples d'Asie que le règne monstrueux du Masque de Jade venait de prendre fin.

Quand la gigantesque voix de cuivre se fut tue, Morane s'approcha du corps inerte de Kamog, et lui arracha le masque. Ensuite, suivi de Nwang, il descendit rejoindre ses amis.

*
* *

Au-dehors, lorsque le gong avait retenti, la stupeur avait figé la foule des Tibétains. Les gardes qui s'attaquaient à la porte de la pagode avaient laissé tomber leurs béliers pour refluer jusqu'au bas des marches. D'un même mouvement, gardes et citadins étaient tombés à genoux, leurs visages marqués à la fois par l'incrédulité et l'allégresse.

Bob était revenu auprès de ses amis. Par l'un des judas, il jeta un regard sur les Tibétains. Au bout d'un moment, il se redressa.

— Je crois que nous n'avons plus rien à craindre maintenant. Nous pouvons sortir.

La porte fut ouverte et, le premier, le lama Nwang s'avança sur le perron. Il leva les bras vers le ciel et cria dans sa langue natale :

— Réjouissons-nous, le Masque de Jade est mort ! Le Masque de Jade est mort !

Morane s'avança à son tour et, d'un geste intentionnellement dramatique, jeta le masque à ses pieds, pour l'écraser d'un coup de talon. Voyant les débris de ce symbole devant lequel ils avaient tremblé pendant des années, et d'autres hommes durant des siècles avant eux, les habitants de Tsan-Chan se déchaînèrent. Un grand cri de joie monta, et l'on vit cette chose extraordinaire, des gardes arrachant l'insigne vert de leurs tuniques pour le jeter sur le sol et l'y piétiner comme Morane venait de le faire du masque lui-même.

— Le Masque de Jade est mort ! clamait la foule. Le Masque de Jade est mort !

Douglas Anderson s'était baissé pour ramasser, de sa main valide, les fragments du masque, qu'il réunit dans un mouchoir. Et Nwang parla à nouveau.

— Ô respectables habitants de Tsan-Chan, tout à l'heure vous étiez encore prisonniers d'une cité maudite, dont le seul nom était synonyme d'opprobre. Mais de courageux étrangers sont venus et

ont fait résonner le grand gong dispensateur des délivrances. Moi-même – que la Lumière Éternelle me pardonne ! –, j'ai abattu le Masque de Jade, cette Honte qui Marchait. Aujourd'hui, nous sommes libres, débarrassés de la marque infâme, et, avec nous, l'Asie tout entière. Réjouissons-nous, ô respectables habitants de Tsan-Chan. Entrez dans le temple pour remercier Sidharta Gautama, le Dispensateur de toutes les Richesses.

Le lama parlait en tibétain, mais, au fur et à mesure, Douglas Anderson traduisait à l'intention de Morane.

Quand Nwang se tut, tous ces hommes qui, une heure plus tôt encore, tremblaient au seul nom du Masque de Jade, escaladèrent les marches et, enjambant les corps des gardes tués, pénétrèrent dans la pagode. Quand le dernier d'entre eux eut disparu à l'intérieur du sanctuaire, Nwang se tourna vers Morane, Everet et Douglas Anderson, pour leur dire, en son mauvais anglais cette fois :

— Vous quitter vite Tsan-Chan, amis. Tsan-Chan libre, mais mauvais souvenirs demeurent. Fuyez mauvais souvenirs. Que Bouddha, l'Éternelle Lumière, protège vous !…

Après avoir prononcé ces paroles, Nwang se détourna et, à son tour, entra dans la pagode. Alors, lentement, Morane et ses deux compagnons s'avancèrent à travers la ville, pour gagner le terrain d'aviation privé de feu Kamog, le Masque de Jade.

Chapitre XVIII

Le puissant avion de tourisme, piloté par Morane, survolait à présent les chaînes tourmentées de l'Himalaya. Parfois, pour contourner un haut pic, il lui fallait s'insinuer dans un défilé, se couler entre deux crêtes de glace, glisser au ras de vastes champs de neiges éternelles. Malgré cette navigation aérienne hasardeuse, aucun accident ne semblait à craindre, car Bob tenait les commandes d'une main de maître.

Et, tout à coup, au débouché d'un haut col, le paysage changea. Les neiges disparurent pour laisser place à un décor de montagnes basses, couvertes de rizières disposées en gradins. Dans les vallées s'étendaient de vastes forêts alpestres.

Rapidement, Morane fit perdre de l'altitude à l'avion. Quand il eut opéré sa descente, il se dépouilla de son masque inhalateur et se tourna vers ses compagnons, assis derrière lui.

— Voilà l'Himalaya franchi, mes amis. Nous survolons à présent le Népal. Bientôt nous atteindrons l'Inde…

L'appareil volait maintenant très bas et, au fond des vallées, tranchant sur le vert sombre de la végétation, des villages blancs se détachaient aux pieds des rizières. Par endroit, on apercevait la flèche audacieuse d'un grand *chorten*.

Everet et Douglas Anderson s'étaient à leur tour dépouillés de leurs inhalateurs. Doug tira de sa poche le mouchoir contenant les fragments du Masque de Jade et le déplia. Ensuite, il entrebâilla l'un des pare-brise et, un à un, il laissa glisser les débris du masque au-dehors, les éparpillant au-dessus de la campagne. Il se contenta de conserver trois fragments de la grandeur d'une pièce de cinq francs, et en tendit un à Morane, un à son père, gardant le dernier pour lui.

Continuant à piloter d'une seule main, Bob fit sauter le morceau de jade dans le creux de sa paume. Il eut un sourire désabusé.

— Voici le seul souvenir qu'il nous reste d'une aventure au cours de laquelle nous avons bien failli tous trois laisser nos vies. Et, pourtant, si nous racontons cette aventure en Europe, personne ne nous croira. On nous prendra pour des fumistes. On se dira qu'une société secrète comme celle du Masque de Jade n'aurait pu subsister pendant deux mille ans, que nous l'avons inventée de toutes pièces pour éblouir nos amis.

— Une société secrète vieille de deux mille ans n'a rien d'extraordinaire en soi, fit Everet Anderson. Certains n'affirment-ils pas que la création de la Franc-Maçonnerie remonterait à l'époque de la construction du temple de Jérusalem par Salomon et aurait pour fondateur Hiram, architecte de ce temple ? Or, Salomon vivait un millier d'années avant notre ère, ce qui donnerait à la Franc-Maçonnerie, qui continue à se bien porter, quelque chose comme trois mille ans d'âge. Avouez qu'à ses côtés, la secte des Compagnons du Masque de Jade fait figure de cadette.

— Vous oubliez d'ajouter, professeur, fit remarquer Morane, qu'il est plus généralement admis que la Franc-Maçonnerie aurait eu son origine au VIIIème siècle après Jésus-Christ et serait le prolongement d'une confrérie de maçons constructeurs qui, à cette époque, parcouraient l'Europe pour y construire des cathédrales.

— Le VIIIème siècle, intervint Douglas. Cela ferait remonter la Franc-Maçonnerie à quelque douze cents années. Eh ! eh ! ce n'est déjà pas mal, et la survivance jusqu'à nous de la secte du Masque de Jade continue à ne rien avoir d'impossible…

À l'avant de l'appareil, les vastes plaines de l'Inde, sillonnées par de puissants fleuves, commençaient à émerger de la brume.

— Bientôt, dit Morane, nous arriverons à destination. Je vais tenter de me poser aux environs de New-Delhi. Que ferez-vous quand nous aurons regagné la civilisation, professeur ?

— Je prendrai le premier avion à destination de l'Angleterre, répondit le vieux savant, et j'irai me reposer pendant quelques mois dans ma propriété du Somerset afin de me remettre des fatigues et des privations que j'ai endurées au cours de ma captivité à Tsan-Chan.

— Et vous, Doug ?

— J’accompagnerai mon père en Angleterre. Notre séparation a été longue, et nous avons tant de choses à nous dire !

Il y eut un long silence, troublé seulement par le ronronnement régulier des moteurs. Finalement, Douglas Anderson demanda à son tour :

— Et vous, Bob, quels sont vos projets ?

— Mes projets ? fit Morane. Je retournerai au Cachemire afin de récupérer mes bagages, puis je gagnerai le Japon.

— Le Japon ? interrogea le sang-mêlé. Pourquoi le Japon ?

Détournant un instant son attention de la conduite de l’avion, Morane fit face à ses amis et passa un doigt sur l’ecchymose laissée à l’angle de sa mâchoire par le poing du Masque de Jade, lors de leur brève explication dans la pagode, à Tsan-Chan.

— Pourquoi le Japon ? dit Bob en écho. Tout simplement, mes bons amis, parce qu’il y existe d’excellentes écoles de karaté.

FIN

QU’EST CE QUE LE KARATÉ ?

Depuis aussi longtemps que l’homme est homme, il pensa à user de ses poings comme moyens de défense, et cela est vrai pour toutes les races. C’est ainsi qu’en Europe nous avons la boxe anglaise et la boxe française (cette dernière bien tombée en désuétude aujourd’hui) ; en Extrême-Orient, et au Japon en particulier, le karaté, qui est un habile compromis des deux, mis à la sauce asiatique.

Au même titre que le *kendo* (escrime), le *kyudo* (tir à l’arc), le *jiu-jitsu* et le judo, le karaté fait partie des « arts martiaux » japonais.

Tout comme le jiu-jitsu, le karaté n’est pas d’origine japonaise, mais chinoise. Il fut inventé par le Bodhidharma, fondateur du Bouddhisme Zen qui, au sixième siècle après J.C., enseignait sa conception de la religion bouddhiste au monastère chinois de Chau-lin-seu.

L’enseignement du maître était si sévère, sa discipline si brutale que ses élèves étaient sujets à des évanouissements. Bodhidharma inventa alors à leur usage un mode d’éducation physique spécial, le karaté, et bientôt les bonzes de Chau-lin-seu devinrent fameux à travers la Chine pour la vigueur de leurs poings et leur invincibilité dans les combats corps à corps.

La pratique du karaté pénétra au Japon par la province d’Okinawa. Entre la Chine et cette île de l’archipel nippon, depuis des époques fort reculées, existaient en effet des rapports fréquents. Ce fut cependant au quinzième siècle seulement que le karaté s’implanta dans les mœurs japonaises. À cette époque en effet, un certain Shôpasi, gouverneur de l’île d’Okinawa, promulgua un décret punissant de mort quiconque serait trouvé en possession d’une arme. Plus tard, le prince Shimazu, ayant fait la conquête d’Okinawa, renouvela la même interdiction. Pour se défendre malgré tout, les habitants de l’île décidèrent d’emprunter la méthode de combat des bonzes de Chau-lin-seu, que des marins avaient

apportée de Chine. Ainsi naquit l'art du karaté-do, c'est-à-dire du combat à mains vides (*kara :* vide – *té :* main – *do :* combat).

Deux écoles naquirent tour à tour à Shuri et à Naha, les deux cités les plus importantes d'Okinawa. La première de ces écoles prit le nom de « main de Shuri », la seconde de « main de Naha ».

Peu à peu, sous l'impulsion du vieux maître Ito-Su, la pratique du karaté s'étendit à toute l'île d'Okinawa, mais elle demeurait pourtant encore un art secret, réservé seulement à la caste des Samouraïs.

À l'époque moderne, sous l'égide du maître Funakoshi mandaté par le ministre de l'Éducation nationale, le karaté se propagea à travers tout l'archipel nippon et, aujourd'hui, de nombreux *dojos* (salles d'entraînement) de karaté fleurissent partout au Japon.

QU’EST-CE QUE LE KARATÉ ?

Comme on l’a compris, le karaté est une sorte d’escrime sans armes, utilisant les bras et les jambes comme moyen de défense et d’attaque. Sa pratique est plus aisée que celle du judo et du jiu-jitsu, et il suffit de trois mois d’entraînement en compagnie d’un bon professeur pour faire d’un novice un karatéman averti. Au bout d’un an, le même novice ne craindra plus personne (sauf un karatéman plus entraîné que lui) au combat corps à corps et, en deux ans, il sera devenu un expert. Comme en judo et en jiu-jitsu, le karaté comprend des *katas*, ou degrés progressifs d’entraînement, dont la possession fait gagner des grades, ou *dan.* La connaissance parfaite d’un ou deux de ces *katas* permet à l’élève de se dire karatéman. En s’entraînant journellement, on peut devenir *shodan* ou premier *dan* en un an.

Le karaté est assurément le procédé de self-défense le plus efficace. Le jiu-jitsu utilise d’ailleurs le karaté dans une certaine mesure. Un *shodan* est pratiquement invincible dans le combat à main nue et, même s’il est attaqué par un hercule, il en viendra aisément à bout.

Beaucoup de légendes courent sur le karaté. On a dit que certains karatémans pouvaient plonger les doigts dans la poitrine d’un homme et lui arracher une côte. Cela est assurément exagéré. Il demeure cependant que le karaté est un art redoutable, car celui qui le possède peut assez aisément tuer son adversaire. Même devant un lutteur ou un boxeur professionnel, un expert karatéman possède toutes les chances de vaincre, à condition bien entendu de l’employer à fond. Un karatéman de force moyenne peut aisément triompher d’un homme très grand et très vigoureux.

L’ENTRAÎNEMENT DU KARATÉ

Les accessoires que l’on trouve dans le *dojo* de karaté, sont :

Le MAKIWARA. – C’est une pièce de bois haute de deux mètres, profondément enfoncée dans le sol et comprenant à son sommet et à sa base, deux coussinets de paille tressée servant, celui d’en haut à endurcir les mains, les poings, les poignets et les coudes, celui du bas les pieds et les genoux.

Le SUNATAWARA. – Sac rempli de sable, semblable au punching-ball de nos salles de boxe et qui, suspendu au plafond ou posé sur le sol, sert également à l’endurcissement des mains et des pieds.

Le TAKE-MAKI. – Botte de bambous de quinze centimètres de diamètre et haut de deux mètres et qui, placé verticalement, sert à entraîner la pointe des doigts, les poignets et les avant-bras.

Le SUNANOKAME. – Bombonne au col assez gros remplie de sable. Sert, par des exercices de « pince », à fortifier les doigts et la poigne.

TECHNIQUE DU KARATÉ (KARATE-WAZA)

La technique du karaté se divise en deux grands groupes, le TE-WAZA, ou technique des mains, et le ASHI-WAZA, technique des pieds.

Le TE-WAZA se divise en KOBUSHI et en SHUTO. La première de ces méthodes concerne les coups portés avec le poing (poing : *ken*), la seconde, les coups portés avec le tranchant de la main (*Té-katana :* la main utilisée comme un sabre), et la troisième, ceux donnés avec le coude.

ÉLÉMENTS DU KOBUSHI

HON-KEN. – C’est le coup de poing classique, les quatre derniers doigts repliés sur la paume, le pouce placé par-dessus.

TAKE-KEN, ou poing de travers. – Le poing est tourné, de façon à ce que le pouce se trouve vers le haut.

Le SAKASA-KEN, ou poing retourné. – La face palmaire de la main fermée est tournée vers le haut, pouce à l’extérieur.

Le URA-UTCHI-KEN, ou poing à revers. – C’est une variante de notre uppercut.

Le HAN-UTCHI-KEN. – Le coup est donné avec la deuxième articulation des doigts, la main n’étant qu’à demi fermée et fortement raidie.

Le TSUTCHI-KEN. – Le poing frappe de haut en bas, à la façon d’un marteau.

Le ISHI-KEN, ou le poing au doigt unique. – La main est fermée normalement, sauf l’index qui demeure à demi plié et fait saillie sur le poing. Le coup est porté avec la première articulation phalangienne de l’index.

Le NISHI-KEN, ou le poing aux deux doigts. – La main demeure ouverte et les doigts écartés, index et majeur groupés d’une part, l’annulaire et l’auriculaire d’autre part. Le coup est porté avec l’extrémité des doigts.

Il n’entre évidemment pas dans nos intentions de donner ici un cours pratique de karaté. Il suffira de ce petit aperçu pour se rendre compte de la diversité des coups. Naturellement, il ne suffit pas de connaître ces coups, il faut également savoir où les porter de façon précise. C’est là un secret que nous nous garderons bien de révéler. Que le lecteur sache cependant que celui qui posséderait en même temps la science du jiu-jitsu (art du brise-membres), du judo (art du déséquilibre) et du karaté (art de l’*atémi*, ou coup frappé) – et cela

n’a rien d’impossible – serait pratiquement invincible. Il s’attirerait vite le respect de tous dans son quartier, voire dans sa ville, et pourrait se promener sans craindre la colère des mauvais coucheurs. Telle est sans doute la vraie devise du karatéman : préparer la guerre pour avoir la paix.

---

[1] Ces « chiens de pagode » ressemblent davantage à des dragons. On leur donne ce nom de « chiens » parce qu’il s’en trouve de gigantesques qui, disposés de part et d’autre de l’entrée des pagodes, semblent garder celles-ci, comme le feraient des molosses.

[2] Monuments sacrés à base de maçonnerie et surmontés d’une haute flèche, que l’on rencontre un peu partout au Tibet, et qui servent de reliquaires.

[3] Farine d’orge grillée qui est la base de l’alimentation des Tibétains.

[4] Autre nom de Bouddha.

Table des Matières

Chapitre I
Chapitre II
Chapitre III
Chapitre IV
Chapitre V
Chapitre VI
Chapitre VII
Chapitre VIII
Chapitre IX
Chapitre X
Chapitre XI
Chapitre XII
Chapitre XIII
Chapitre XIV
Chapitre XV
Chapitre XVI
Chapitre XVII
Chapitre XVIII
QU'EST CE QUE LE KARATÉ ?
- QU'EST-CE QUE LE KARATÉ ?
- L'ENTRAÎNEMENT DU KARATÉ
- TECHNIQUE DU KARATÉ (KARATE-WAZA)
- ÉLÉMENTS DU KOBUSHI